This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3/-

292.c.

Eliz: Ballard
1770.
242 c

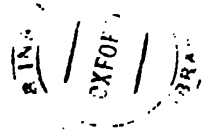
ESSAIS
SUR
LA NECESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE,

PAR

Monſieur DE MONCRIF,
de l'Academie Françoiſe.

A GENEVE,
Chez PELLISSARI & Comp.

MDCCXXXVIII.



AVERTISSEMENT.

SI l'on juge des hommes par le motif commun qui les fait agir, on peut dire qu'ils ont tous le déſir de plaire, parce que tous veulent être applaudis, recherchés, accueillis; que tous, enfin, veulent réuſſir dans l'eſprit des autres. A décider d'eux par leur conduite, il ſemble que le plus grand nombre ait préciſément la vûe oppoſée. Quelle différence, en effet, d'un homme, qui, concentré dans ſon amour propre, réduit, pour ainſi dire, la Société au commerce que ſes paſſions ont entre elles; qui ne conçoit que ſes goûts,

qui ne ſent que ſes beſoins, pour qui tous les objets extérieurs ſemblent transformés en autant de miroirs, où il n'aperçoit que lui-même! Quel contraſte, dis-je, de cet homme, (qu'on ne rencontre que trop ſouvent) à celui, qui, perſuadé que les vertus ſociables ſont la ſource du véritable bonheur, ſe regarde comme membre d'une République, que des égards mutuels entretiennent, & que l'amour propre, mal entendu, cherche à détruire; qui, toujours attentif à ce qui flatte ou mortifie, à ce qui éleve ou dégrade ſes Concitoyens, ne cherche, dans ces différens points de vûe, que ce qui le méne à ſe concilier leur amitié & leur eſtime! Peut-on trop fuir celui qui ne veut qu'un bonheur auquel il n'aſſocie perſonne? Peut-on trop rechercher celui qui n'eſt ſatisfait de ſoi-même, qui n'eſt heureux, que par les avantages qu'il verſe dans la Société?

Cette

Cette oppoſition entre la conduite de quelques hommes, & le motif commun qui les anime, vient, ſi je ne me trompe, de la maniére dont ils aperçoivent ce que c'eſt que plaire, ainſi que les moyens d'y parvenir. Eclairés ſur les erreurs où tombent, à cet égard, ceux qui les environnent, ils ſe croyent garantis de l'illuſion, par cela même qu'ils ſont ingénieux à la démêler dans les autres; ils ne portent point leurs regards ſur leur propre conduite; & ſi quelques-uns, moins aveuglés, s'examinent, & découvrent qu'il leur manque les qualités qui plaiſent communément, ou s'ils ſe trouvent quelque reſſemblance, par le maintien, le langage, l'humeur, avec ce qu'ils viennent de critiquer dans autrui; ils n'aperçoivent plus les motifs de le condamner: On a ouï dire, *qu'il ſied bien d'être ſingulier, extraordinaire; que ce qui déplaît dans l'un, devient quelquefois une grace*

dans un autre ; que l'eſprit fait tout valoir ; qu'il y a des gens qui font aimer, en eux, juſques à leurs travers. On ſe voit alors avec tous ces avantages ; on ne s'avoue des défauts, que pour les ſauver par ces exemples ; & ſouvent, en s'éludant ainſi ſoi-même, on ne recueille pour tout fruit de la recherche qu'on vient de faire, que l'erreur groſſiére de s'en eſtimer davantage.

Ma principale vûe, dans la premiére Partie de cet Ouvrage, a été de démêler ces illuſions, & particuliérement celles qui ſéduiſent les gens d'eſprit. J'expoſe, en premier lieu, la néceſſité de plaire : cette néceſſité reconnue, méne à chercher les moyens de profiter des avantages qu'elle nous préſente ; & ces moyens, j'explique comment ils nous égarent, ou comment ils nous font réuſſir.

Dans la ſeconde Partie, en appliquant à l'éducation les principes que j'ai établis dans la premiére, je propoſe

poſe quelques idées, qui paroîtront peut-être hazardées, ſur la maniére de cultiver les premiéres années de l'enfance ; mais je déclare, par avance, que je ſuis entiérement déterminé à me ſoumettre à cet égard, comme ſur le reſte de l'Ouvrage, au jugement que tant de perſonnes plus éclairées que moi, auront le droit d'en porter.

ESSAIS

ESSAIS
SUR
LA NECESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

PREMIERE PARTIE.

ENTRE les principes les plus utiles à la Société, il en est un que nous ne pouvons trop connoître & trop suivre, parce que dans les personnes dont il régle la conduite, il empêche la raison d'être farouche; qu'il ôte

à l'amour propre ce qui le rend haïſſable; qu'il ſupplée en quelque façon aux avantages de l'eſprit, & les ſauve de la jalouſie qu'ils peuvent exciter lorſqu'ils ſont éminens; qu'enfin il influe conſidérablement ſur notre bonheur & ſur celui des gens avec qui nous paſſons la vie; c'eſt la néceſſité de plaire. J'entens par le mot de plaire, une impreſſion agréable que nous faiſons ſur l'eſprit des autres hommes, qui les diſpoſe ou même les détermine à nous aimer.

Avec le caractére d'honnête homme, avec bien des vertus, il ſemble qu'on devroit paroître aimable. Cependant, il eſt commun de trouver des gens dont les principes & les mœurs vous attirent, & dont le commerce vous rebute; on ne peut s'empêcher de les conſidérer, de les reſpecter & de les fuir.

Tel eſt dans les gens vertueux, lorſqu'ils ne cherchent point à plaire, l'effet d'une ſévérité dure, & cependant eſtimable, avec laquelle ils portent quelquefois leurs jugemens. Je n'attaque point ici cette haine à qui les défauts des hommes ne ſont qu'un prétexte pour répandre ſon fiel; ce chagrin cauſtique qui verroit avec regret diſparoître de la terre les vices contre leſquels il éclate, parce qu'il

qu'il n'auroit plus rien à blâmer : je parle de cette équité trop auſtére qui péſe les actions des autres avec le peu d'indulgence qu'elle a pour elle-même ; de cet amour de la raiſon & de la juſtice, qui, converti en paſſion, ne ſe plie pas aſſez à la néceſſité de voir des hommes imparfaits ; quel en eſt, dis-je, le fruit ? Le malheur de révolter ceux même dont elle arrache l'eſtime.

Quand les ames, au-deſſus des foibleſſes ordinaires, ſont en même temps douces, ſenſibles, indulgentes, vous les aimez, & c'eſt leur vertu même qui vous attire encore plus à elles ; mais quand vous trouvez ces perſonnages vertueux qui, vous regardant du haut de leur mérite, vous marquent une certaine bonté impérieuſe, une certaine pitié qui vous annonce leur ſupériorité & votre petiteſſe ; vous êtes tenté de croire que le droit de vous mépriſer eſt une récompenſe qu'ils s'attribuent pour la peine qu'ils ſe donnent de fuir les vices ; vous ſentez peu d'eſtime pour leur vertu, & beaucoup d'éloignement pour leur perſonne.

Il eſt, je l'avoue, des vertus épurées, & qui, telles que le pardon des grandes offenſes, le deſintéreſſement, la généroſité

roſité ſur des objets importans, ſont, par elles-mêmes, une forte impreſſion ſur les eſprits : mais les occaſions d'employer ces vertus d'éclat ne ſont pas fréquentes. Quelle eſt, pendant ces longs intervalles, la reſſource des ames ſenſibles ? L'uſage des vertus moins brillantes, dont l'effet eſt de plaire, & le fruit de ſe faire aimer ; il n'y a preſque point d'inſtant, qui ne leur ouvre quelque route nouvelle pour s'aſſurer d'un bien ſi ſatisfaiſant.

Cette attention de plaire, qui doit accompagner les vertus de l'ame, ne nous eſt pas moins néceſſaire pour faire valoir les qualitez de l'eſprit. Que ſervent dans le commerce ordinaire de la vie les lumiéres qui caractériſent un eſprit éminent ? Il en eſt parmi nous, dans ce ſiécle-ci, du ſavoir & des connoiſſances ſublimes, à peu près comme de la richeſſe dans de certaines Républiques, où la ſomptuoſité & l'abondance paſſent pour une ſorte d'injure faite aux citoyens bornés dans leur fortune, où le plus opulent eſt reſtraint à la dépenſe modique de celui qui n'a preſque que le néceſſaire : de même il faut éviter dans les entretiens tous les ſujets qui paſſent la portée des eſprits communs, ou ſe plier à ne leur pré-

préſenter ces mêmes ſujets qu'avec une ſimplicité, que par une ſuperficie qui les leur rende ſenſibles ; & ce n'eſt que le déſir de plaire qui peut, au milieu de tant de contrainte, aſſurer le ſuccès de l'eſprit ſupérieur. Bien loin de bleſſer les ſimples citoyens par l'éclat trop marqué des richeſſes dont il diſpoſe, il ſemble, par la maniére dont il les leur découvre, les y aſſocier, les leur rendre propres : il obtient d'eux, à la fois, la liberté d'en faire uſage, leurs éloges & leur reconnoiſſance.

S'il eſt des lumiéres dans l'eſprit qui doivent concilier l'eſtime & l'amitié des autres hommes, ce ſont celles qui s'appliquent ſans ceſſe à régler les intérêts qui ſément entr'eux la diviſion. On devroit pouvoir compter du moins ſur le cœur de ceux qui ont obtenu de nous les avantages auxquels ils prétendoient : il arrive cependant, que le plus ou le moins d'égards que vous aurez marqués pour leur perſonne dans les momens, où dépendans & ſoumis, ils vous auront entretenu de leur eſpérance ou de leur crainte, décide ſouvent de leur reconnoiſſance. Si votre extérieur ou vos diſcours ont fait ſouffrir leur amour propre, n'eſpérez pas qu'ils vous tiennent

compte de la juſtice que vous leur aurez rendue ; ils penſeront que vous n'êtes équitable que par crainte de la honte qu'il y auroit à ne pas l'être : vous n'obtiendrez d'eux que l'eſtime qu'ils ne peuvent vous refuſer, & l'eſtime des hommes eſt un tribut qui ne ſatisfait que notre raiſon : leur amitié eſt néceſſaire au bonheur d'une ame ſenſible.

Poſſéde-t-on les avantages attachés à la haute naiſſance & à l'éclat du rang ? On n'eſt point affranchi de la néceſſité de plaire. Les inférieurs avec un reſpect bien attentif & bien ſérieux, ſont quittes de tout ce qu'ils doivent aux Grands ; & combien la ſupériorité de ceux-ci eſt peu digne d'envie, quand elle ne leur rapporte que ce ſeul tribut ! Les reſpecter ſcrupuleuſement ſans avoir d'autres ſentimens pour eux, c'eſt mettre à part leur perſonne & ne rendre hommage qu'à leur deſtinée ; c'eſt n'entretenir une Divinité que de la beauté du pied-d'eſtal qui l'éleve. Qu'ils déſirent de plaire, au moindre effort, l'ouvrage eſt achevé ; tout s'embellit autour d'eux, l'eſprit ſe découvre, les talens ſe multiplient ; leur ſourire eſt comme ces rayons de lumiére, qui, répandus tout-à-coup ſur une campagne, font ſortir mille tableaux variés

variés & rians, où l'on ne découvroit auparavant qu'une ſombre & confuſe uniformité.

Quand nous ſommes d'un rang diſtingué, la conduite qui nous fait réuſſir ou déplaire, tient principalement, ſi je ne me trompe, à l'idée plus ou moins raiſonnable que nous avons des prérogatives de ce même rang qui nous décore. Quand cette opinion ſecrette eſt exagérée, elle perce dans notre maintien, dans nos diſcours, elle imprime à notre politeſſe un caractére qui lui fait perdre preſque tout ſon mérite ; ſouvent c'eſt de la hauteur qui ſe montre à découvert, & elle déplaît à tout le monde ; quelquefois c'eſt de la bonté qu'on met à la place des égards, & cet air de ſupériorité bleſſe avec juſtice ceux qui, ſans être nos égaux, ne nous ſont point ſubordonnés. Avec les gens d'un état moins conſidérable, ce ſera une affectation de deſcendre, de s'abaiſſer juſqu'à eux, une crainte marquée de leur en impoſer trop, qui ne peut ſatisfaire que les ſots.

Cette opinion outrée des avantages qu'on a ſur les autres, ſéduit moins communément les gens nés dans le ſein des honneurs, que ceux qui ſe trouvent tranſportés ſubitement dans une région qu'ils

n'avoient long-temps considérée qu'en élevant leurs regards. Tous les objets dont ils se sont séparés leur paroissent si rapetissés, qu'ils se croyent dispensés de les apercevoir : ils voyent à peine ce qu'ils ont été ; ils jugent aussi peu fidélement de ce qu'ils sont ; & ce n'est que le désir de plaire qui, les ramenant à la véritable idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes, les garantit & de cette hauteur haïssable qu'ils mettent à la place de la dignité, & de cette bonté qui desoblige ceux qu'ils cherchent à satisfaire.

Comment l'homme, revêtu de l'autorité, s'armeroit-il du courage pénible de supporter, sans en paroître accablé, les importunitez honorables mais continuelles des Grands, & tout ce qu'a de rebutant la foule oisive qui gratuitement l'obséde, s'il n'avoit l'heureuse ambition de se concilier les cœurs ? C'est dans cette seule espérance qu'il écoute avec douceur les discours embrouillés ou captieux, que l'esprit borné ou la mauvaise foi lui font essuyer ; il sent qu'un obligeant accueil est le seul dédommagement des graces qu'il ne peut accorder, ou des demandes injustes qu'il démasque : en lui, l'autorité parle toujours le langage du citoyen : on lui pardonne d'être puissant,

parce

parce qu'on le reſpecte ſans le redouter : on fait plus, on lui porte le ſeul tribut qu'il déſire, on l'aime.

La fortune eſt bien ingénieuſe à ſervir les goûts & l'ambition des hommes qu'elle favoriſe ; cependant elle ne porte pas ſon pouvoir juſqu'à les faire aimer. Telle eſt particuliérement la ſituation de ceux qu'elle a fait paſſer avec rapidité d'un état obſcur à l'éclat de l'opulence. S'ils veulent ne ſe point abuſer ſur la diſpoſition, où les eſprits en général ſont à leur égard, ils doivent ſe dire tous les jours de leur vie, Je poſſéde ce qui excite la haine de quiconque déſire un état plus abondant que le ſien ; ce ne ſera pas aſſez de l'aſſocier aux douceurs de cette même abondance qu'il m'envie, il faudra que pour obtenir grace ſur le reſte, je lui perſuade par des prévenances, par des égards continuels, qu'au ſein des richeſſes, j'ai beſoin de ſon eſtime, de ſon amitié, de ſon aveu enfin, pour être heureux.

Puiſque tous les avantages que je viens de rappeler ne nous diſpenſent pas de ſonger à plaire, combien ce ſoin nous eſt-il plus néceſſaire à l'égard des liaiſons qui forment la Société?

L'amitié qui eſt un engagement libre,

a beſoin elle-même qu'un pareil ſecours l'entretienne ; avec quelque ſolidité qu'elle ſoit établie, lorſqu'elle ſe renferme dans ſes devoirs, qu'elle ceſſe d'être animée par ce goût qui a contribué autant que l'eſtime à la faire naître, elle ne ſe montre plus que dans les occaſions où elle auroit honte de ne pas agir ; ces occaſions ſont quelquefois rares ; & dans les intervalles, elle reſte comme en létargie, elle paroiſſoit empreſſée & riante, elle n'eſt plus qu'exacte, ſérieuſe, & même ſévère.

Le ſavoir-vivre, & la politeſſe, ces ſecours ſi néceſſaires aux hommes pour être en état de ſe ſupporter, ne deviennent pas d'une grande utilité à ceux qui ne rempliſſent de tels devoirs que comme des aſſujettiſſemens de la Société, ou par une habitude qui eſt ſouvent mêlée de diſtraction ; c'eſt le déſir de plaire qui leur donne l'ame, c'eſt ce ſentiment ſeul qui nous en fait un mérite. Eh ! quelle reconnoiſſance doit-on à celui qui ne vous marque des égards que comme une tâche que la tyrannie de l'uſage lui impoſe ? Son extérieur indifférent, ou contraint, ou réſervé, ne vous annonce-t-il pas le peu de part que vous avez à ce qu'il fait pour vous ? Sa politeſſe a

tout

tout l'apprêt du cérémonial ; & comme au fond il n'aura manqué à rien qu'à vous plaire, vous le quittez fâché, pour ainſi dire, de n'avoir pas de véritables ſujets de vous en plaindre ; bien des gens n'attendroient pas une autre occaſion de le haïr.

Que ces qualitez ſoient dirigées par ce ſentiment que je crois ſi néceſſaire, attentives à ſe reſtraindre ou à s'étendre par rapport aux perſonnes qu'elles ont pour objet ; on ſentira qu'elles naiſſent, non de cette habitude qui n'eſt qu'un rôle qu'on s'eſt preſcrit, mais d'un panchant à s'occuper de vous, parce que c'eſt vous rendre juſtice ; & cette conduite ne tardera guéres à s'attirer du retour. Les égards ſont moins ſujets que les ſervices à trouver des ingrats.

Du déſir de plaire.

Si l'art de plaire peut ſeul faire valoir nos plus grands avantages, il eſt évident que nous ne ſaurions trop déſirer d'acquérir un talent ſi précieux. Or ce déſir, quand il eſt éclairé par la raiſon, devient lui-même un des plus ſûrs moyens pour parvenir à plai-

re ; * il ne faut que le définir pour faire connoître quel eſt le bonheur d'en être animé.

Le déſir de plaire, tel que je le conçois, eſt un ſentiment que nous inſpire la raiſon, & qui tient le milieu entre l'indifférence & l'amitié, une ſenſibilité aux diſpoſitions que nous faiſons naître dans les cœurs, un mobile qui nous porte à remplir avec complaiſance les devoirs de la Société, à les étendre même quand la ſatisfaction des autres hommes peut raiſonnablement en dépendre; c'eſt une force, qui, dans les changemens de notre humeur, dans les contradictions où notre eſprit eſt ſujet à tomber, nous retient en nous oppoſant à nous-mêmes: c'eſt enfin une attention naturelle à démêler le mérite d'autrui, & à lui donner lieu de paroître, une facilité judicieuſe à négliger les ſuccès qui n'intéreſſent que notre eſprit & nos talens, quand, par cette conduite, nous gagnons d'être plus aimés.

Le déſir de plaire renferme donc le déſir d'être aimé. C'eſt à cette marque

* ..... De quoi ne vient point à bout
L'eſprit joint au déſir de plaire ?
LA FONTAINE, *Fable 20e. à Mgr. le Duc du Maine.*

que en effet qu'on peut le reconnoitre; c'eſt cette union qui le caractériſe: elle paroît ſi naturelle, qu'on ne balanceroit point à croire que l'un eſt inſéparable de l'autre, ſans les exemples contraires qui ſe trouvent dans la Société: combien de perſonnes contentes de ſe voir conſidérées ou applaudies, ne conſultent jamais ſi on les aime! Cette indifférence n'eſt pas moins, ce me ſemble, un égarement de l'eſprit, qu'une malheureuſe inſenſibilité de l'ame ſur le prix qu'on doit attendre de ce qu'on fait pour la Société; le don de plaire, examiné avec les yeux de la raiſon, loin d'être regardé comme un ſuccès ſatisfaiſant, ne doit paroître qu'un moyen flatteur d'obtenir la plus douce de toutes les récompenſes, le plaiſir d'inſpirer de l'amitié.

C'eſt donc une étude bien néceſſaire que de rechercher en nous-mêmes, que d'approfondir en quoi conſiſte le déſir de plaire, afin de connoître ſi nous cédons à ce même déſir, dans la vûe de nous faire aimer, afin de démêler ſi nous ſommes éclairés par cette ſage ambition qui ſachant concilier ce que la Société exige de nous, avec ce que nous voulons d'elle, ne nous procure que les ſuccès qui nous font chérir; ou ſi nous nous aban-

donnons aux ſuggeſtions ſéduiſantes d'un amour propre, qui ne nous occupant que de notre bonheur particulier, ne mérite que l'indifférence des autres hommes, & nous expoſe à leur inimitié.

Il arrive quelquefois qu'ayant tout ce qui ſert à plaire, nous n'en profitons pas aſſez : on trouve communément des gens qui n'épargnant rien pour être d'un commerce aimable avec tout ce qui ne leur eſt point ſubordonné, paſſent à l'extrémité oppoſée, dès qu'ils ſe trouvent en liberté ; alors ils deviennent épineux, farouches ; mais s'il reparoît quelque objet qui leur en impoſe, ils reprennent toutes leurs graces, on diroit qu'ils n'attendoient qu'une occaſion de ſe contraindre : leur maiſon étoit pour eux un antre qui noirciſſoit leur imagination. Ils voyent arriver un étranger ; la ſérénité de l'eſprit ſuccéde aux nuages : ils ſemblent être tranſportés ſubitement dans un nouveau monde, & c'eſt l'envie de plaire qui a produit l'enchantement. Mais comment ſe pardonnent-ils ce contraſte ? Semblables à ces avares faſtueux, qui étalant une magnificence extérieure, ſe privent dans leur famille du néceſſaire, ils ſont encore plus déraiſonnables ; les avares

ont

ont du moins le plaiſir d'accumuler leurs richeſſes, au lieu que ceux qui ne profitent pas des moyens qu'ils ont de plaire, n'y gagnent que le triſte plaiſir de ſe livrer à une humeur dont ils ſouffrent eux-mêmes.

D'autres ne négligent point de paroître aimables; mais ils n'ont, preſque toujours, qu'une ſeule perſonne qui les occupe. Se trouvent-ils avec des gens à qui ils doivent à peu près les mêmes marques de conſidération & d'amitié? Leur goût dans le moment les porte à en traiter un avec préférence; ils s'y livrent, ils n'ont plus d'attention, d'eſprit, de graces que pour lui; ils y gagnent, il eſt vrai, le plaiſir de flatter & d'acquérir de plus en plus celui qui leur plaît davantage; mais ils déſobligent tous les autres; c'eſt imiter encore l'erreur d'une autre eſpéce d'avares, qui ne s'attachant qu'à groſſir leur tréſor, y ajoûtent imprudemment ce qui ſerviroit à entretenir leurs autres biens, qui dépériſſent; ils ne s'apperçoivent pas que c'eſt s'appauvrir.

Mais ſi nous négligeons de grands avantages, en ne ſaiſiſſant pas toutes les occaſions de plaire, nous tombons dans une erreur bien plus grande encore,

encore, lorſqu'aïant cette juſte ambition, nous choiſiſſons de mauvais moyens pour la remplir; il y en a qu'il ne faut que remarquer dans autrui, pour connoître combien on doit les éviter. Quel égarement, par exemple, d'eſpérer de plaire, quand on ne ſonge qu'à briller ?

L'envie de briller eſt un empreſſement de faire valoir ſon mérite, ſans aucun égard à celui des autres; c'eſt un étalage hazardé de ſon eſprit, de ſes talens, & enfin de tous les avantages qu'on a, ou qu'on ſe ſuppoſe; & cette confiance les diſcrédite, quelque diſtingués qu'ils puiſſent être, parce qu'elle met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de ſoi-même, & l'intention de s'arroger une ſorte de ſupériorité.

La confiance impérieuſe avec laquelle on s'empreſſe de briller, nous laiſſe bientôt, quelque mérite qui la ſoutienne, dans

* Je crois devoir expliquer ici quel ſens j'attache à cette maniére de s'exprimer, *la mauvaiſe compagnie*; j'avertis que je ne l'ai empruntée que pour être mieux entendu d'un grand nombre de perſonnes, reſpectables dans leurs jugemens, à bien d'autres égards, mais qui ſans avoir en vûe de décider des mœurs ni du caractére, qualifient abuſivement de mauvaiſe compagnie tout ce qui n'eſt point lié avec ce qu'ils appellent *les gens du monde*, *les gens de connoiſſance*, ou même ceux

dans une eſpéce de ſolitude, au milieu même des gens avec qui on paſſe la vie. Ils ne ſongent qu'à vous fuir, à moins qu'ils ne vous trouvent un certain ridicule qui les amuſe; car en général, on recherche aſſez le commerce de ceux dont on eſt dans l'uſage de ſe mocquer; mais quel moyen d'être accueilli? Peu de gens ſont aſſez ſtupides pour ne pas ſentir la honte d'un pareil ſuccès: Et voici dans ces deux ſituations leurs reſſources ordinaires; ils rompent toute liaiſon avec ceux qu'ils préféreroient s'ils étoient ſenſés, pour aller fonder leur miſérable empire dans des Sociétés, où leur ton de ſupériorité leur tiendra lieu de mérite; ils auroient pû vivre citoyens dans un monde convenable, ils aiment mieux être Rois dans la mauvaiſe compagnie, * encore s'ils y régnoient ſans trouble, ſi rien n'arrachoit jamais le

ceux qui parmi les gens du monde n'ont point ce qu'ils nomment *le ton de la bonne compagnie, le bon ton*, langage dont la prééminence qui conſiſte ſouvent dans les mots plus que dans les penſées, peut paroître bien arbitraire.

Si on avoit compris que j'euſſe deſſein d'établir que les Sociétés qui ne ſont point formées par les gens du monde, méritent le nom de mauvaiſe compagnie, on auroit abſolument mal entendu ma penſée; l'eſprit, la gayeté, les talens,

&c

le bandeau que leur orgueil a mis ſur leurs yeux. Leur folie ſeroit en quelque maniére un bonheur ; mais il y a dans toutes les Sociétés de bons eſprits, qui par une lumiére naturelle, diſtinguent l'apparence d'avec la vérité ; ils s'attachent à approfondir le faux mérite qui d'abord les a éblouis, & bientôt la préſomption démaſquée eſt réduite à chercher un autre théatre, où elle puiſſe être applaudie.

L'envie de briller eſt ſujette auſſi à nous jetter dans l'affectation, & nous y tombons de deux maniéres ; l'une en forçant notre naturel, & l'autre en imitant celui d'autrui.

L'affectation qui a ſa ſource dans nous-mêmes eſt un certain apprêt marqué dans le maintien, dans la façon de marcher, de rire, de parler ; c'eſt une application ſérieuſe & réfléchie à faire, avec diſtinction, les plus petites choſes, par la perſuaſion que c'eſt un art de

& ce déſir de plaire, qui ajoûté à toutes ces qualitez, ſe rencontre auſſi fréquemment dans ces mêmes Sociétés que dans l'état ſupérieur : on a donné, ce me ſemble, la ſolution de cette eſpéce de problême, lorſqu'on a dit qu'il y a tant de gens de bonne compagnie dans la mauvaiſe, & tant de gens de mauvaiſe compagnie dans la bonne, qu'on ne peut raiſonnablement en exclure aucune.

de les tourner en autant de graces qui ſeront remarquées & applaudies.

Rien ne décele mieux la petiteſſe de l'eſprit que cette ſublimité que certaines gens recherchent juſques dans la maniére de dire les lieux communs de la converſation, que cette indifférence pour les penſées, & cette haute eſtime des mots dont ils paroiſſent ſi profondément pénétrés. Combien les perſonnages que notre vanité nous fait faire, & dont elle s'applaudit, ſont quelquefois contraſtés & mépriſables? Tandis qu'elle portera un homme orné de grands talens, ou de connoiſſances ſublimes, à ſe montrer par des côtés ſi juſtement louables; cette même vanité expoſera à nos regards une figure remarquable par la bizarerie recherchée de ſon ajuſtement, ou par la ſingularité méditée de ſon maintien & de ſes maniéres; & vous reconnoîtrez, pour comble d'étonnement, que c'eſt le même homme, qu'alternativement elle décore & qu'elle dégrade.

On connoît une autre affectation qui tient à notre naturel; il y a des gens nés ſinguliers, ou ingénus, ou indifférens, ou farouches; qui ſe plaiſent à le paroître encore davantage qu'ils ne le ſont

ſont effectivement. Cette ambition d'ajouter (pour m'exprimer ainſi) à ſoi-même, n'eſt guére aperçûe que des gens d'eſprit, & n'en eſt que mieux tournée en ridicule; car toute affectation ne tarde pas à leur paroître telle. On ſeroit bien éloigné de tomber dans celle-ci, ſi on ſongeoit véritablement à plaire; on ſauroit qu'on n'y réuſſit conſtamment, qu'en ſe montrant de bonne foi tel qu'on eſt; que ce qu'on affecte au-delà, eſt une maniére d'avertir les gens de vous remarquer, de vous applaudir, qui les excite, au contraire, à ne plus voir en vous que le mérite emprunté, pour être diſpenſé de vous tenir compte de celui qui vous eſt naturel.

L'affectation, qui conſiſte dans l'imitation, vient quelquefois d'un ſentiment louable, mais dont nous ſavons mal profiter. C'eſt une connoiſſance intérieure, un aveu qu'on ſe fait à ſoi-même, qu'il nous manque de certains agrémens que nous applaudiſſons dans quelque autre, & que nous penſons follement acquérir, en affectant de les poſſéder. C'eſt une adoption du mérite d'autrui qu'on préfére au ſien, ſans en être plus modeſte, & qu'on ne parvient

vient jamais à s'approprier aſſez bien, pour en être paré; on n'en a que l'étalage.

L'égarement de notre amour, qui nous porte à imiter les autres, eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt ſujet à nous choiſir de bien mauvais modéles. Tel ne s'occupera toute ſa vie, qu'à reſſembler à certain perſonnage, par les endroits mêmes que le Public ne regarde pas avec des yeux favorables; qui eût peut-être été moins expoſé à la critique, s'il s'en fût tenu à ſes propres travers.

Cette imitation volontaire ne ſe marque pas ſeulement dans notre extérieur; il y a des goûts, & des haines, qu'on ne montre que parce qu'on s'imagine du bon air à les avoir. L'empreſſement, ſouvent déplacé, de les témoigner, & les expreſſions outrées de ceux qui ſe les attribuent, font aſſez connoître que c'eſt pure affectation, & il ſe joint une ſorte de dépit à l'ennui que cela donne; on leur conteſteroit volontiers le frivole avantage dont ils ſe parent de déteſter, ou d'aimer à la folie, ce qui mérite à peine d'être cité comme déplaiſant ou comme agréable.

Mais une autre erreur autant à craindre,

dre, quoiqu'elle ſoit moins ſuſceptible de ridicule, c'eſt de mettre l'eſprit cauſtique au rang des moyens de plaire. Je ne prétens pas combattre ici ce caractére ſombre & farouche qui ne trouve de gloire qu'à avilir le mérite, & de plaiſir qu'à troubler ſon bonheur. J'ai en vûe cette ſagacité que la gaieté ordinairement accompagne, qui, ſans intention de nuire, emportée par une ſatisfaction ſecrette, & flattée des applaudiſſemens qu'elle s'attire, ſans les mériter, ſe plaît à n'apercevoir, & à ne peindre les objets, que par des faces qui les rendent ridicules. Je parle de cet art, qui faiſant alternativement d'une partie de la Société, un ſpectacle riſible pour l'autre, les ſacrifiant & les amuſant tour à tour, eſt redouté même de ceux dont il ſe fait applaudir, & finit toûjours par être haï & des uns & des autres. Combien les hommes que ce caractére domine, doivent peu ſe flatter d'inſpirer de l'amitié, à moins qu'ils ne le rachetent par bien des vertus ou des qualités ſupérieures!

Les eſprits cauſtiques deviennent, en quelque maniére, pour la Société, ce que ſont à l'égard des Nations voiſines, certains Rois d'Afrique, dont toute

la richeſſe conſiſte dans un commerce d'Eſclaves ; on ne gagne rien à ſe ſoumettre à leur empire ; quand il ne leur reſte plus de Peuples étrangers à livrer, ils trafiquent leurs propres Sujets.

Le genre d'eſprit cauſtique que je viens de dépeindre, eſt auſſi mépriſé que haïſſable, dans ceux qui ne le tenant point de la nature, veulent s'en faire un caractére ; rien ne déplait tant que les gens qui vous propoſent à titre de ridicule, ce qui ne l'eſt pas, ou qui vous annoncent comme une découverte, des ridicules uſés, & dont ce n'eſt plus l'uſage de ſe moquer (car tout eſt mode dans le commerce du monde, juſqu'aux ſujets de dégoût & de haine.) Heureuſement il ne ſuffit pas d'avoir de la malignité & de l'eſprit, pour être avec ſuccès (ſuppoſé que c'en ſoit un) médiſant, ironique ou dédaigneux, il faut être inſtruit des objets & du ton de la critique en régne. Eh! quelle étude mépriſable, quand on a pour objet de s'en prévaloir contre la Société, que celle d'une ſcience qui nous fait redouter, & qui deshonore notre raiſon, à meſure que notre eſprit réuſſit mieux à en faire uſage!

Il eſt de la prudence de ne s'y point tromper, & cette obſervation eſt importante ;

tante ; tout ce qu'on appelle eſprit cauſtique, n'eſt pas tel que je viens de le définir ; on voit des perſonnes qui en ont une portion, dont on n'eſt pas équitablement en droit de ſe plaindre ; nul art dans leurs diſcours pour attirer votre confiance, nul déguiſement pour vous cacher qu'elles vont vous juger à la rigueur ; il faut cependant être en garde contre elles, ou plutôt contre ſoi-même ; le caractére de leur eſprit eſt une pénétration délicate, qui va ſaiſir avec juſteſſe tout ce qui ſe paſſe dans le vôtre ; elles y liſent toutes les fineſſes de votre amour propre ; jamais aucun des motifs qui vous fait parler, ou garder le ſilence, ſourire, ou être ſérieux, ne leur échape, elles vous découvrent ingénieuſement à vous-même ; peu de gens gagnent & ſe plaiſent à ſe voir ainſi dévoilés ; mais loin de leur reprocher la joie un peu maligne qu'elles trouvent à vous démaſquer, rendez-leur graces au contraire de ce que ce n'eſt qu'à vos propres yeux qu'elles font tomber le maſque dont vous aviez voulu vous embellir.

En général, l'eſprit cauſtique ne doit donc pas être regardé comme un moyen de plaire, puiſqu'il nous empêche d'être aimé : Mais il y a deux

cara-

caractéres qui ſont entiérement oppoſés à celui-ci, & dont il n'eſt pas moins important de ſe garantir, parce qu'ils nous font mépriſer; c'eſt de la fade complaiſance & de la flatterie dont je veux parler.

Je ne comprens point dans ce que j'appelle fade complaiſance, ce caractére de foibleſſe, qui, toujours dominé par les exemples, ou par les diſcours de quiconque veut l'aſſujettir, ſe laiſſe entraîner indifféremment aux vertus comme aux vices. Je parle de cette ſoupleſſe d'humeur, de cette attention ſervile, qui, ſatisfaite de plaire généralement ſans diſtinction des perſonnes, ſe permet tout ce qui lui paroît ne point intéreſſer l'honneur; prodigue les éloges, ſacrifie ſans qu'on l'exige ſes propres goûts, & va ſouvent même plus loin que n'iroit l'amitié, ſans jamais avoir le plaiſir d'être inſpiré par elle. Si cette lâche flexibilité réuſſit auprès de quelques hommes, dont la vanité groſſiére profite de tout ce qui cherche à la flatter, elle nous avilit à tel point aux yeux des autres, que les ſuccès qu'elle procure, quels qu'ils puiſſent être, ne peuvent nous dédommager de la honte qui y eſt attachée.

La flatterie, j'entens celle du genre le moins odieux, poſſéde, en commun,

avec la fade complaiſance, mais par art ſeulement, cette pente docile à céder aux volontez des autres; elle y ajoûte une adreſſe à faire naître les occaſions de ſéduire, qui la diſtingue & la rend plus dangereuſe; & tout le fruit que ce perſonnage pénible retire des ſcénes humiliantes qu'il joue, eſt d'abuſer un petit nombre de ſpectateurs, & d'être mépriſé de tout le reſte.

La flatterie d'un autre genre, & qu'on ne ſauroit trop déteſter, c'eſt celle qui, pour s'emparer des eſprits, ſaiſit malignement le foible qui les deshonore, qui applaudit à nos ridicules, afin de jouir en même temps du plaiſir de les augmenter & de nous plaire.

Qu'un homme qui ſera né avec un eſprit étendu, lumineux, mais ſérieux naturellement, affecte une gaieté qui n'eſt point dans ſon caractére: qu'il ſe propoſe de vous réjouir par ſa maniére de plaiſanter, qui ne ſera (je le ſuppoſe ainſi) qu'une malheureuſe abondance de fades alluſions, ou de contes uſés; car combien de gens avec beaucoup d'eſprit n'ont point celui de la plaiſanterie? On s'attachera pour gagner ſon inclination, à le bercer dans ſon erreur: quel uſage du déſir de plaire! L'art de ſéduire les hommes,

mes, en applaudiſſant à leurs travers les plus marqués, ne fût-il conſidéré qu'avec les yeux d'un amour propre un peu délicat, n'a rien que de mépriſable. Il eſt ſi facile dans la Société, d'entretenir Béliſe * du nombre imaginaire de ſes amans! Un ſot n'aborderoit Dom-Quichotte qu'en lui parlant d'Enchanteurs; un homme d'eſprit l'engageroit à traiter la Morale, parce que dans Dom-Quichotte, l'homme le plus ſingulier, & qui fournit davantage à la curioſité d'un Philoſophe, ce n'eſt pas le fou, c'eſt celui qui eſt la raiſon même, juſqu'au moment où le mot de Clevalerie en fait une métamorphoſe complette; il eſt aiſé de le remarquer. Les ſots ſe croyent pénétrans & cauſtiques, quand ils ſont tant que d'apercevoir dans autrui des défauts qui n'échapent à perſonne; on voit qu'ils s'applaudiſſent d'avoir pû découvrir qu'un fou extravague, & qu'une Coquette s'abuſe de compter ſur des Amans qu'elle n'a pas. Il faut donc leur laiſſer le genre de flatterie dont je viens de parler, ou convenir que quand nous embraſſons ce caractére honteux, dans la vûe de nous faire aimer, c'eſt un abus

* Perſonnage de la Comédie des Femmes ſavantes.

que nous faiſons d'un motif eſtimable, c'eſt que nous n'avons pas aſſez d'eſprit pour ſaiſir les moyens de plaire que nous offrent la raiſon & la vérité.

Ces égaremens, où le déſir de plaire eſt ſujet à nous entraîner, appartiennent également aux deux ſexes; mais on connoit une autre erreur qui ſéduit particuliérement les femmes; c'eſt la coquetterie, cet écueil de leur raiſon, dont on voit un ſi petit nombre d'entr'elles ſe garantir. Il ne ſeroit pas aiſé de la définir; plus un défaut eſt en régne, & plus il ſe montre par différentes faces, dont celles qui le caractériſent le mieux, ſont quelquefois les plus difficiles à rapprocher, & particuliérement dans les femmes, ſoit qu'elles ſuivent la raiſon, ſoit qu'elles cédent au caprice, leur imagination plus ingénieuſe que la nôtre, varie & multiplie bien davantage les nuances. Un homme aimable, & qui cherche à le paroître, vous a bien-tôt laiſſé appercevoir tous les moyens d'y réuſſir, qui lui ſont propres. Une femme ſaiſit ſucceſſivement preſque toutes les maniéres de l'être; & c'eſt parce qu'en général elles ſont portées à aller loin dans la route qu'elles prennent, qu'il leur eſt plus important de la bien choiſir.

Dans

Dans les femmes, le déſir de plaire, qui a pour objet d'inſpirer l'eſtime & l'amitié, prend un empire durable ſur les ames; plus il paroît, plus il s'accrédite, parce que c'eſt, comme on l'a remarqué *, le caractére des choſes eſtimables de redoubler de prix par leur durée, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaiſent plus par le charme de la nouveauté; au lieu que la coquetterie ne peut rien ſur les ames, qu'autant qu'elle ſéduit l'imagination. Quelle que ſoit ſon adreſſe à ſe cacher, elle ne ſubſiſte pas long-temps ſans être reconnue; elle perd alors une partie de ſon pouvoir, non que l'on ſe deſabuſe d'abord de l'erreur où elle nous entraîne; nos yeux ouverts, malgré nous, ſur elle, ſont ſujets auſſi à ſe refermer. Mais dans les intervalles de raiſon que nous laiſſe le charme, on ſe peint tout ce qu'il y a d'humiliant à s'en laiſſer tyranniſer, & l'on hait celle qui l'emploie, à proportion des efforts qu'il nous en coûte pour le rompre.

Le déſir de plaire eſt convenable dans tous les états & à tous les âges, parce qu'il ne met en œuvre que des moyens

* Madame la Marquiſe de Lambert, *Réflexion ſur les Femmes.*

avoués par la raiſon, & qui ſont honneur à l'eſprit. La Coquetterie qui ſouvent paroit dans toute ſon étendue, ſans que l'eſprit l'accompagne, emploie juſqu'à des défauts, pour parvenir au but qu'elle ſe propoſe; étourderie, affectation, manque de bienſéance, tout lui ſert, & rien ne l'arrête; & ces mêmes défauts, dès qu'ils ceſſent de la faire valoir, l'enlaidiſſent plus encore qu'ils ne l'avoient embellie: mais ce qui caractériſe entiérement la honte des ſuccès qui la flattent, c'eſt qu'elle ſe décrie à meſure qu'elle les multiplie; les premiers jours de la jeuneſſe, qui ſeuls peuvent lui être favorables, ſont-ils éclipſés, combien de ridicules l'accompagnent juſques dans ſes triomphes, ſi elle en obtient encore? La fauſſe vanité la fait naître, des chimères flatteuſes l'entretiennent, & le mépris en eſt le fruit.

Des qualités qui ſemblent plaire par elles-mêmes.

Si le déſir de plaire nous égare quelquefois, combien auſſi nous offre-t-il de moyens d'être aimés, quand c'eſt la raiſon qui l'éclaire? C'eſt lui qui donne l'ame aux qualitez les plus heureuſes que nous ayons reçues de la nature ou de l'éducation, ſoit qu'elles appartien-

tiennent à la figure, ſoit qu'elles tiennent au caractére, ſans lui, les hommes qui ſont doués de ces avantages, ne les portent, point à leur véritable prix. Il ne faut, pour s'en convaincre, que les conſidérer par leur cauſe & par leurs effets.

En général, il y a, lorſqu'on agit, ou qu'on parle, de certaines diſpoſitions du corps, de certaines expreſſions du viſage, du geſte, de la voix, convenues (ce ſemble) dans chaque Nation, pour rendre tel ſentiment, ou telle penſée; & c'eſt le meilleur choix entre ces actions, qu'on regarde comme les plus naturelles, qui forme ce qu'on appelle *l'air d'éducation*, *l'air du monde*, & en un mot, ce qu'on approuve dans notre extérieur, ce qu'on y applaudit indépendamment de la régularité de la figure.

Dans une perſonne qui parle, la grace extérieure dépend d'un certain accord, entre ce qu'elle dit, & l'action dont elle l'accompagne; il faut que de l'un & de l'autre il ne réſulte qu'une même idée dans l'eſprit de celui qui l'écoute & qui la voit.

Et de même que l'art des Comédiens, ſupérieurs dans leur profeſſion, eſt de s'approprier toutes ces actions heureu-

ſes, de ne les marquer qu'au degré, qu'à la nuance qui convient le plus exactement au fond du caractére, & à la ſituation actuelle du perſonnage qu'ils repréſentent*; c'eſt dans les gens du monde le plus ou le moins de délicateſſe d'eſprit & de ſentiment, qui fait que ces actions ſont plus ou moins agréables.

Il faut obſerver encore que comme ces actions convenues, & qui diſtinguent une Nation, varient d'une maniére ſenſible dans les perſonnes de différentes conditions; les expreſſions du viſage, du geſte, de la voix, ſont un ſecond langage, qui a ſon ſtile & qui marque, ainſi que fait le choix des mots, & la maniére de les prononcer, l'extraction plus ou moins relevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaiſe éducation.

C'eſt ſans doute un avantage qu'un extérieur qui nous annonce favorablement, il accrédite par avance les autres qualitez dont nous pouvons être ornés; on voit des perſonnes, qui, lors même qu'elles ne vous entretiennent que d'objets peu intéreſſans, ont l'art d'exciter, d'ac-

* On remarque que l'expérience du Théatre, ne ſuffit pas pour acquérir cette perfection, elle eſt l'ouvrage de la juſteſſe & de la délicateſſe de l'eſprit.

d'accroître, de fixer votre attention, ſoit par la maniére de vous adreſſer leurs regards, ſoit par une grace répandue dans leur action, qui vous inſpire une diſpoſition à leur applaudir, & même à découvrir en elles plus d'eſprit qu'elles n'en font paroître.

Mais quand cet accord heureux du geſte & de la penſée, cette éloquence des regards, cette grace dans l'action, qualitez toujours déſirables, ne ſont qu'une diſpoſition heureuſe des organes, quand ce qui nous touche en elles, n'a d'autres rapports avec nous que l'impreſſion agréable qu'elles font ſur nos ſens; leur effet ne nous eſt bien ſenſible que la premiére fois que nous l'éprouvons, bien-tôt l'habitude nous les rend indifférentes, à moins qu'une certaine ame, que le ſentiment ſeul peut donner, ne les ſoutienne.

Pour démêler quelle eſt cette ame qui aſſure le ſuccès des qualitez, qu'on croiroit devoir réuſſir par elles-mêmes, revenons à l'homme que j'ai dépeint avec un extérieur qui prévient ſi puiſſamment en ſa faveur. Si vous recherchez la cauſe des impreſſions avantageuſes qu'il a faites ſur vous, vous connoîtrez qu'elles naiſſent d'un empreſſement qui étoit en

lui de vous occuper ; non par la vanité d'être écouté, mais par un déſir d'attirer votre attention, & votre ſuffrage, qui ſuppoſe le cas qu'il faiſoit de votre eſtime : toux ceux qui, comme vous, l'environnoient, reſteront perſuadés que cet empreſſement marqué, ces regards obligeans, quoique ramenés ſucceſſivement à tout le cercle, leur étoient adreſſés par préférence, cette idée ſera imprimée dans chacun d'eux, Il n'a ſongé qu'à me plaire.

C'eſt donc la diſpoſition de l'eſprit, & non celle du corps, qui fait valoir notre extérieur * ; les agrémens du maintien & du geſte, qui ne conſiſtent que dans la régularité convenue des mouvemens, ſont purement arbitraires ; ce qui eſt à cet égard une grace à Paris, pouvant devenir ſingulier à Madrid ou à Londres ; mais cet air d'attention, d'empreſſement, cette ſatisfaction à vous voir, que donne le déſir de plaire, réuſſit toujours, & par-tout il ſe fait diſtinguer, même

* On peut mettre au rang des qualitez heureuſes de la perſonne, les exercices agréables & les talens, tels que l'art des inſtrumens, la danſe, le chant, &c. qui peuvent en quelque façon ſe paſſer du ſecours de l'eſprit. Je ne rappellerai point ici de quel prix ils ſont dans la So-

même dans les hommes dont nous n'entendons point le langage, il marque une volonté de ſe rapprocher de nous, qui nous flatte, parce que c'eſt faire notre éloge, & qui nous diſpoſe à les applaudir & à les aimer.

Cette même diſpoſition d'eſprit fait également le principal mérite de certaines qualités attachées au caractére, & qui ſemblent plaire par elles-mêmes.

Il y a, par exemple, une certaine ſenſibilité à tout ce qui peut rire à l'imagination, ou intéreſſer le cœur, d'une maniére agréable, dont quelques gens ſont heureuſement doués; une diſpoſition à ſaiſir le plaiſir, qui ſe répand dans leurs actions & dans leur entretien; un goût avec lequel ils agiſſent dans tout ce que les autres ne paroiſſent faire que par convenance, caractére qui plaît d'autant plus, qu'il les lie aux perſonnes avec leſquelles ils vivent par tout ce qui a de l'empire ſur elles, ſoit les goûts, ſoit les caprices ou la raiſon.

Société; je remarquerai ſeulement, que dans celui qui ne les met en uſage que pour ſatisfaire ſon amour propre, c'eſt le talent qu'on applaudit. Dans celui qui ne paroît les employer que dans le deſſein de concourir aux plaiſirs de la Société, c'eſt la perſonne qu'on aime & qu'on recherche.

On aime encore une ſorte de gaieté, marquée à un coin de ſingularité, qui la rend piquante ; c'eſt ce mélange de ſérieux & d'enjouement, cet extérieur raiſonnable & grave, que quelques gens, en petit nombre, conſervent dans des momens où leur imagination, naturellement gaie, eſt emportée par les idées les plus riantes, & même les plus badines ; la joie eſt en eux une richeſſe, qu'ils ſemblent n'y pas connoître, & ne répandre que pour le plaiſir des autres.

Mais ces caractéres, quel que ſoit leur mérite, ne réuſſiſſent pas conſtamment par eux-mêmes, ainſi que les agrémens de la perſonne, il faut qu'ils ayent pour ame ce déſir de plaire, qui met le véritable ſceau à toutes les bonnes qualités.

Je ne connois qu'une ſorte de moyen de réuſſir à plaire, ſans que nous en ayons le déſir ; il fait partie de ces erreurs preſque inſéparables de la jeuneſſe ; il n'a que peu de jours où il puiſſe nous être favorable, & ce caractére d'erreur ſeul, fait tout ſon mérite. C'eſt cette extrême ſenſibilité avec laquelle les jeunes gens qui entrent dans le monde, ſont frapés de tout, parce que tout leur paroit nouveau ; leur raviſſement, & cette

cette naïveté avec laquelle ils parlent des impreſſions agréables qu'ils reçoivent ; comme ſi le plaiſir étoit une découverte qui n'eût été faite que par eux : ces premiéres agitations de l'ame, qu'ils croyent ſi merveilleuſes, les font, il eſt vrai, paroitre aimables, parce qu'elles marquent une franchiſe, une certaine ſimplicité, que le manque d'expérience juſtifie ; & peut-être encore ne leur faiſons-nous grace, que parce qu'elles ne ſont que des erreurs, que leur ſuccès eſt paſſager, & ne vaut pas qu'on le regrette ; car on n'applaudit qu'avec peine dans autrui aux qualitez qu'on n'a plus. Il eſt, par exemple, peu de femmes (& bien des hommes ont la même foibleſſe,) qui, ceſſant d'avoir les agrémens de la jeuneſſe, ſe plaiſent avec ceux qui les poſſédent dans tout leur éclat ; mais on n'envie pas des moyens de plaire qui ne portent que ſur une illuſion, que la raiſon fera bien-tôt evanouïr.

Il eſt donc ſenſible que nous n'avons aucunes qualitez heureuſes, aucuns avantages dont nous puiſſions retirer un véritable ſuccès, ſi le déſir de plaire n'en dirige l'uſage : en effet, rien ne peut remplacer en nous cette

indiſ-

indiſpenſable ambition, dont on éprouve que les efforts ne ſont jamais ſans quelque récompenſe ; car s'ils ne ſauroient vaincre entiérement le caractére mépriſant ou chagrin, la dureté ou malignité de certains eſprits, du moins il arrive inſenſiblement que ces ames ſauvages ne ſont plus épineuſes ou injuſtes avec vous, que le moins qu'elles peuvent l'être ; c'eſt vous diſtinguer du reſte des hommes, c'eſt vous aimer à leur maniére.

De quelques moyens de plaire.

L'utilité du déſir de plaire ne conſiſte pas ſeulement à relever les qualitez qui ſont en nous, elle va plus loin, elle y en fait naître de nouvelles.

Obtient-on des ſuccès éclatans, c'eſt aſſez pour ſe voir en bute à la plus noire envie : mais ſoyons animés du déſir de plaire, il nous fait trouver dans ces mêmes ſuccès, des moyens de nous faire aimer. Quel guide pour ceux qu'éleve tout à coup la fortune ! Il les rend modeſtes, il les garantit d'une certaine confiance orgueilleuſe, d'un certain air de ſupériorité, qui ſe gliſſeroit ſans qu'ils s'en aperçuſſent dans leur langage, dans

dans leurs actions les plus indifférentes, & même dans leur politeſſe ; il eſt ſans doute honteux pour l'humanité, qu'on doive tenir compte à un homme de ce qu'un rang ou une grande place, qui ne lui aura été accordée que par conſidération pour ſes ayeux, de ce qu'un titre acheté, ou tels autres avantages, qui n'ajoûtent rien à ſon mérite perſonnel, n'ont pas changé ſon maintien, & ſa maniére de traiter avec les autres hommes ; mais enfin on lui en ſait gré, on s'y attendoit même ſi peu, que dès qu'il ne diminue rien des ſoins & des égards qu'il mettoit auparavant dans la Société, on ſe fait l'illuſion de croire qu'il en apporte davantage ; combien à plus forte raiſon, nous diſpoſe-t-il en ſa faveur, quand il a effectivement ce ſurcroît d'empreſſement de nous gagner ? On eſt flatté de ce que ſon nouveau luſtre n'a ſervi qu'à lui inſpirer plus d'envie de nous plaire ; on penſe qu'il a ſenti que ce qui l'éleve, loin de lui donner de la ſupériorité ſur nous, n'a fait que l'en rapprocher davantage, par le beſoin qu'il a de notre ſuffrage. On lui trouve de l'élévation dans l'ame, & de la ſolidité dans l'eſprit ; car on n'a jamais plus d'opinion des bonnes qualitez des autres hom-

hommes, que quand elles nous aident à nous convaincre de notre propre mérite.

L'attention à ne point diminuer d'égards pour ceux qui ont reçû de nous des ſervices, ſurtout quand il s'eſt agi de bienfaits qui nous donnent une ſorte de ſupériorité ſur eux, eſt un des ſentimens les plus utiles que nous inſpire le déſir de plaire. Souvent, après des procédez généreux, on s'endort ſur la foi du panchant qui nous les a fait avoir, & qui n'attend qu'une autre occaſion de ſe manifeſter; on penſe qu'avec celui à qui on a découvert ainſi ſon ame, ne plus s'aſſujettir aux attentions, aux déférences ordinaires, loin de paroître un manque d'égards, eſt une autre maniére de lui témoigner qu'il eſt ſûr de nous. Cette conduite cependant produit rarement le ſuccès qu'elle nous fait eſpérer. Dans la plûpart des hommes (& ceux-ci ne ſont pas encore les plus mépriſables) la reconnoiſſance ſincére dans ſon principe, eſt cependant conditionnelle; mettez-la à des épreuves qui offenſent l'amour propre, vous la verrez s'évanouir, & l'inimitié lui ſuccéder peut-être. Naturellement portés à l'ingratitude, ils regarderont

deront comme une ſorte d'uſure que vous retirez de ce que vous avez fait pour eux, ce qu'ils croiront en vous une marque de hauteur mépriſante : Il m'a obligé, (diront-ils en ſecret) mais il m'humilie, il eſt plus que payé ; on perd ainſi par une négligence, dont la cauſe bien connue, n'a ſouvent rien que de louable ; on ſe dérobe le prix le plus cher ; des bienfaits, le plaiſir d'être aimé ; mais ſuppoſons que cette perſonne dont la vanité eſt trop ſenſible, capable en même temps d'un véritable ſentiment de gratitude, vous cache, & vous ſacrifie la peine intérieure que lui cauſe ce qui lui paroît en vous un manque d'égards : N'êtes-vous pas bien fâché, ſi vous venez à vous en apercevoir, d'avoir étouffé en partie la ſatisfaction que vous aviez fait naître dans une ame que vous aimiez à rendre heureuſe ?

Le déſir de plaire nous garantit de cette perte, & de ce regret ; en nous aſſujettiſſant à cette maxime, bien humiliante pour la raiſon, quoiqu'elle ſoit ſon ouvrage, il faut néceſſairement, pour être aimé, remplir par une ſuite d'égards, les intervalles qui ſe trouvent entre les ſervices.

Des défauts que le déſir de plaire corrige, & de ceux qu'il adoucit.

Etablir en nous des qualités heureuſes, n'eſt pas encore l'effet le plus favorable du déſir de plaire; il y remédie à des défauts, & c'eſt à mon gré, l'ouvrage le plus difficile. L'air dédaigneux, par exemple, le ton mépriſant, (habitudes volontaires, qui rendent notre commerce ſi haïſſable,) ce n'eſt que l'envie de réuſſir dans l'eſprit des autres, qui peut nous en corriger: voici deux cas aſſez ordinaires où l'on voit arriver ce changement.

Quelquefois, des gens qui entrent dans le monde, avec un extérieur brut, ou glorieux, prennent heureuſement un goût vif pour le commerce de la Société: alors, portés, par ſentiment, à connoître tout ce qui peut les y rendre aimables, ils parviennent enfin à l'acquérir.

Le ſecond exemple eſt, lorſque des gens qui ſe ſont abandonnés à ces mêmes défauts, parce qu'ils n'ont point eu de motifs puiſſans de ſe contraindre, ſe trouvent forcés de vivre avec des perſonnes à qui ils ont intérêt de plaire, pour ſe rendre la vie agréable; ce qu'ils marquent alors

alors de prévenances, d'attentions obligeantes, réuſſit d'autant mieux, qu'on s'attendoit moins à leur trouver ce caractére.

On remarque une ſituation où des hommes, nés farouches, & mépriſans, tout-à-coup ceſſent de l'être. C'eſt quand ils éprouvent des traverſes humiliantes; mais alors ce changement ne leur rapporte guéres, ne prouvant pas qu'ils ſoient corrigés; s'ils fléchiſſent, on ſoupçonne que c'eſt par foibleſſe, on eſt long-temps à ne regarder leur politeſſe, leur complaiſance, que comme des témoignages de leur honte ſecrette, & non comme un adouciſſement de leur ame. C'eſt la ſeule occaſion où la dureté ordinaire de leur commerce, qui auroit alors un air de fermeté, pourroit les ſervir mieux, que l'intention marquée de plaire.

Mais ſuppoſons en nous des défauts, que le déſir de plaire ne puiſſe nous faire vaincre entiérement, parce qu'ils ſeront du fond de notre caractére, du moins, il les adoucit de maniére à leur faire trouver grace dans la Société.

Parmi ces défauts, l'inégalité eſt ſans doute un des plus rebutans. On diroit que ceux dont l'humeur eſt changeante,

geante, à un certain excès, (& on en voit d'aſſez fréquens exemples) ont pluſieurs ames qui ſe plaiſent chacune, à effacer l'ouvrage de l'autre; pour plus de facilité à peindre ces oppoſitions, ſuppoſons une perſonne avec qui vous n'êtes point en liaiſon, & dont on vous fait cet éloge. „ Elle joint à beaucoup „ d'eſprit, des connoiſſances fort éten- „ dues; elle a ſurtout le don de s'ap- „ proprier ſi heureuſement ce qu'on „ a penſé avant elle, & ce que vous au- „ rez penſé vous-même, que vous pan- „ cherez à croire que tout ce qu'elle „ dit eſt l'ouvrage de ſon imagination, „ ſans aucun ſecours de ſa mémoire; „ qu'elle raiſonne, qu'elle faſſe un récit, „ qu'elle contrediſe, jamais vous n'a- „ percevrez ſon amour propre, & jamais „ elle ne bleſſera le vôtre. A l'égard de „ ſon ton de plaiſanterie, il eſt à ſervir „ de modéle dans la converſation, com- „ me celui de Madame de Sevigné l'eſt „ pour les Lettres. " A ce portrait, que vous ne permettez pas qu'on acheve, vous marquez un extrême empreſſement de la connoître; elle arrive; on n'avoit employé que de trop foibles couleurs; vous trouvez qu'elle ſurpaſſe tout ce qu'on vous avoit annoncé. Faut-il vous

en

en ſéparer ? elle vous laiſſe dans l'enchantement ; vous ne ſongez qu'à la rejoindre, & le lendemain paroit un terme trop long à votre impatience. A la ſeconde entrevûe, quel étonnement pour vous de ne plus retrouver la perſonne du jour précédent ! Vous demanderiez volontiers à celle-ci, ce que l'autre eſt devenue. Tombée dans une ſorte de létargie, elle n'a preſque rien à vous dire, à peine ſe trouvera-t-elle la force de vous répondre ; la veille il lui manquoit de vous avoir fait connoître, qu'elle a tout ce qui peut rendre ſupérieurement aimable ; vous étiez un objet intéreſſant pour elle, & vous ne l'étiez que par là, n'en attendez plus rien, juſqu'à tant qu'elle ſe plaiſe à recommencer le charme ; elle n'a de graces dans l'eſprit, de feu dans l'imagination, de raiſon même, elle n'exiſte enfin, ſi j'oſe le dire, que dans les momens où elle eſt flattée de plaire, & elle y réuſſira encore avec vous dès qu'elle en aura envie ; vous paſſerez alternativement de l'admiration au dépit. On dit que de pareils contraſtes nourriſſent l'amour ; il eſt ſûr du moins qu'ils n'entretiennent pas l'amitié.

Qu'on inſpire tout à coup à cette même

même perſonne (ſans lui ôter ſon inégalité) le déſir de plaire, qui a pour objet de ſe faire aimer, vous connoîtrez combien ſa conduite deviendra différente. Au lieu de s'abandonner, ſans retour, à cette langueur qui ſuivit de ſi près ſon empreſſement, elle ſentira que le changement qu'elle a marqué, à votre égard, a dû vous déplaire, & trouvera des reſſources pour le réparer; ce ne ſera point par les traits de cet eſprit ſaillant, ni de cette imagination riante que vous avez admirés en elle, puiſqu'ils naiſſent uniquement de l'émulation que lui cauſe la nouveauté des objets; mais elle vous parlera la premiére des contraſtes de ſon humeur, ſincérité qui commencera à diminuer la bleſſure qu'ils vous avoient faite; elle vous avouera, en les blamant, des bizarreries, que vous n'avez point encore eſſuyées, & cette confiance vous engagera à la plaindre; vous la trouverez ſenſible de ſi bonne foi aux ſujets que vous avez de ne pas rechercher ſon commerce, que ce ſera vous alors, qui ſongerez à trouver des raiſons de l'excuſer; enfin dans chaque intervalle, vous ouvrant ſon ame ſur ſes caprices, & ſur ſon repentir, elle vous accoutumera à l'indulgence; effet plus puiſ-

puiſſant encore du déſir de plaire ! en lui trouvant les mêmes défauts, vous ne verrez plus de torts en elle, vous finirez par l'aimer.

Il y a encore des qualitez qui naiſſent du déſir de plaire, il y a d'autres défauts dont il nous garantit, que j'ai crû devoir traiter ſéparément ; comme la converſation eſt le champ où ils paroiſſent avec le plus d'éclat, je vais les conſidérer dans ce point de vûe, afin de faire connoître, ſelon que je le conçois, ce qu'ils ſont à l'eſprit de la converſation.

Pour éclaircir ſuffiſamment de quelle maniére ces qualitez ſont partie de l'eſprit de la converſation, il faudroit analiſer en quoi conſiſte ce même eſprit ; mais comment définir, dans toutes ſes faces, cette eſpéce de génie, qui dépend moins du genre & de l'étendue des lumiéres qu'il poſſéde, que du ſentiment plus ou moins délicat, avec lequel il les met en uſage, qui ne ſe ſert jamais mieux de l'eſprit, que quand il ſemble s'en paſſer, ou n'apercevoir pas tout celui dont il diſpoſe ; qui, tranſporté à tous momens dans différentes régions, n'a qu'un inſtant preſqu'inſenſible, pour s'emparer des richeſſes qui lui ſont propres, & dont le choix, à meſure qu'il

qu'il eſt plus ſubit, eſt quelquefois plus heureux: ce talent qui a tant de reſſources pour plaire, nous cache preſque entiérement ce qui le conſtitue ; on le ſent, & ne ſauroit dire préciſément ce qu'il eſt. On connoit bien mieux les défauts qu'il doit éviter, que les qualitez qui ſont de ſon eſſence: cependant entre ces qualitez, il en eſt deux qui me paroiſſent ſenſibles; la premiére, eſt la maniére d'écouter ; la ſeconde, eſt ce caractére liant qui ſe prête aux idées d'autrui.

L'attention eſt une partie eſſentielle de l'eſprit de la converſation, elle ne doit pas conſiſter ſeulement à ne rien perdre de ce que diſent les autres, il faut qu'elle ſoit d'un caractére à en être aperçue, qu'ils découvrent qu'elle n'eſt pas uniquement l'effet de la politeſſe, mais d'un panchant qu'on ſe trouve à les entendre; & le déſir de plaire donne cette diſpoſition obligeante ; non qu'il la porte juſqu'à la fadeur, ni qu'un même ſourire applaudiſſe aux lieux communs, ainſi qu'aux idées riantes; ou ingénieuſes: il ſait, ſans fauſſeté, garder les intervalles différens entre la fade complaiſance, & la ſéchereſſe mortifiante, qu'il évite toujours. Il prête une attention

plus

plus marquée à l'homme, plus digne d'être écouté, ſans celui qui en le méritant moins, déſire autant de l'être, puiſſe ſe plaindre de la maniére dont il l'eſt à ſon tour. Il ne laiſſera pas échaper les momens où l'eſprit de l'un ſe développant d'une maniére ſupérieure, exige qu'on ſe livre entiérement à le ſuivre; & lorſque l'entretien du dernier lui devient à charge, il trouve que c'eſt un inconvenient de plus, & non un dédommagement, que de s'attirer ſa haine, en lui faiſant ſentir le malheur qu'il a de l'ennuyer.

On ne le croiroit pas, ſi l'expérience ne nous en convainquoit tous les jours; c'eſt un don bien rare que de ſavoir écouter: l'un, perſuadé qu'il vous devine, vous interrompt aux premiers mots que vous prononcez; il part, & répond avec chaleur à ce que vous n'avez ni dit ni penſé. Un autre, occupé à mettre de l'eſprit dans ce qu'il va vous repliquer, ſe livre, en vous écoutant, à ſes idées; vous le voyez moitié rêveur, & moitié attentif, n'être ni à vous ni à lui-même: & ſa reponſe ſe reſſent de ce partage, elle eſt ſpirituelle, & inconſéquente. Celui-ci, & c'eſt le moins excuſable, incapable par une pareſſe d'eſ-

prit habituelle, de toute application ſérieuſe, vous regarde avec des yeux létargiques, ou vous adreſſe de temps en temps un ſourire diſtrait, & le plus ſouvent déplacé; il n'a pas projetté un moment de vous écouter, ni de vous répondre; langueur déſobligeante, qui dégoûte les gens ſenſés de notre commerce, & excite l'inimitié de ceux dont la vanité commune, conſidére une pareille indifférence, comme une marque de mépris, dont elle doit être bleſſée.

Il y a une autre ſorte d'inattention, qu'on regarde, non ſans quelque juſtice, comme un défaut, mais dont le principe n'a rien d'offenſant, parce qu'elle ne vient ni de cet empreſſement de faire parade de ſon eſprit, qui empêche d'être occupé du vôtre, ni de cette indifférence pour ce que diſent les autres, qui ne ſe prête pas même à les écouter. C'eſt cette diſtraction, qui, dans quelques gens d'eſprit, naît du fond de leur caractére, & qui les ſaiſit dans les momens mêmes où ils trouvent du plaiſir à vous entendre; eſpéce de raviſſement, pendant lequel vous les voyez comme tranſportés dans un monde différent du vôtre, & dont ils ſortent ſouvent par

par quelque trait ſi peu attendu, ou par une plaiſanterie d'un ſi bon genre, ſur le tort où ils ſe ſurprennent eux-mêmes, que vous aimez juſques à la diſtraction qui les a fait naître.

Le caractére de douceur, & de complaiſance, ſi déſirable dans la Société, n'eſt pas, lors même que l'eſprit l'accompagne, une de ces qualités qui jettent un certain éclat ſur ceux qui les poſſédent. C'eſt une ſorte de philtre, qui, agiſſant d'une maniére peu ſenſible, ne vous occupe d'abord que foiblement de la main qui ſait le répandre, mais dont l'effet eſt toujours de vous la rendre chére. Eh! comment ne pas aimer ces ames flexibles, que vous attirez ſans peine, qui vous cherchent même, & ſe plaiſent à partager ce qui intéreſſe la vôtre, qui n'attendent de vous aucune attention, aucune condeſcendance, dont elles ne vous donnent l'exemple, qui aſſez élevées, lorſqu'elles aperçoivent des défauts mêlés avec des vertus, pour dédaigner le faux avantage d'avilir les autres hommes, profitent par préférence des motifs d'applaudir & d'eſtimer.

C'eſt dans la converſation, que l'eſprit de douceur a de plus fréquentes occaſions de paroître, il nous fait abandon-

ner, avec ſageſſe, à l'égard des matiéres indifférentes, le foible avantage d'avoir ſévérement raiſon, contre les gens dont l'amour propre facile à ſe révolter, ne pardonne point un pareil ſuccès; vous pourriez leur montrer de la ſupériorité : vous préférez de leur paroître aimable.

Il n'eſt qu'un genre de douceur, qui, loin de nous faire aimer, indiſpoſe au contraire ceux qui en pénétrent le principe: c'eſt la douceur, qui, ayant pour baſe un fond de mépris pour les lumiéres des autres, les laiſſe apercevoir qu'elle ne leur céde, que par un ſentiment de ſupériorité, qu'elle n'eſt qu'un découragement de convaincre les hommes de leur petiteſſe.

Ce n'eſt pas le plus ſouvent, faute d'eſprit, de ſavoir, d'imagination, qu'on indiſpoſe les gens avec qui l'on s'entretient, c'eſt parce qu'on ne ſonge à faire paroître ces qualités, que pour ſa propre ſatisfaction : de là naiſſent des défauts plus nuiſibles que la ſtérilité de l'eſprit & l'ignorance; tels ſont l'habitude de parler de ſoi, l'abus de la mémoire, la contradiction.

Le panchant à parler de ſoi, eſt bien ſéduiſant; avec beaucoup d'eſprit, on n'eſt pas toujours garanti de ce piége, où

où notre amour propre nous attire: ingénieux à ſe déguiſer, c'eſt quelquefois ſous les traits de la modeſtie qu'il s'offre à nous, & qu'il parvient à nous gouverner.

Qu'on adreſſe des éloges mérités à des hommes connus par de grandes vertus, par des actions brillantes, ou par l'antiquité de leur race; quelques-uns ayant ſincérement l'intention d'être modeſtes, ſe défendront de vos louanges, de maniére à le paroître bien peu; vous les verrez ſe répandre ſur l'extrême faveur, non méritée, avec laquelle le Souverain, ou l'opinion commune le traite; ils croyent effectivement en être ſurpris, mais ils entrent dans des détails, & d'étonnement en étonnement, de bontés en bontés qu'on a pour eux, ils content inſenſiblement leur hiſtoire, où ils font leur généalogie, & rapportent tous les traits à leur gloire, qui vous étoient échapés; ils n'ont rien dit que d'inconteſtable, mais enfin c'eſt vous avoir entretenu de leur mérite.

L'amour propre a d'autres ſubterfuges dans ce genre de ſéduction, qui indiſpoſent plus encore quand on les démêle, que ne feroit peut-être l'orgueil à découvert. On trouve des gens qui ne diront jamais *moi*, ni *mon opinion*, ni

je ſais, ni *je prétens;* mais qui d'une maniére détournée, ſans s'en apercevoir peut-être, ſe procurent l'intime ſatisfaction de ne vous entretenir que d'eux-mêmes, tout les raméne aux talens, aux autres avantages qu'on ſait qu'ils poſſédent; ils vous montrent, comme avec une baguette, l'excellence de ces dons heureux, ils vous feront ſur tout remarquer les parties qui déſignent leur acquit, ou leurs ouvrages, comme celles où il y a plus de mérite à réuſſir: quelle modeſtie! ils ſuppriment leur nom, pour n'être connu qu'à leur éloge.

On s'abuſe ſouvent encore, lorſque dans une converſation où chacun parle de ſes goûts, ou de ſon humeur, on croit ne rien hazarder, en faiſant auſſi quelques portraits de ſoi-même: on ne doit point ſe raſſurer ſur ce qu'ils ſeront vrais, ou ſi peu avantageux, qu'ils ne pourront point donner de jalouſie; il faudra prévoir ſi les eſprits portés à la critique, qui vous entendent, jugeront convenable que vous ſoyez tel que vous êtes. Pour m'expliquer, je ſuppoſe qu'un homme qui a l'extérieur raiſonnable & froid, s'annonce comme ayant un goût très-vif pour tout ce qui divertit; ou qu'il avoue qu'il lui vient, comme à bien

bien d'autres gens, des idées folles ou bizarres. Le portrait, comme je l'ai dit, ſera fidéle, il paroîtra cependant ridicule; on exige que vous ayez le caractére déſigné par votre phiſionomie; on voudra du moins, ſi la joie ne vient point s'y peindre, que vous faſſiez un myſtére de celle que vous reſſentez dans le fond de votre ame.

Ce n'eſt pas encore aſſez que de s'être accoutumé à domter le panchant naturel qu'on ſent à parler de ſoi-même, il y a une certaine défiance, ou plûtôt une préſence d'eſprit néceſſaire pour appercevoir les piéges qu'on nous tend, afin de le réveiller en nous. Souvent les perſonnes qui ne ſont point cauſtiques, ſont portées, même ayant de l'eſprit, à ne point ſoupçonner les autres de l'être; & cette ſécurité, toute eſtimable qu'elle a droit de paroître, a ſes inconveniens; ſouvent des égards qu'on vous marque, des louanges délicates qu'on vous adreſſe d'une maniére indirecte, un certain ſourire d'applaudiſſement aux choſes communes que vous dites, ont pour objet unique, de vous faire tomber dans un ridicule, ſoit en vous faiſant parler de vous-même avec éloge, ſoit en vous engageant à mettre au jour des

talens médiocres. Si vous ne ſentez pas d'abord l'ironie de ces fauſſes prévenances, la ſeule confiance que vous paroîtrez y prendre, quand elle ne vous méneroit pas auſſi loin qu'on le déſire, eſt capable de vous faire perdre dans l'opinion des ſpectateurs, le prix de tout ce que vous avez d'ailleurs de qualités aimables; avec les eſprits qui ſont cauſtiques, il faut ſurtout, pour ne point diſcréditer le ſien, éviter qu'il ne ſoit leur dupe: & s'il eſt un moyen d'acquérir de la ſupériorité ſur eux, c'eſt de montrer qu'on les connoit ſans les craindre, & ſans daigner les imiter.

On a dit que les Amans ne s'entretiennent les jours entiers, ſans s'ennuyer, que parce qu'ils ſe parlent toujours d'eux-mêmes; cette effuſion de cœur me paroît appartenir plus raiſonnablement à l'amitié. Après ce goût de préférence, qui nous attache à un ami véritable, après cette ſatisfaction ſi chére, de compter ſur l'intérêt qu'il prend à notre bonheur, le plaiſir le plus touchant, eſt celui de lui ouvrir ſon ame; il faut donc réſerver cette entiére confiance pour l'amitié; dans les liaiſons ordinaires, parler de ſoi, n'eſt le plus ſouvent qu'un foible qui tourne à notre déſavantage.

Quel-

Quelques exemples, contraires à ce principe, ne doivent point nous en écarter; on trouve des gens qui vous entretiennent impunément des plus petits détails de leurs goûts, de leur maniére de vivre ſinguliére, & ne laiſſent pas d'être de très-bonne compagnie. Quel eſt donc l'art qui les ſert ſi bien? C'eſt de n'en avoir aucun; ils ne prétendent ni ſe donner pour modéles, ni tirer vanité de leur façon de penſer; ſenſibles de bonne foi, juſqu'à la déraiſon, à toutes les petiteſſes qu'ils mettent à ſi haut prix; ils vous étonnent, & vous amuſent par le ton conſéquent & approfondi avec lequel ils analiſent des objets entiérement frivoles; les contraſtes plaiſent quand ils ſont extrêmes; & celui-ci devient pour la raiſon, une eſpéce de ſpectacle; vous croyez, en quelque façon, voir l'homme du port de Pyrée, conſidérer avec tranſport les tréſors d'un de ſes navires. N'ayez qu'un eſprit ſupérieur, ſans être emporté par le délire que je viens de dépeindre; & eſſayez de tenir des propos du même genre, en paroiſſant bizarre, vous ne ſerez qu'inſipide; le mérite de ces ſortes de ſingularités, tient uniquement à l'yvreſſe

avec laquelle ceux qui y ſont aſſujettis, font l'éloge de leur folie.

La défiance ſalutaire de tomber dans tous les inconveniens que je viens de rapporter, peut ſe réduire à ce ſeul point. On ſe nuit, en parlant de ſoi, lorſque le ſeul intérêt de notre vanité nous détermine; car avec quelque adreſſe qu'elle ſe déguiſe, elle ſera toujours aperçûe; les regards des hommes, même les plus bornés, à d'autres égards, étant des eſpéces de microſcopes, qui groſſiſſent nos défauts les plus imperceptibles.

Il eſt malheureuſement des occaſions indiſpenſables de parler de ſoi, de peindre ſon caractére, & de mettre au jour ſa conduite; que dans des diſcuſſions d'intérêts, ou de quelque autre genre que ce ſoit, ſatisfait intérieurement d'avoir rempli tout ce que la droiture & l'honnêteté exigent, vous laiſſiez prévenir les eſprits par les fauſſes couleurs dont vos adverſaires ſe parent, & vous défigurent. Quel ſera le fruit de votre ſilence? Vous reſterez pendant un certain temps, (car inſenſiblement la vérité découvre les trames du menſonge) vous vous trouverez, dis-je, chargé, dans l'opinion commune, de tous les torts qu'on aura eus avec vous.

J'ai

J'ai placé à la ſuite de la vanité qui fait parler de ſoi, l'abus de la mémoire, parce que ce dernier défaut me paroît tenir, à quelques égards, au premier. Une mémoire abondante produit ordinairement le déſir de s'emparer de la converſation, & c'eſt un des moyens détournés de parler de ſoi, que l'empreſſement indiſcret d'occuper l'attention des autres. Elle entraîne encore le dégoût d'écouter, deux inconveniens, qui ſeuls ſuffiroient pour lui faire perdre tout ſon mérite.

Il faut, pour que la mémoire ſe faſſe aimer, qu'éclairée par une certaine délicateſſe d'eſprit, & par l'attention à ne point offuſquer l'amour propre d'autrui, elle n'occupe pas ſeule la ſcéne; qu'elle y attire au contraire ceux qu'elle a réduits quelque temps, à n'être que ſpectateurs: mais elle ne ſent pas toujours où ſon rôle doit finir.

Il faut encore, qu'écartant de la converſation tout ce qui auroit l'air de diſſertation, même dans les matiéres ſavantes ſur leſquelles on la conſulte, elle ſache les aſſujettir toutes, ſans obſcurité, au langage ordinaire du monde; mais cet art que quelques perſonnes de ce ſiécle poſſédent éminemment, c'eſt l'eſprit ſupérieur qui ſeul le donne.

L'uſage habituel de la mémoire expoſe, ordinairement, à tomber dans des répétitions, & il n'y a perſonne qui ne penſe, ſur l'ennui que cela cauſe, ce que Montagne dit *de certains parleurs à qui la ſouvenance des choſes paſſées demeure, & qui ont perdu le ſouvenir de leurs redites*, il les fuit avec ſoin.

Comme la converſation eſt un commerce d'idées, où le jugement & l'imagination doivent concourir, ainſi que la mémoire, bien des gens qui ont aſſez d'acquis pour ſe rappeler les matieres auxquelles on les raméne, haïſſent de ne trouver le plus ſouvent dans l'entretien de ceux que la mémoire fait parler, que le ſens littéral, que la page préciſément de tel ou de tel livre; & ce dégoût paroit ſenſé; on ſe plait à la converſation qui vous préſente le fruit de la lecture, mais on s'ennuye, avec raiſon, de celle où l'on ne trouve que la lecture même.*

Il eſt vrai que rien n'eſt plus à charge, à la longue, que ces eſprits qui ſe ſouviennent toujours, & qui ne penſent jamais.

Il faut avouer auſſi que la mémoire heu-

* *Montaigne* a dit: Savoir par cœur, n'eſt pas ſavoir, c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa mémoire.

heureuſement cultivée, devient, dans la converſation, une ſource toujours féconde, & toujours agréable, même quand elle eſt inſtructive, lorſque les différentes parties de l'eſprit, qui lui ſont néceſſaires, meſurent ſon eſſor, & choiſiſſent la route qu'elle doit tenir : j'ajoûterai que ſi elle en reçoit de grands ſecours, elle leur en prête à ſon tour, qui leur ſervent à ſe développer davantage ; ſans elle, l'imagination la plus féconde, renfermée néceſſairement dans un cercle d'idées, qu'elle embellit, mais qu'elle retouche ſans ceſſe, épuiſe bien-tôt les différentes faces par où elle les préſente, & languit enfin faute d'objets, ſur leſquels elle puiſſe s'exercer. C'eſt donc comme un inſtrument à l'uſage de l'eſprit, (s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi) qu'une grande mémoire me paroit déſirable ; qu'on la réduiſe à ſon mérite particulier, même en la jugeant favorablement, elle n'eſt plus que d'un foible prix ; c'eſt moins ſon étendue qui plaît, ſur-tout dans les gens du monde, que le choix des connoiſſances qu'elle raſſemble, & la maniére de les employer.

Mais de tous les défauts oppoſés à l'eſprit de la converſation, le plus choquant,

quant, eſt la contradiction. Rien en effet ne rend plus haïſſable que de heurter inconſidérément l'opinion des autres; non que la crainte de ſe laiſſer aller à ce panchant, doive bannir de l'eſprit une certaine fermeté; il y a bien de la différence entre contredire, & défendre ſon ſentiment; en avoir un, eſt convenable, & même néceſſaire dans quelques occaſions, où ce que vous penſez, marque votre caractére; dans tant d'autres, céder, ou ne céder pas, eſt bien arbitraire; mais ſouvent notre orgueil diſpute encore, après que notre raiſon s'eſt rendue.

La Bruyere réduit l'eſprit de la converſation à la claſſe de l'eſprit du jeu, & de l'heureuſe mémoire; & j'ai remarqué que quelques hommes de ce ſiécle, accoutumés auſſi à réfléchir, & qui jugent ſainement de l'eſprit quand il eſt employé dans des ouvrages, penſent à ce ſujet, comme La Bruyere; mais il m'a paru qu'ils ſe rendoient à cette autorité, moins par un examen raiſonné, que par une ſorte d'inſenſibilité, dont voici la cauſe. L'étendue, & la juſteſſe de l'eſprit, étant en eux le fruit de pluſieurs années de travail, & d'une ſorte de ſolitude, ils ſe ſont accoutumés

à pen-

à penſer auſtérement, comme ſi une idée purement agréable, étoit un relâchement à leur devoir ; méthodiques, & conſéquens, par habitude, lors même qu'il y auroit du mérite à ne pas l'être, ils ſont rarement ſenſibles à cette délicateſſe d'imagination, qui va ſaiſir dans les différentes matiéres que la converſation préſente, ce qu'elles ont d'agréable, ou de plus à la portée des autres, & en écarte avec ſoin l'air de ſcience, d'exactitude ou de myſtére ; de là, l'eſprit de converſation leur paroit un avantage bien frivole, & c'eſt ainſi que l'humanité eſt faite. Quelques Philoſophes portés, ſans s'en apercevoir, à ne conſidérer l'eſprit qu'environné de la peine, & de la méthode qui ont formé le leur, partout où ils voyent l'eſprit facile, & ſecouant le joug de l'exactitude, ils ont peine à le reconnoître.

Il me ſemble qu'à eſprit égal, les perſonnes qui poſſédent le talent de la converſation, ont bien plus d'occaſions de plaire, que celles qui ne ſont qu'écrire. Je ne les compare ici, que dans ce ſeul point de vûe ; l'Auteur le plus ingénieux, & le plus abondant, emploie bien du temps à un ouvrage, dont le ſuccès dépend de quantité de circonſtances.

ces, qui ſouvent, lui ſont étrangéres ; au lieu que l'homme doué de l'eſprit de la converſation, plaît & ſe renouvelle ſans ceſſe ; il fait conſtamment les délices de tout ce qu'il rencontre : quelle différence dans la maniére de vous occuper! L'un par la lecture de ſes ouvrages (je les ſuppoſe du genre purement agréable,) n'offre pour ſpectacle à votre eſprit que le ſien, il ne vous montre que ſon mérite ; l'autre vous raméne à vous-même, vous place à côté de lui ſur la ſcéne où il brille, & vous y place à votre avantage, vous croyez y partager ſes ſuccès ; quelles reſſources pour vous plaire, & pour ſe faire aimer de vous !

Ce don paroit quelquefois une eſpéce de magie : il eſt des gens dont le langage faſcine ſi bien votre imagination, ſur-tout à l'égard des choſes de ſentiment, que vous vous laiſſez perſuader, en quelque façon, ce que même vous aviez réſolu de ne pas croire; vous étiez prévenu, je le ſuppoſe, ſur la froideur de leur ame dans le commerce de l'amitié ; viennent-ils à vous entretenir des charmes de cette même amitié, qu'ils n'ont jamais ſentie, il ſemble que leurs expreſſions ſuffiſent à peine à la

plénitude de leur cœur ; la peinture eſt ſi vive, & ſi reſſemblante, l'art a ſi bien les détails auxquels on reconnoît la nature, que vous vous y laiſſez tromper : ou s'il vous reſte encore quelques mouvemens de défiance, vous ſentez du panchant à les écarter ; état de ſéduction, qui me paroît reſſembler à ces rêveries agréables que nous cauſe quelquefois un ſommeil aſſez léger, pour nous laiſſer une partie de notre raiſonnement, on s'apperçoit que ce ne ſont que des ſonges, on ſe dit qu'il ne faut pas les croire, on craint en même temps de ſe réveiller.

Comment *La Bruyere* a-t-il pû rabaiſſer, au point où il l'a fait, un genre d'eſprit qui a tant de pouvoir ſur celui des autres, qui, éclairé par un jugement prompt & délicat, voit, d'un ſeul coup d'œil, toutes les convenances, par rapport au rang, à l'âge, aux opinions, au degré d'amour propre, d'un cercle de perſonnes difficiles à ſatisfaire ?

Encore un mérite qui rend bien déſirable l'eſprit & le goût de la converſation, c'eſt qu'il remplit facilement notre loiſir : & le loiſir de la plûpart des hommes, loin d'être pour eux un état ſatisfaiſant, devient un vuide qui leur

eſt

eſt à charge. Combien les jours coulent avec vîteſſe pour ces ames heureuſes, qui, dans les intervalles de leurs occupations, s'amuſent conſtamment, & par préférence, de ce commerce volontaire de folie & de raiſon, de ſavoir & d'ignorance, de ſérieux & de gaieté; enfin de cet enchainement d'idées que la converſation raméne, varie, confond, ſépare, rejette & reproduit ſans ceſſe; heureux encore une fois, ceux qui peuvent avoir à la place des paſſions, le goût d'un commerce où l'on trouve tant d'occaſions de plaire, & de ſe faire aimer.

ESSAIS

ESSAIS
SUR
LA NECESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

SECONDE PARTIE.

DANS cette ſeconde Partie, je traite de l'éducation des enfans, ſuivant les principes dont j'ai cherché, dans la premiére, à établir l'utilité.

Je la diviſe en trois Chapitres ; le premier contiendra des réflexions préliminai-

minaires ſur les premiéres idées qui nous ſont imprimées par l'éducation.

Dans le deuxiéme, je propoſerai les moyens que je crois les plus ſûrs & les plus faciles, pour faire naître dans les enfans, avec le déſir de plaire, les qualités de l'ame par leſquelles on plait plus généralement.

Dans le troiſiéme, j'examinerai quelles ſont les connoiſſances auxquelles il paroit plus à propos d'appliquer l'eſprit des enfans, & quels ſont les talens qu'il faut cultiver en eux, avec plus de ſoin, pour leur donner les moyens de plaire.

Des premiéres idées qui nous ſont imprimées par l'éducation.

Pour pouvoir établir, avec quelque ſolidité, les moyens de faire ſentir aux enfans la néceſſité de plaire, & leur en inſpirer le déſir, il me paroit néceſſaire de remonter aux ſources de l'éducation.

L'éducation eſt l'art d'employer l'entendement des enfans dans ſes différens dévelopemens, de maniére à y imprimer

* Je ſupprime, pour n'être point diffus, les idées rélatives qui ſe joignent naturellement, pour ainſi dire, à celles que j'ai fait ſe ſuccéder dans cet exemple; on conçoit que l'idée de

mer fortement, & par préférence, les principes vertueux & ſociables.

Ces principes conſiſtent dans la liaiſon des idées rélatives qui concourent à former complettement telle vertu, ou telle qualité. Je m'explique par un exemple: Qu'à l'idée de la pauvreté, ſoit liée, intimément, dans notre imagination, l'idée de la poſſibilité de devenir pauvres; qu'à celle-ci ſe joigne l'idée du plaiſir qu'on peut trouver à ſoulager des malheureux, * & celle de la convenance, ſi naturelle, qu'un homme aſſiſte un homme, il en réſultera, dès que nous apercevrons de la miſére, cette ſenſiblité qui eſt nommée compaſſion.

On ſait que les premiéres impreſſions qui nous ſont données dès l'enfance, ſont toujours les plus fortes, & ne s'effacent preſque jamais, quelque peu de liaiſon qu'il y ait naturellement entr'elles. Que *l'idée des ténébres* & *l'idée d'un fantôme*, quand elles nous ſont préſentées en même temps, deviennent ſouvent inſéparables, malgré les efforts que notre raiſon fait dans la ſuite, pour

de pouvoir devenir pauvre, entraîne néceſſairement celle de la conſolation qu'on trouve à être ſecouru par ceux qui ne le ſont pas, &c.

pour les remettre dans l'indépendance naturelle, où elles ſont l'une de l'autre.

Le ſecret de l'éducation conſiſte donc, en premier lieu, dans le choix & dans la liaiſon des idées principales, qui doivent nous conduire pendant la durée de notre être, par rapport à notre bonheur concilié avec celui des autres hommes : & en ſecond lieu, à s'oppoſer à l'union des idées qui produiroient des effets contraires.

C'eſt dans le temps où les idées commencent à creuſer, pour ainſi dire, leurs traces dans notre cerveau, qu'il eſt néceſſaire que l'éducation s'attache à les y diſtribuer en ces différens aſſemblages, qui conſtituent les bons principes. Cependant on cultive d'une maniére bien étrange, par rapport à l'éducation, les premiéres années de notre vie. A examiner la conduite de ceux qui nous élevent, il ſemble que l'enfance ſoit contagieuſe ; car y a-t-il une cauſe raiſonnable d'imiter, comme on fait communément, pour parler aux enfans, la

* MONTAGNE, en parlant du panchant qu'ont les peres à entretenir la niaiſerie puérile de leurs enfans : „ Il ſemble, *dit-il*, que nous les aimions „ pour

la foibleſſe de leurs organes, les ſons aigus de leur voix, & le déſordre de leurs idées ? Au lieu de leur montrer en nous le modéle de ce qu'il faut qu'ils deviennent, nous ne leur offrons ſans ceſſe, qu'une reſſemblance pantomime de ce qu'ils ſont eux-mêmes. * Ce n'eſt pas encore l'erreur la plus conſidérable ; commencent-ils à comprendre & à réfléchir, s'ils nous queſtionnent, car alors leur panchant naturel eſt de s'inſtruire, au lieu de leur expliquer avec ſimplicité ce qu'ils déſirent apprendre, on ſe fait un jeu de ne leur débiter que des chiméres badines ; on les trompe ſur le nom des choſes, on les abuſe ſur leurs uſages, plutôt que de leur en donner la véritable connoiſſance ; & il arrive de cette conduite, que les premiéres impreſſions qui ſe gravent dans leur cerveau, à ſuppoſer qu'elles ne ſoient pas nuiſibles, ſont inconteſtablement inutiles, & que par là vous préparez à leur entendement, à meſure qu'il ſe formera, l'embarras de démêler tous ces menſonges, & de mettre la vérité en leur place.

„ pour notre paſſe-temps, ainſi que des guenons, „ non ainſi que des hommes. " *Chap.* intitulé, *De l'affection des peres aux enfans.*

ce. Les premiéres opérations de cet entendement, ſi importantes pour le reſte de leur vie, ſont le doute, l'erreur, la confuſion ; & cette confuſion eſt notre ouvrage. Leur raiſon, au lieu de n'avoir à ſuivre que quelques routes faciles qu'on pouvoit lui tracer, eſt contrainte de parcourir un Dédale, où elle reſte longtemps égarée. Voici un des premiers inconveniens qui réſulte de cette mauvaiſe éducation. Cette eſpéce de mauvaiſe foi avec laquelle on traite avec les enfans, leur devenant peu à peu ſenſible, ils connoiſſent enfin qu'elle eſt une moquerie, une marque du mépris que nous avons de leur foibleſſe ; & ce dégoût devient une ſource d'éloignement des perſonnes qui les élevent, & d'une extrême défiance d'eux-mêmes ; cauſe vraiſemblable de cette honte niaiſe, & de cette crainte de parler, qui ſuccédent en eux, à la gaieté naïve dont les premiéres années de l'enfance ſont accompagnées.

Mais, je ſuppoſe qu'on leur explique fidélement l'uſage des choſes, qu'arrive-t-il ? On ne les leur préſente ordinairement, que par l'utilité particuliére qu'ils en peuvent retirer. Qu'un enfant demande à quoi ſert de *l'argent*, on lui répondra communément, qu'avec de l'argent

il

il aura des *dragées*, *des jouets*, *une belle robe*. De-là il ſe place dans ſon imagination ces idées étroitement liées: *l'argent eſt fait pour me procurer ce que j'aime à manger*, *ce qui me divertit*, *ce qui me pare*; & ce principe ſera vraiſemblablement le mieux imprimé de tous ceux qui ſe formeront dans ſon eſprit au ſujet de l'argent. En coûteroit-il davantage de lui dire, que *l'argent ſert à faire du bien aux autres*, *& à nous en faire aimer*? Ne devroit-on pas s'attacher à lui rendre ces idées familiéres, par l'uſage qu'on feroit devant lui, & qu'on l'accoutumeroit à faire de ce même argent, & ainſi de toutes les choſes dont on lui expliqueroit la propriété, ne les lui montrant que par les faces qui les rendent utiles à la Société?

Qu'on s'en rapporte à un Philoſophe, * dont l'ouvrage ſur l'éducation, eſt généralement eſtimé. „ Les enfans ſont ca-
„ pables d'entendre raiſon dès qu'ils en-
„ tendent leur langue naturelle; & ſi je
„ ne me trompe, dit-il, ils aiment à être
„ traités en gens raiſonnables plus tôt
„ qu'on ne s'imagine.

* M. Locke.

Voyez auſſi les Eſſais Philoſophiques ſur la Providence, au ſujet des premiéres idées des enfans, *pag.* 21.

Ne ſeroit-il donc pas déſirable que ceux qui diſpoſent des premiéres années des enfans, n'employaſſent, en leur parlant, que des formules raiſonnables ? Ne ſeroit-il pas poſſible d'en introduire qui fuſſent à leur portée, & qui leur devinſſent auſſi familiéres que celles qu'ils repetent à l'imitation les uns des autres, comme s'ils ſe les étoient communiquées, comme s'ils en avoient fait une étude ; car qu'on écoute les diſcours des Nourrices & des autres domeſtiques qui environnent les enfans, on trouvera qu'ils ſont tous les mêmes, qu'ils ne conſiſtent qu'en une petite quantité de mots follement eſtropiés, que dans quelques maximes contraires au bon ſens, & dans quelques chanſons, plus raiſonnablement employées, parce que les enfans en ſont quelquefois amuſés.

Quel inconvenient y auroit-il de devancer même le tems où ils poſſédent entiérement leur langue naturelle, pour chercher à jetter les fondemens de leur éducation ? Ne vaudroit-il pas mieux perdre les premiers efforts qu'on feroit dans cette vûe, que de manquer à ſaiſir un ſeul des inſtans où ils commencent à comprendre les diſcours qu'ils entendent, & à voir, ſans indifférence, les

les objets qui les environnent? On ne ſauroit préparer leur cerveau avec trop d'art, & de ſoin, à recevoir les premiéres impreſſions qu'on veut que les objets y gravent; car quand ce ſont les objets mêmes, qui, par leur propre puiſſance, forment une trace dans l'imagination d'un enfant, ſouvent cette premiére idée ſe trouve contraire à celle qu'on auroit déſiré qu'il eût reçûe; tout ce qui eſt étranger à un petit nombre de gens qui ont entouré ſon berceau, l'étonne, lui répugne, ou même l'effraie, quand il le voit pour la premiére fois. Cette impreſſion d'étonnement, de crainte, devient peut-être en lui l'origine de la timidité, de l'humeur farouche, ou de quelque autre défaut, qui, dans la ſuite formera ſon caractére. Qu'au lieu de lui parler de ſes jouets, de ſes habits, de ſes repas, on l'eût entretenu de ſes parens, des Maîtres qui lui ſont deſtinés, des livres dont il faudra qu'il s'occupe, & qu'on les lui eût dépeints ſous des idées agréables, il les verroit avec une diſpoſition différente, & ſeroit porté à les aimer.

Malgré la diſſipation des enfans, & le peu d'attention avec laquelle ils écoutent, leur cerveau eſt ſi tendre, que

tous les diſcours qu'ils entendent, & toutes les actions qu'ils remarquent, leur laiſſent quelque impreſſion. La preuve n'en eſt que trop marquée par l'effet que produiſent les diſcours de ceux qui les environnent, & ſur-tout de leurs domeſtiques. C'eſt là ordinairement la ſource des préjugés qui bornent leur eſprit, des craintes qui l'aviliſſent, & des mauvaiſes inclinations, dont ces impreſſions dépoſent dans leur cerveau un germe que les occaſions dévelopent par la ſuite.

Il eſt certain, que pour quelques idées ſalutaires qu'on leur donne chaque jour, à deſſein de les inſtruire, ils en acquiérent un fort grand nombre d'un autre genre, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent garantis.

Qu'on réfléchiſſe encore ſur ce qui doit ſe paſſer en eux, lorſque leur entendement ayant fait quelque progrès, ils connoiſſent que ceux qui les élevent démentent ſouvent, par leur conduite, les mêmes leçons qu'ils viennent de leur donner. On leur refuſe, par exemple, une partie des choſes qu'ils veulent manger, & tandis qu'ils s'affligent amérement de ce refus, on en mange en leur préſence; on les châtie pour s'être

tre emportés contre les gens qui les ſervent, & dans l'inſtant même, on grondera devant eux des domeſtiques; on ſe ſervira des mêmes mots dont on vient de leur faire un crime, & ainſi de pluſieurs autres contradictions. Ces exemples différens impriment chacun leur trace dans leur cerveau, & la ſuite fait connoitre combien ce mélange eſt dangereux.

La véritable éducation conſiſte dans le rapport continuel des exemples qui frapent les enfans, & des diſcours qu'ils entendent au hazard, avec les préceptes qu'on leur donne, & ce pourroit être du moins celle de tous les enfans nés avec une fortune, qui permet de n'épargner rien de tout ce qui peut contribuer à les bien élever. * Par cette conduite, ces premiéres idées, dont

* Quel objet plus important pour la Société que l'inſtruction de ceux qui, par leur naiſſance, leur rang ou leur fortune, deſtinés à remplir des places conſidérables, influeront ſur le bonheur ou le malheur des autres hommes? Mais les principes que je propoſe, appliquables à toutes les conditions, peuvent être employés, (ſuppoſé qu'ils méritent de l'être) par les parens, qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de ceux qui leur appartiennent.

le choix, l'ordre, & la liaiſon forment, vraiſemblablement, le fond de notre caractére, étant ſagement aſſemblées, quelle facilité on auroit, dans la ſuite, à rendre les enfans entiérement vertueux & aimables ! * Soit qu'on y employât l'éducation particuliére, ſoit qu'on choisît l'éducation publique, qui eſt préférable à bien des égards, ** on ne trouveroit que des diſpoſitions heureuſes à cultiver. La raiſon, cet aſſemblage de principes ſalutaires, n'auroit point à réſiſter en eux au ſentiment. Eh ! quelle différence d'être déterminé par les lumiéres de l'eſprit, uniquement, ou par un panchant qui s'accorde avec elles ! J'avoue qu'à la place du ſentiment de compaſſion, (pour revenir à cet exemple,) la raiſon, en nous préſentant les divers motifs d'être ſecourables,

* A ſuppoſer qu'un enfant n'auroit reçû juſqu'à l'âge où ſon entendement eſt formé, d'autres idées que celles que j'ai appellées *ſalutaires*; je ne prétens pas en conclure, avec certitude, qu'il fut entiérement vertueux, raiſonnable, aimable, &c. Il ſe dévelope à certains âges des inclinations, des paſſions, qui ont leur ſource dans les ſens, & qui combattent ces premiers principes, ſouvent avec avantage; mais ſi ces mêmes principes n'éteignent pas ces nouveaux panchans, du moins ils en dimi-

rables, peut nous engager à le devenir; mais quand la raiſon agit ſeule, il faut qu'elle examine, qu'elle calcule, qu'elle nous détermine, & ſouvent avec effort; quand le ſentiment nous ſeconde, le mouvement qui nous entraîne eſt rapide, & en même temps agréable. La raiſon eſt, peut-être, le ſeul bien qui nous plaît davantage, à meſure qu'il nous en coûte moins, pour l'acquérir & pour le conſerver.

A l'égard de la maniére de cultiver la raiſon des enfans, lorſqu'elle commence à ſe développer, ou même qu'elle a fait un certain progrès; au lieu de leur donner, comme on fait communément, des préceptes qui en renferment pluſieurs autres, il faudroit au contraire décompoſer ces maximes, & faire travailler les enfans à raſſembler toutes les

diminuent la force; ils empêchent que l'yvreſſe ne ſoit portée à l'extrême; & dans les intervalles, ils reprennent leur empire, qu'ils établiſſent enfin ſouverainement. Quelle différence, d'attendre que les paſſions ſoient nées, pour en enſeigner le remède, ou d'imprimer en nous par avance les principes, qui leur ſerviront de frein, quand elles viendront à éclorre.

** Voyez à ce ſujet le Traité de M. l'Abbé de S. Pierre, intitulé: *Projet pour perfectionner l'éducation, chap.* XIII. *pag.* 27.

parties dont elles doivent être formées; car qu'on leur diſe, par exemple, qu'avec de l'eſprit & du ſavoir on ſe fait eſtimer, c'eſt comme ſi, en leur montrant de l'or & des marbres, on leur propoſoit d'élever un riche édifice, qu'arriveroit-il? S'ils ſe mettoient à y travailler, ou le bâtiment ne s'avanceroit point, ou il prendroit des formes bizarres & vicieuſes; de même, n'étant point encore à portée de diſtinguer s'il y a différens genres d'eſprit & de ſavoir, dont les uns plaiſent, & les autres ſont haïſſables; ils ont beſoin qu'on leur donne des idées diſtinctes. Ainſi, que s'expliquant davantage, peu à peu, on leur faſſe entendre qu'avec de l'eſprit ſociable, & des connoiſſances qui ſervent au bonheur des autres hommes, on en obtient l'eſtime & l'amitié; que par degrés on leur faſſe connoître les qualitez qui rendent l'eſprit & le ſavoir aimables: c'eſt, à la fois, en leur montrant des fondemens jettés, leur donner l'idée de la forme heureuſe que l'édifice doit prendre: il ne faut pas s'y tromper, ſans un plan ſucceſſivement tracé, qui les guide d'étage en étage, tel qui pouvoit conſtruire un palais, n'aura élevé qu'une tour inacceſſible: tel autre, ſur de vaſtes fon-

fondemens, n'aura bâti qu'une ſimple cabane, celui-ci ne ſe ſera étendu qu'en hauteur, celui-là qu'en ſuperficie; ainſi un plan ſage qui les dirige, * eſt preſque auſſi utile à la perfection de l'ouvrage, que les matériaux même qu'ils employent.

C'eſt donc aux perſonnes deſtinées à l'éducation des autres, à raſſembler dans leur ordre, & par convenance aux differens progrès de l'entendement, toutes les parties qui compoſent les principes également ſalutaires à celui qui en eſt éclairé, & à la Société. Eſt-il d'occupation qui mérite davantage toute notre émulation, d'étude plus intéreſſante pour la raiſon, que d'obſerver & de favoriſer ces premiers éclats de lumiére, qui ſe combattent, s'uniſſent, ſe diviſent, ſe multiplient; que ces développemens, quelquefois ſi ſurprenans, d'un eſprit qui commence à ſe connoître? eſt-il enfin de ſpectacle plus digne de l'homme raiſonnable, que l'homme qui attend ſon ſecours, pour acquérir la ſaine raiſon?

* Si de certains hommes ne vont pas dans le bien juſqu'où ils pourroient aller, c'eſt par le vice de leur premiére inſtruction. LA BRUYERE: *De l'homme.*

Des moyens de faire naître dans les enfans le déſir de plaire, & les qualitez de l'ame, par leſquelles on plaît davantage.

Poſer le fondement des vertus dans l'ame des enfans, & leur préſenter en même temps ces vertus par ce qu'elles ont de ſociable, voilà quel doit être le premier objet de leur éducation ; ſoit qu'on cherche à former leur caractére, ſoit qu'on cultive leur eſprit, ſi l'eſtime des hommes eſt un ſuccès louable, qu'il faut leur faire enviſager, le bonheur attaché à leur plaire, doit former le ſecond point de vûe. C'eſt donc dans le ſein même des qualités de leur ame, des lumiéres de leur eſprit, & des avantages de leur condition, qu'il faut puiſer tous les moyens qu'ils ont d'être heureux, en s'occupant du bonheur des autres.

Pour leur inſpirer le ſentiment qui réunit ces deux intérêts, il s'offre deux voies différentes, & qui ſont également néceſſaires à ſuivre : c'eſt de les louer ſur certains avantages, & de ne jamais les entretenir de quelques autres.

On peut louer dans un enfant les qualités que ſa volonté & ſon émulation concourent à lui donner, comme les vertus

vertus de l'ame, & les connoiſſances qui étendent l'eſprit; c'eſt une maniére de l'engager à les porter à leur perfection, en les tournant au profit de la Société; mais il faut bien ſe garder de le flatter ſur les diſtinctions, ſur les prérogatives, qu'il a reçûes gratuitement de ſa naiſſance. Si vous l'entretenez de la nobleſſe, ou de l'illuſtration de ſes ayeux; * ſi vous faites valoir à ſes yeux, la ſupériorité que lui donnent des dignitez, qui en impoſeront aux autres hommes; ſi vous lui vantez des richeſſes conſidérables qui l'attendent, vous le porterez à penſer qu'il a, tel qu'il eſt, des ſecours aſſurés pour ſe voir conſidéré, diſtingué, reſpecté; & bien-tôt, rempli de confiance, il croira n'avoir plus rien à déſirer, pour paroître avantageuſement dans le monde. L'expérience, il eſt vrai, le détrompera un jour ſur le ſuccès qu'il s'étoit promis; il éprouvera qu'on ne réuſſit effectivement que par un caractére qui faſſe excuſer nos défauts, & rendre juſtice à nos bonnes qualités. S'il eſt capable de retour ſur lui-même, il changera de principes, il

* Di-lui ....
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
RACINE, *Andromaque*, Tragédie.

ſe fera une étude de plaire ; mais quelle différence d'y être porté par une habitude contractée dès ſa jeuneſſe, ou par des réflexions tardives & intéreſſées ! Il lui prendra des momens de pareſſe, ou de diſtraction, dans la nouvelle route qu'il aura réſolu de ſuivre; il manquera à ſon extérieur & à ſes diſcours, une certaine grace perſuaſive, que le ſentiment donne à tout ce qu'il accompagne, & qui ne peut être entiérement remplacée par l'eſprit ; il ſera long-temps, du moins, à effacer les premiéres impreſſions qu'aura données contre lui, le caractére dont il cherche à ſe dépouiller : mais ſuppoſé que la raiſon ne puiſſe le déterminer à changer de caractére, aveuglé par ſa vanité, il fixera ſon ambition à faire valoir les avantages qu'il poſſéde ; ſi c'eſt la haute naiſſance, croyant en conſerver la dignité, il n'entera paroître que l'or-

* J'ajouterai encore une autre précaution qu'on pourroit prendre, pour engager les jeunes gens à chercher dans leur caractére & dans leur eſprit, les moyens d'être conſidérés ; c'eſt de combattre en eux le goût démeſuré de la parure. La magnificence, dans tout autre genre, peut avoir un caractére de grandeur, & nous faire aimer, parce qu'elle procure quelque ſatisfaction aux autres hommes ; mais celle-

rgueil : ſi c'eſt la richeſſe, il en étale- tout le faſte, afin de s'enveloper, ur m'exprimer ainſi) dans ſes reſ- ırces, mais il ne pourra ſe faire en- rement illuſion. Forcé de reconnoi- , dans mille occaſions, qu'être aimé, un bien néceſſaire, & que ce bien lui refuſé, il affectera vainement de le ;priſer ; il ne jouïra pas même de la ible ſatisfaction de tromper perſonne et égard ; on ſait que le dédain mar- é avec lequel on regarde les autres mmes, n'eſt ordinairement qu'un dé- : ſecret de ne pouvoir leur plaire ; à el reméde inſenſé il aura recours, ur ſe dédommager de n'être ni dé- é, ni accueilli ; il finira par ſe rendre iſſable. *

Ne point entretenir les enfans des antages attachés à leur naiſſance, n'eſt ut au plus que la moitié de l'ouvra- ; il eſt encore eſſentiel de les exciter à pro-

le-ci n'a de prix, que pour celui qui s'en core, perſonne n'en jouït avec lui ; il me- nble qu'il en eſt de la parure, à l'égard des ns du monde je n'en excepte pas les fem- :) comme de l'imagination dans les ouvra- s d'eſprit ; qu'il y en ait une certaine meſure, ſt une grace qui les fait valoir ; qu'elle ſe uve répandue avec profuſion, c'eſt une ſor- de délire.

à profiter de leur rang & de leur fortune, pour plaire & pour ſe faire aimer ; & ce que je propoſe, n'implique point contradiction : on peut leur faire enviſager ces mêmes diſtinctions par des côtés où leur orgueil ne trouve point de priſe, & qui frapent leur raiſon ; mais dans l'éducation ordinaire, on prend la route oppoſée. Veut-on inſpirer aux enfans nés dans le rang ſupérieur, ou dans un état diſtingué, les qualités qu'ils doivent apporter dans la Société ? on ſe ſert, ſans en apercevoir la conſéquence, de termes qui réveillent en eux des idées de vanité ſur leur condition, comme ſi on craignoit qu'ils ne ſentiſſent pas aſſez un jour, ce qu'ils ont de plus que les autres hommes ; on dira, par exemple, aux uns, qu'il faut être *affables* à ceux qui leur font *la cour*, qu'ils doivent avoir de *la bonté* pour les gens qui leur ſont attachés ; & le mot de *cour* excepté, on tient à peu près le même langage aux autres. Il faudroit bien plûtôt, évitant, avec un ſoin extrême, toutes ces expreſſions, dont la vanité des enfans, plus ſenſible déja qu'on ne le croit, ne ſaiſit que trop bien l'énergie ; il faudroit, dis-je, n'employer que des termes propres à les rendre modeſ-

tes ;

tes ; * leur recommander, à titre de devoirs, *l'eſtime* & *la vénération*, pour les hommes d'une vertu diſtinguée, afin qu'ils ne ſe croyent pas ſupérieurs à tout. *Les égards*, *les déférences*, pour ceux qui les recherchent, afin qu'ils ne penſent pas qu'un regard jetté au hazard, ou un ſourire d'habitude, ſoit un accueil aſſez obligeant ; leur faire ſentir qu'ils doivent de *la reconnoiſſance* des ſoins qu'on prend pour remplir leur loiſir, de peur qu'ils ne s'imaginent que tout doit être occupé de leurs plaiſirs ; les entretenir *du reſpect* qu'ils doivent à ceux qui les élevent, de *l'amitié* qu'exige d'eux l'attachement des gens d'un certain ordre, qui ſont à leur ſervice. On doit s'attacher ſans ceſſe à ne leur faire enviſager la grandeur, que par ce qu'elle a de facile, de doux, de careſſant, que par les bienfaits qu'elle peut procurer ou répandre ; ne leur peindre la fortune, que ſous les traits de la libéralité ; ** n'appeller enfin devant eux, tous les

* L'éducation du Collége eſt la plus ſalutaire, pour garantir les enfans du piége de l'orgueil. Voyez à ce ſujet, ce que dit M. l'Abbé de S. PIERRE.

** La libéralité eſt un des devoirs d'une grande naiſſance. M. la Marquiſe de Lambert, *Avis d'une mere à ſon fils*,

les avantages qu'ils poſſédent, que du nom des vertus qui en peuvent naître.

Certaines qualités de la perſonne & du caractére, telles que les agrémens de la figure, le naturel dans les actions, & dans le langage, l'enjouement & la vivacité, ſont encore de ces dons qu'il ne faut point vanter en préſence des enfans qui en ſont doués ; ce ſeroit les altérer, que de les leur faire remarquer en eux ; le naturel eſt une eſpéce d'innocence, qui perd entiérement de ce qu'elle eſt, dès qu'on lui apprend à ſe connoître.

Pour donner lieu aux vertus de naître dans les enfans, pour pouvoir employer avec ſuccès les avantages de leur condition, à leur inſpirer le déſir de plaire, il y a des défauts contre leſquels il faut les armer, ſans attendre qu'ils y ſoient ſujets ; parce qu'il eſt bien différent, par rapport à l'avenir, d'affoiblir des impreſſions déja faites, & qui peuvent aiſément ſe réveiller, ou de les empêcher de ſe former ; & c'eſt par des exemples étrangers, comme l'yvreſſe de l'eſclave qu'on expoſoit aux regards des jeunes Lacédémoniens ; c'eſt par le ſoin de leur dépeindre avec force, & avec vérité, (car il ne faut jamais les tromper) la

la difformité de ces mêmes défauts, qu'on parvient à leur en inſpirer la haine. Peut-on prendre trop de ſoins pour les garantir de l'attention maligne à relever les fautes d'autrui, de l'empreſſement à faire valoir ce qu'ils ſe croyent de bonnes qualités, de l'oppoſition opiniâtre à la volonté d'autrui, dans les choſes, qui par elles-mêmes n'ont rien qui doive répugner; inclinations ſi ordinaires à l'enfance, & que je regarde comme la ſource d'une infinité de moyens de déplaire par la ſuite dans la Société?

L'attention qu'on remarque dans les enfans à relever les fautes des autres, eſt vraiſemblablement le germe de pluſieurs inclinations dangereuſes, qui varient dans leurs effets, ſelon la différence des caractéres; * je conçois que dans les ames vertueuſes, ce germe produit la ſévérité impitoyable avec laquelle elles portent leur jugement ſur la conduite des autres: je lui attribuerois auſſi la liberté de s'expliquer, hautement, ſur ce qu'on trouve à reprendre dans les autres hommes; en ſuppoſant, que

* On démêle preſque dès le berceau, les paſſions qui ſe dévelopent dans la ſuite. M. Rollin, *Traité des Etudes*, *Tom.* 3.

que c'eſt par horreur pour la fauſſeté, qu'on ne garde aucun ménagement, qu'on ſe montre avec franchiſe tel qu'on eſt. Je le croirois, ſur-tout, la cauſe de ce genre d'eſprit cauſtique, que l'on colore du nom d'averſion pour le vice, & qui n'eſt en effet que la haine du genre humain.

Ce défaut n'eſt, dans la premiére enfance, qu'une malignité peu raiſonnée, à laquelle on ſe contente d'oppoſer quelques remontrances légéres; il ſeroit à déſirer qu'on le combattît par des punitions, & qu'elles fuſſent accompagnées de diſcours propres à fraper l'imagination des enfans; les peines qu'on leur fait éprouver, ne devant être employées que comme une idée acceſſoire, plus capable de fixer dans leur mémoire les principes ſalutaires qu'on cherche à y graver; & ce n'eſt que quand on y eſt abſolument forcé, & qu'après qu'on a eſſayé tous les ſecrets de l'inſinuation, qu'il faut avoir recours à ces ſortes de punitions; *Si une honnête pudeur & la crainte de déplaire ſont les ſeuls moyens de retenir un enfant dans le devoir* *, c'eſt ſur-tout

* M. Locke, *Traité de l'éducation, ſec.* LXI.

** Il y a je ne ſai quoi de ſervile en la rigueur & contrainte, & je tiens que ce qui ne peut ſe faire

it à l'égard des qualités heureuſes, 'on cherche à leur faire acquérir, que roie de douceur eſt convenable: quel- différence dans les effets que produit crainte d'être puni, ou celle de dé- ire? ** Je ſuppoſe que la premiére ait ncu l'opiniâtreté & la négligence, elle ura ſubſtitué à leur place, que la do- té timide, & l'exactitude forcée: cette niére y aura fait naître la complaiſan- & le zéle; l'une n'efface que des dé- ts, l'autre établit des vertus.

A l'égard de ce premier eſſor de la va- é des enfans, qui les porte à ſe van- de ce qu'ils font de louable, panchant : la mauvaiſe éducation non-ſeulement ére, mais excite quelquefois en eux; ne paroît être la ſource de cette préoc- pation de ſon propre mérite, qui ſe rque dans la ſuite, par le peu d'atten- n qu'on fait à celui des autres, de l'ha- ude de parler de ſoi, & de pluſieurs res foibles de cette eſpéce.

Pour empêcher le progrès de cet or- eil naiſſant, en approuvant les enfans ce qu'ils ont fait de bien, il ſeroit le d'y ajouter une récompenſe quand ne s'en ſeroient point vantés: & lorſ-

: par raiſon & prudence, ne ſe fait jamais la force. Montagne, *Eſſais*, *l.* 2. *ch.* VIII.

lorſqu'ayant l'eſprit plus formé, leur vanité s'annonce avec un peu plus de fineſſe, il faut, ce me ſemble, pour le combattre, plus de patience & d'art, que d'autorité, & de ſéchereſſe. S'il arrive qu'un enfant trouble la converſation, pour conter, ou pour parler de ſoi; qu'il vienne étaler ſes talens, quand rien ne lui donne lieu d'en faire uſage, ou qu'il améne, groſſiérement, une occaſion de les prodiguer; au lieu de l'interrompre, d'abord, avec dureté, action qu'il regarderoit peut-être comme un trait d'humeur, * ne vaudroit-il pas mieux le traiter exactement, comme il ſeroit traité, s'il étoit alors dans le monde? ** commencer par l'écouter? lui marquer ſucceſſivement le ſentiment d'ennui ou d'impatience qu'il cauſe, afin de l'amener à s'en apercevoir & à ſe taire? Il eſt vrai-ſemblable, qu'à moins qu'il ne manque entiérement de ſenſibilité, il ſe corrigera d'une confiance qui

* Il eſt bien important d'agir toujours avec un enfant, de maniére qu'il aperçoive le motif raiſonnable qui vous fait le quereller, ou le punir, ou l'applaudir.

** L'éducation, à bien des égards, doit avoir pour objet de produire par avance en nous, l'effet de l'expérience.

ui promettoit des ſuccès, & dont
e retirera jamais que des dégoûts
: la honte.
ette méthode pourroit avoir lieu
toutes les occaſions où il s'agiroit
xer leur attention, ou de combat-
eurs caprices; ce ſeroit avance le
rès de leur raiſon, que de leur parler
ours comme s'ils étoient raiſonna-

eprendre les enfans, avec dureté,
id ils parlent ou agiſſent inconſidé-
nt, les fraper de cette crainte
abaiſſe le courage, c'eſt les jetter,
ent, dans une autre extrémité;
les rendre timides. Eh! quelle edu-
on que celle qui, combattant le pan-
it, ſans éclairer la raiſon, ne ſauve
défaut que par un autre; ſuppoſé
n fut forcé de choiſir, entre ces deux-
peut-être le premier devroit-il pa-
e préférable? La préſomption di-
ue, il eſt vrai, le prix de nos bon-
qualités, mais la timidité les empê-
de paroître; ſi par la premiére, on
lte les eſprits, parce qu'on cherche
à les occuper de ſoi, quelquefois
, on leur en impoſe: par l'autre,
me on ne les occupe pas aſſez, on
ſt ignoré, on eſt compté pour rien.

Ordi-

Ordinairement la timidité rend ſauvage, & il y a bien de l'inconvénient à l'être : l'habitude de vivre enſemble eſt un des principaux liens qui concilient les hommes ; parce qu'elle adoucit inſenſiblement l'effet que produiſent ſur eux les défauts d'autrui ; que donnant lieu aux ſervices mutuels, elle fait naître la confiance, & le beſoin de ſe chercher. Or les gens qui ſe livrent rarement à la Societé, ſont privés de tous ces moyens d'y réuſſir ; ils y ſont étrangers, ils n'entendent qu'imparfaitement le langage de ceux qu'ils abordent ; car dans la bonne compagnie même il y régne un peu de ce qu'on apelle *cotterie*. Il y a de certaines plaiſanteries convenues ; une fineſſe arbitraire qu'on attribue à de certaines expreſſions, que celui qui n'eſt pas inſtruit des circonſtances qui les ont accréditées, trouve froides ou obſcures : ſujet à prendre pour une vérité ce qui n'eſt qu'une Ironie, il reſtera ſérieux où les autres ſeront livrés à la joie. S'il en étoit quitte pour n'être point remarqué, ſi on s'en tenoit avec lui à l'indifférence, quoique ce partage flatte peu l'amour propre, il y gagneroit encore ; car, comme en général, on trouve plus de plaiſir à condamner les gens qu'à

les

les plaindre, plutôt que d'attribuer le caractére farouche à la timidité, on le ſoupçonne, volontiers, de naître d'un mépris ſecret pour les autres.

Afin de ſentir davantage les inconvéniens de la timidité, conſidérons-la, particuliérement, dans les perſonnes d'eſprit qui en connoiſſent tout l'abus, & qui dans chaque occaſion ont beſoin de nouveaux efforts pour la vaincre; elle y produit un contraſte dont on eſt avec juſtice étonné.

Il y a des gens toujours embarraſſés, quand ils arrivent dans un lieu, où il y a beaucoup de monde; ils abordent avec un air entrepris, on voit qu'ils ne ſont point à leur aiſe, & cette gêne paroit mal fondée; on cherche à leur faire ſentir qu'on connoit tout ce qu'ils valent, on les raſſure avec bonté, & voici l'effet que cette bonté (ſouvent un peu trop marquée) leur cauſe. A quoi croiroit-on que leur eſprit s'appliquoit, tandis qu'on faiſoit des efforts pour ne point l'intimider? Il employoit le temps de ſon trouble à examiner le tribunal qui l'a d'abord allarmé, il s'eſt aperçu que raiſonnablement il n'avoit pas tant de ſujet de le craindre, & pour ſe dédommager de s'en être d'abord laiſſé impoſer,

il

il paſſe de nuance en nuance, de l'inquiétude au calme, & du calme à la critique; il a démêlé l'affectation, la mieux déguiſée, d'avoir de l'eſprit, la modeſtie feinte qui dérobe le plus habilement ce qu'elle a d'emprunté, il pénétre enfin dans les replis de la vanité; & bientôt cet Aréopage qui avoit beſoin, il n'y a qu'un inſtant, de tempérer ſa dignité, s'aperçoit qu'il eſt devenu l'amuſement de celui qu'il craignoit de faire trembler, il ſe trouve que c'eſt le Juge qui finit par être condamné.

J'examinerai, dans un autre endroit, l'effet de la timidité ſur les petits eſprits: je reviens à l'oppoſition opiniâtre à la volonté d'autrui, qui accompagne ordinairement les premiéres années de l'enfance; & qui ſe métamorphoſant dans la ſuite, devient la cauſe de l'humeur impérieuſe, de l'eſprit de contradiction, & des autres défauts qui forment l'attachement à notre propre volonté, & à notre opinion. Comme cette oppoſition ſe montre ſouvent dans les enfans lorſqu'ils n'entendent encore qu'une partie de leur langue naturelle, & que les châtimens pourroient l'irriter, il me paroît bien difficile de la combattre avec ſuccès. Une étude conſtante ſur la maniére de

e rompre cette malheureuſe diſpoſi-
ion, peut ſeule en offrir les moyens ;
t il eſt certain que les fauſſes frayeurs
u'on leur inſpire, * ne font qu'ajouter
n mal de plus, & ne guériſſent point
a cauſe de celui qu'on traite ; leur mau-
aiſe humeur eſt captivée & non pas dé-
ruite : mais puiſqu'au moyen des pein-
ures fantaſtiques par leſquelles on fra-
e leur imagination, on éprouve qu'on
eut les diſtraire de leur opiniâtreté,
ourquoi ne pas employer des images
ui cauſent cette diverſion, ſans impri-
ner, dans leur entendement, des ſujets
himériques de frayeur ? C'eſt aux per-
onnes qui les élevent à imaginer, à mul-
iplier ces moyens de diverſion, pour
ompre leur mauvaiſe humeur, dont l'ha-
itude ſeule eſt à craindre : je ſuis per-
uadé que, dans bien des perſonnes,
luſieurs diſpoſitions vicieuſes ſe ſont
vanouïes, parce que l'habitude ne les
point entretenues. **

E Quant

* On leur peint un grand homme noir, un
ragon qui doit les dévorer....

** Je trouve, dit Montagne, que nos plus
rands vices prennent leur pli dès notre plus
ndre enfance ; ces ſemences ſe germent &
élevent après gaillardement, & profitent à
rce, entre les mains de la coûtume. *Eſſais*,
II. *ch.* XXII.

Quant au panchant à la contradiction, je penſe qu'à meſure que les enfans ont plus d'eſprit, l'éducation peut domter en eux ce défaut, plus aiſément qu'elle ne feroit l'humeur cauſtique. Comme la contradiction n'amuſe, ni n'exerce l'eſprit de celui qu'elle domine, l'eſprit à ſon tour ne s'occupe point à entretenir un travers, qui ne lui eſt d'aucun avantage; il peut, au contraire, par l'éducation, travailler efficacement à le détruire; au lieu que cette ſagacité à diſcerner, & à peindre ce qu'on trouve à reprendre dans autrui, eſt un exercice de l'eſprit dont il jouït, dont il s'applaudit ſans doute, ſéduit par l'idée de ſupériorité ſur les autres qu'il y attache; & c'eſt un grand ouvrage pour la raiſon de nous arracher aux défauts du caractére, quand ils font briller notre imagination.

Des connoiſſances de l'eſprit & des talens qui doivent entrer préférablement dans l'éducation des enfans pour leur donner les moyens de plaire.

Entre les différentes études * qui doivent précéder le temps où l'on entre dans

* Pluſieurs Ouvrages, juſtement eſtimés, qui traitent du choix & de la méthode des études,

dans le monde, voici celles qui me paroiſſent tenir davantage à la matiére que je traite, & l'ordre dans lequel je crois qu'elles doivent ſe ſuccéder. *L'intelligence des langues, l'hiſtoire, les exercices & les talens, la connoiſſance des ouvrages d'eſprit, & des arts agréables: l'habitude au ſtile épiſtolaire, les uſages du monde, & la connoiſſance des hommes de ſon ſiécle.*

Je ne rappellerai point ici de quelle utilité ſont les langues anciennes, j'expoſerai, ſeulement, que dans l'éducation des enfans deſtinés à vivre dans le monde, l'étude de leur langue naturelle me paroit indiſpenſable; rien ne dégrade tant l'eſprit, & ne paroit borner davantage l'imagination, que de ſe tromper ſur le vrai ſens des mots. Je croirois convenable auſſi d'y faire entrer la Langue Angloiſe & l'Italienne, afin d'être à portée de ſuivre la route & le progrès que fait l'eſprit dans les Ouvrages de ces deux Nations.

Après l'étude des Langues, l'Hiſtoire univerſelle eſt une carriére qu'il faut

des, ſemblent avoir épuiſé les plus ſages vûes ſur cette matiére; mais je prie qu'on ſe ſouvienne que je n'enviſage ici les études, que par le ſecours dont elles peuvent être au déſir de plaire & d'être aimé.

faire parcourir aux jeunes gens ; de maniére que dans le cours de leur vie ils puiſſent s'y reconnoître, chaque fois qu'ils y ſeront ramenés. C'eſt aſſez, pour le plus grand nombre, d'en ſavoir les faits généraux : mais je comprens, dans cette connoiſſance de l'Hiſtoire univerſelle, celle des principales Nations actuellement répandues dans les trois autres parties du monde*, ainſi que l'état préſent, mais moins abrégé des Nations de l'Europe.

Je mets à part l'hiſtoire de notre Nation, qu'il eſt néceſſaire de poſſéder avec plus d'étendue, & ſurtout à l'égard des derniers ſiécles, qu'on ne peut connoître dans un trop grand détail ; parce qu'ils préſentent des objets intéreſſans**, étant plus raprochés de nous, & plus ſouvent ramenés dans la converſation.

Les exercices doivent concourir avec les études précédentes ; ceux ſur tout qui peuvent, en formant le corps, lui

*Pour preuve de l'utilité de cette connoiſſance, liſez l'hiſtoire de la Chine par le R. P. du Halde.

** Puiſqu'on ne peut eſpérer qu'un enfant ait le temps & la force d'apprendre toutes choſes, il faudroit s'appliquer ſur-tout à lui enſeigner celles qui doivent être du plus grand & du plus fréquent uſage dans le monde. M. Locke, *Traité de l'éducation*, ſec. XCVI.

onnèr de la grace, ſont d'une né-
é indiſpenſable, à cauſe de l'im-
on ſubite que notre extérieur fait
ɔtre faveur, ou à notre déſavantage.
grémens de l'eſprit ſont long-temps
ruire le dégoût que des façons re-
ıtes ont inſpiré; je dis détruire,
ɛnt ils ne font que le pallier: il y a,
le pouvoir qu'a ſur nous le rapport
ɔs yeux à cet égard, quelque choſe
ne paroît avilir beaucoup notre ju-
ɛnt. On ſe ſent, communément,
ıs de répugnance pour une perſonne
e produit avec une étourderie con-
ɛ, & qui donne lieu de ſoupçonner
le a peu de raiſon, que pour une au-
ui ſe préſente avec un air groſſier, &
ble, quoique ſenſé. Quand ce ne
t que pour connoître juſqu'où le
ıier donne priſe à la critique, on s'en
pe, on l'écoute, on ſe remplit, avec
ir, des motifs qu'on découvre de le
ɛiſer; & le croiroit-on, c'eſt le trai-
vec moins de dédain encore qu'on
ait le ſecond, qui devient comme
nti; on l'a jugé au premier coup
l, on ne daigne plus s'apercevoir
xiſte; & ſuppoſé qu'il oſe vous ti-
le la létargie où vous êtes à ſon
d, qu'il prenne & vous adreſſe la pa-

role, il montrera inutilement du sens, & peut-être des lumiéres; la contradiction aigre sera le meilleur traitement qu'il éprouve; bien des gens croiroient s'avilir de répondre à un homme d'esprit qui n'a pas le maintien qui leur en impose.

A l'égard des talens, si l'on ne les examine que par ce qu'ils peuvent être à notre bonheur, si l'on met en balance ceux qui appartiennent purement à l'esprit, avec ceux qui semblent n'être point de son ressort, tels que certains exercices, l'art du chant, de la danse, des instrumens, &c. peut-être ces derniers paroîtroient-ils préférables? Combien d'écueils environnent les premiers! En faire un usage vicieux, soit que l'envie nous y porte, ou que l'imagination nous égare, n'offre que de trop fréquens exemples. Sont-ils d'un ordre distingué, ils excitent dans quelques rivaux la jalousie la plus envenimée, &, tout bien calculé, ils produisent plus de dégoûts que de satisfaction; au lieu que les autres ne manquent jamais de succès, quand même ils seroient médiocres, parce qu'on n'en exige la perfection que dans ceux dont la profession est d'y parvenir. On ne vous les conteste pas, lors même qu'ils sont supérieurs, ils deviennent autant

utant de chaînes, qui attachent d'autant nieux ceux qu'elles attirent, qu'elles n'alarment point leur vanité : enfin ſi ces lerniers rendent moins à notre amour ›ropre, ils font davantage pour la douceur de notre vie ; ils peuvent remplacer n nous ceux de l'eſprit, & ne les étouffent point, s'ils y naiſſent avec le caractére de ſupériorité ; car ils ſauront bien alors percer & ſe faire connoître.

Le choix qu'on doit faire entre les talens de différent genre, offre encore bien d'autres ſujets d'examen ; il y a une convenance entre le rang des perſonnes qu'on éleve, leur deſtination, & les talens qu'elles peuvent avoir avec bienſéance, qu'il me paroît indiſpenſable de conſulter.

Quand l'état des enfans eſt arrêté de bonne heure, il eſt aiſé, en leur préſentant habituellement cette perſpective, de placer dans leur point de vûe les objets différens, que la raiſon veut qu'ils conſidérent du même coup d'œil ; l'ordre des devoirs, le choix des plaiſirs compatibles avec le perſonnage qu'ils auront à remplir, naiſſent naturellement de la connoiſſance qu'ils ont de leur ſituation ; ainſi on ne peut trop fixer leurs regards vers ces mêmes

objets *, car il faut, en général, pour réuſſir dans le monde, un certain accord entre nos goûts, notre ton de plaiſanterie, & ce que nous ſommes, qui ne peut être remplacé que par une ſupériorité d'eſprit donnée à bien peu de perſonnes. Rien n'expoſe davantage à la critique, que de n'avoir pas l'amour propre convenable à ſon état, que de ne pas ſentir qu'il ne ſuffit pas de plaire, qu'on ne doit y parvenir que par des moyens qui n'ôtent rien à la conſidération où l'on doit naturellement prétendre.

Examinons d'abord ce que les talens ſont aux perſonnes du premier rang; les aimer fait une douceur dans leur vie, les récompenſer fait une partie de leur gloire. Quels avantages trouveroient-elles à les poſſéder? elles n'en ont pas beſoin pour plaire. Aiſément rebutées des ſoins pénibles & indiſpenſables qu'il en coûte pour les acquérir, tandis qu'elles reſteroient peut-être au deſſous de la médiocrité, on les accableroit des éloges qui ne ſont dûs qu'à la per-

* M. Locke remarque qu'on prend rarement cette route; ceux, dit-il, qui diſpoſent de l'éducation des enfans, ſe réglent ſur ce qu'ils peuvent enſeigner plutôt que ſur ce que ſes enfans ont beſoin d'aprendre de l'étude, *ſec.* XCVII.

perfection ; doivent-elles augmenter le nombre des piéges, où la flatterie qui les aſſiege ſans ceſſe, ne cherche qu'à les attirer? Mais je ſuppoſe qu'elles parvinſſent à les poſſéder dans un degré éminent, ne ſont-elles pas, par leur propre élevation, au deſſus de pareils ſuccès? Que leur ſerviroit un mérite dont leur ſuffrage eſt la plus douce récompenſe? L'avantage de diſputer, & même de remporter ce prix, eſt inférieur, pour elles, à la gloire de le donner.

L'eſpéce de régle, que je viens de propoſer, a, ſans doute, ſes exceptions: on voit dans le rang dont je parle, des perſonnes ſi heureuſement nées pour la ſupériorité en tout genre, que l'eſprit & les talens ſemblent ajouter, en elles, aux prééminences de leur rang même.

A l'égard des hommes deſtinés à ces premiers emplois, dont les fonctions ſont ſérieuſes & auſtéres, il eſt peu de talens, ſi vous en exceptez l'éloquence, qui paroiſſent leur convenir; faits pour en impoſer, pour attirer la conſidération & le reſpect, ils ne peuvent, ſans ſe rabaiſſer, être aperçûs par des avantages auſſi frivoles, que le ſont, comparés à la gravité de leur état, les talens qui font l'amuſement de la Société. Je ne me fon-

de ici que ſur l'opinion du vulgaire ; mais le vulgaire ſe trouve dans toutes les conditions : car s'ils n'avoient pour juges que de bons eſprits, loin d'aſſujettir leur loiſir à l'extérieur grave de leurs fonctions, on aimeroit au contraire dans tous les momens où ces devoirs pénibles leur donnent quelque relâche, à les voir ſe livrer à tous les délaſſemens convenables aux autres hommes. La raiſon devroit-elle ſe plier à des uſages plus ſéveres qu'elle-même ? Mais certains uſages ſont reſpectés par le ſage, quoiqu'il connoiſſe l'erreur de leur principe.

Cette excluſion des talens agréables, je dois faire encore cette obſervation, n'eſt pas toujours abſolue ; il eſt des hommes qui ſavent imprimer le caractére de bienſéance à tout ce qu'ils adoptent : un certain charme répandu dans leur eſprit, allie, avec décence, aux fonctions ſérieuſes qui les font conſidérer, les dons qui rendent leur commerce agréable.

A quelque état qu'on ſoit deſtiné, la connoiſſance des ouvrages d'eſprit eſt convenable, & peut-être néceſſaire ; être inſtruit, produit deux avantages ; on décide moins, & on décide mieux.

Mais

Mais comme la lecture ne donne pas des lumiéres ſûres à tous les eſprits, c'eſt aux perſonnes qui nous élevent, à y ſuppléer; elles doivent, par le ſecours de la converſation, évitant le ton de précepte, nous inſtruire ſur les ouvrages d'eſprit, de ce que les ouvrages même ne nous apprennent pas toujours la maniére d'en bien juger. Comment laiſſe-t-on ignorer aux gens qui vont entrer dans le monde, le ſentiment établi, le plus généralement, ſur le mérite & les défauts d'une certaine quantité de livres célébres dont ils entendront parler? On les expoſe à porter de faux jugemens ſur des matiéres décidées, & rien ne déplait davantage. Ce manque de connoiſſance a d'autres inconveniens, que j'expoſerai en parlant des uſages du monde.

Il eſt utile encore de leur donner, de la même maniére, une idée aſſez étendue des arts agréables, & particuliérement de ceux qui dépendent autant du goût, que des régles; outre le plaiſir qui eſt attaché à ces connoiſſances, l'eſprit y gagne un certain agrément; c'eſt une qualité liante de plus, de ſentir le prix de ces merveilles, que les arts nous préſentent: je penſe enfin qu'on eſt plus heureux, & qu'on plaît davantage, quand

on eſt à portée de juger, avec délicateſſe, de ce qui conſtitue les plaiſirs qui rendent la Société aimable, ſans bleſſer l'honnêteté des mœurs.

Il eſt vrai que de cette multiplicité de connoiſſances & de talens vulgaires, il peut naître, dans quelques jeunes gens, un défaut qui les rendroit inſuportables; les petits eſprits s'eſtiment plutôt par la quantité d'objets qu'ils embraſſent, que par la maniére de les ſaiſir: on ne le croiroit pas, ſans l'expérience, il eſt plus aiſé d'être modeſte, avec une ſupériorité de lumiéres ou de talens, qu'avec un aſſemblage de connoiſſances communes dont les occaſions de faire uſage ſe ſuccédent preſque ſans ceſſe. On a bien du panchant à ſe croire un homme univerſel, parce qu'on eſt univerſellement médiocre. L'ennuyeux commerce que celui des gens qui ſont un peu tout ce qu'ils veulent être! Ils étalent, ſi volontiers, & avec une confiance ſi parfaite, toutes les petites richeſſes qui les

* La modeſtie raiſonnable par rapport aux grandes qualitez dont on a donné des preuve, conſiſte à ne montrer d'opinion de ſoi-même qu'à un degré inférieur à celui de l'eſtime que vous marquent les autres, mais à l'égard des avantages de peu de mérite, la modeſtie

les environnent ; ils vous en font l'hiſtoire, ils en vantent eux-mêmes le ſuccès ; ils ſe glorifient même de celles qui leur manquent : c'eſt, ſelon eux, par pareſſe, par indifférence, qu'ils ne les ont point acquiſes. C'eſt à ceux qui nous élevent, à régler notre amour propre à cet égard, en nous accoutumant à penſer, que le ſeul moyen de faire valoir nos avantages, de quelque eſpece qu'ils ſoient, c'eſt de les mettre toujours au deſſous même de leur véritable prix.*

Par le ſecours des entretiens amenés de maniére qu'ils n'auroient pas l'air de leçon, on pourroit porter plus loin l'éducation à l'égard des jeunes gens, doués d'une certaine intelligence ; ce ſeroit de leur faire connoître le terme (autant qu'il paroît déterminé) où l'eſprit de leur ſiécle eſt parvenu par rapport aux Sciences, aux connoiſſances ſublimes, & aux grands talens. Ils éviteroient, par-là, deux extrémités qui mar-

modeſtie doit aller juſques à ne ſe prêter en rien aux louanges qu'on leur donne ; c'eſt s'expoſer avec les gens à qui les miſeres de la vanité d'autrui ſont à charge, que d'écouter avec complaiſance des éloges ſur nos petits talens ; mais en raconter ſérieuſement nous-mêmes le ſuccès, eſt un véritable ridicule.

marquent de la petiteſſe d'eſprit; l'une eſt de n'admirer les Sciences que par ce qu'elles ont de myſtérieux, au lieu d'attacher leur prix à l'utilité dont elles peuvent être à la Société: & l'autre, de les eſtimer moins à meſure que le nombre des Savans ſe multiplie: ainſi, les accoutumant à ne pas juger l'eſprit ſur la foi du vulgaire, ils ne retomberoient pas dans ces redites vagues & ſi ennuyeuſes pour les gens ſenſés, ſur ce que le ſiécle *dégénére*; ils verroient que ce qu'on appelle décadence à cet égard, ne regarde que quelques branches qui ont décru, à la vérité, mais dont le ſiécle eſt dédommagé par d'autres qui ſe ſont étendues. *

J'inſiſte ſur ce qu'on inſtruiſe les enfans à ces différens égards, par des entretiens plûtôt que par la lecture. Les eſprit lents & qui n'ont d'acquit que ce qu'une étude opiniâtre leur en a donné, ont

* Il eſt bien rare de voir des eſtimateurs équitables ſur ces pertes & ſur ces compenſations. Le foible commun eſt de dégrader ſon ſiécle pour élever le précédent: d'autres hommes eſtiment le leur par préférence; & dans ces deux opinions, c'eſt preſque toujours l'avantage particulier qu'ils trouvent à ſuivre l'une ou l'autre, c'eſt le rapport qu'elles ont avec

ont peine, quelquefois, à eſtimer le favoir, qui étant en partie le fruit de la converſation, en a pris l'air facile: ce mérite différe trop du leur, où l'on reconnoît le travail qu'il a coûté; ils ſont au ſujet de la converſation, comme ces hommes élevés dans des pays montueux, qui, infatigables à parcourir des routes pénibles, ſe laſſent aiſément dans la plaine. *

Une autre étude peu cultivée, & cependant bien utile, eſt celle du ſtile épiſtolaire: la plûpart des jeunes gens, entrant dans le monde, & ceux même qui parlent bien, ſont ſi peu formés à ce ſtile, qu'ils écrivent à peine raiſonnablement; c'eſt une façon de décrier ſoi-même ſon eſprit, qui lui fait toujours perdre de l'opinion favorable qu'on en avoit conçue dans la converſation. Ce talent de bien écrire

avec les connoiſſances ou les talens par leſquels ils s'eſtiment eux-mêmes, qui détermine leurs regrets ſur ce qu'on a perdu, ou leur prévention ſur ce qui reſte.

* Les vûes courtes, je veux dire les eſprits bornés & reſſerrés dans leur petite ſphére, ne peuvent comprendre cette univerſalité de talens, que l'on remarque quelquefois dans un même ſujet; où ils voyent l'agrément, ils en excluent la ſolidité. *La Bruyere, du mérite perſonnel.*

écrire eſt un moyen de réuſſir, dont on a ſouvent lieu de faire uſage; c'eſt en quelque ſorte une autre maniére de vivre avec les perſonnes qu'on aime, & à qui l'on veut plaire. Peut-on négliger d'inſpirer aux enfans le déſir d'acquérir cette reſſource, & ne leur pas donner les inſtructions qui peuvent la procurer? Quand je propoſe de les inſtruire à cet égard, je ne prétens pas qu'il y ait des régles à leur faire apprendre, ni des formules ingénieuſes à leur preſcrire; les unes ſeroient trop étendues, & paſſeroient ſouvent la portée de leur eſprit, & les autres ne ſerviroient qu'à le leur gâter. On pourroit ſeulement leur faire connoître les défauts qu'ils ont à éviter: je ne parle point de ce qui concerne le cérémonial; théorie facile, que, ſans doute, on ne doit point leur laiſſer ignorer.

Il faudroit donc les mettre dans l'habitude d'écrire, non en leur propoſant des ſujets imaginaires, qui ne les intéreſſant point, leur feroient regarder ce travail, comme une tâche pénible, & leur donneroit peut-être du faux dans l'eſprit; mais en faiſant naître des occaſions fréquentes, où ils fuſſent obligés d'écrire, pour obtenir ce qu'ils déſireroient avec empreſſement; les ac-

coutu-

coutumer enſuite à cultiver, de la même maniére, les liaiſons qu'ils auroient formées avec des gens de leur âge, les familiariſer ainſi, ſucceſſivement, avec les différentes matiéres qu'ils pourroient traiter dans le cours de leur vie.

Ce qui conſtitue une lettre bien écrite, ne conſiſte pas, ſeulement, dans la correction du ſtyle, dans la clarté du ſens, ni dans l'exactitude à remplir les loix communes de la politeſſe ou du reſpect ; c'eſt quelquefois en négligeant, à un certain point, quelques-unes de ces régles, qu'on réuſſit le mieux ; c'eſt une quantité de nuances, qu'il faut ſaiſir, ſoit dans le ton, ſoit dans l'attention à éviter l'eſprit, ou à en mettre juſqu'à un certain point. Ce ſont, enfin, les convenances particuliéres, de perſonne à perſonne, qui forment autant de régles délicates, qu'on obſerve mieux, à meſure qu'on a plus de ſens & d'eſprit, & qui caractériſent le bon Ecrivain en ce genre : mais cette habitude, ſi néceſſaire, des bienſéances, ne s'acquiert dans une certaine perfection, que par la connoiſſance des uſages du monde. *

Ce

* On néglige aſſez généralement un art facile qu'on peut honorer du nom de talent, quand il eſt porté à une certaine perfection, c'eſt de bien

Ce qu'on apelle les uſages du monde, conſiſte (ſi je ne me trompe) dans la préciſion avec laquelle on emploie le ſavoir-vivre, la politeſſe, l'empreſſement ou la retenue, la familiarité ou le reſpect, l'enjouement ou le ſérieux, le refus ou la complaiſance, enfin tous les témoignages de devoirs ou d'égards qui forment le commerce de la Société. On pourroit, par quelques obſervations générales, donner l'idée de ces uſages aux perſonnes qu'on éleve, c'eſt-à-dire leur indiquer ce qui s'en éloigne, plûtôt que la maniére préciſe de les remplir; mais comme cette théorie ne les inſtruiroit que très-imparfaitement, il faut tâcher de tirer les préceptes des exemples mêmes, les accoutumer, dès la premiére jeuneſſe, à remarquer quels ſont ces uſages dans des perſonnes qu'on peut leur propoſer pour modéle. Cette connoiſſance eſt d'autant plus indiſpenſable, que tout autre ſavoir, & l'eſprit même, ſuffiſent rarement pour y ſuppléer.

Le manque d'habitude des uſages du monde, cauſe ordinairement une timidité d'une eſpéce différente, ſelon que nous

bien lire les ouvrages de proſe & de poëſie: il y a une ſorte de honte lorſqu'on eſt dans le cas de lire haut, de s'en acquiter de mauvaiſe grace.

nous avons plus ou moins d'eſprit. Dans cette ſituation, les gens de bon ſens s'embarraſſent, mais ſans trop de crainte, qu'on s'aperçoive de leur trouble ; ils connoiſſent ce qui leur manque, à cet égard, & leur amour propre n'en eſt humilié qu'à un degré raiſonnable. Dans les petits eſprits, cette ignorance produit la mauvaiſe honte, foibleſſe bien plus reprochable que le défaut qui l'a fait naître. Cette honte, mal entendue, eſt un ſoulevement de notre orgueil, qui nous porte à affecter de ſavoir ce que nous ſentons bien que nous ignorons, ou à diſſimuler groſſiérement notre ignorance ; c'eſt un manque de courage, qui nous empêche d'avouer un tort qui ſeroit à demi effacé, ſi nous paroiſſions le connoître, & que nous augmentons encore, lorſque nous croyons le ſauver, par cette fauſſe confiance ; le défaut nous empêche de plaire, le remède mal choiſi nous fait mépriſer.

C'eſt cette mauvaiſe honte, dont il eſt eſſentiel de déſabuſer ceux qui s'en laiſſent aveugler ; il faut, dans toutes les occaſions, la démaſquer en eux avec fineſſe & avec ſévérité, en démêler tous les détours, afin qu'ils ſentent l'illuſion de ce preſtige, qui n'en impoſe à perſon-

ſonne, & qu'ils ſoient bien perſuadés que le ſeul moyen de trouver grace ſur les qualités qu'on déſireroit en nous, eſt d'avouer qu'elles nous manquent.

Si on éleve de jeunes gens, qui, avec de l'eſprit, ſe trouvent une certaine incapacité de ſaiſir ces uſages du monde, ſoit par un caractére naturellement ſauvage, qui les retire de la Société, ſoit par un goût dominant pour les Sciences, qui les rende indifférens & diſtraits ſur tout le reſte, je ne connois qu'une conduite à tenir avec eux, c'eſt de les accoutumer à ſentir & à avouer, comme je l'ai dit, que c'eſt un mérite qui leur manque: mais il faut que ce ſoit, avec modeſtie, qu'ils en conviennent; car il arrive quelquefois, que pour ſe diſculper avec ſoi-même, de n'avoir ni les maniéres, ni le langage qui plaît dans le monde, on s'excite à ne regarder qu'avec mépris cette ſorte de ſcience; on laiſſe apercevoir qu'on s'applaudit intérieurement de n'avoir point employé ſon eſprit à cette étude qu'on ſuppoſe abſolument frivole. On regarde avec une certaine pitié, qu'on croit philoſophique, les ſuccès que ces agrémens procurent à ceux qui les poſſédent; & cette reſſource eſt inconteſtablement la plus mauvaiſe.

ſe. Quand on paſſe pour avoir de l'eſprit, il eſt bien moins nuiſible de paroître décontenancé, que mépriſant. On voit aſſez généralement que quand on déplaît, c'eſt moins parce que les qualités aimables nous manquent, que par les défauts que notre vanité, qui en ſouffre, nous fait ſubſtituer à leur place.

C'eſt encore peu que d'être inſtruit des uſages de la Société, ſi on n'y joint la connoiſſance du caractére des hommes qui la compoſent, ſi l'on n'y apporte cet eſprit d'examen ſi néceſſaire pour juger ſainement des perſonnes avec leſquelles on ſe lie, afin de diſcerner à quel degré on doit les chérir, les eſtimer, ou les craindre.

La connoiſſance des hommes de ſon ſiécle, eſt donc indiſpenſable, lorſqu'on veut ſatiſfaire, convenablement, pour eux, & pour ſoi-même, à ce qu'on leur doit, ainſi que pour aller avec bienſéance, par de-là les devoirs, s'il eſt néceſſaire, afin d'en être aimé. Les livres qui peignent les différens caractéres des hommes, n'offrent, à cet égard, qu'une théorie ſouvent peu utile, même aux meilleurs eſprits, s'ils ne l'appliquent en même temps qu'ils l'acquiérent, aux exemples vivans dont elle leur offre

l'ima-

l'image. On trouve aſſez communément des gens remplis de beaucoup de lecture, qui connoiſſent tous les portraits qui ont été faits des hommes, & ne connoiſſent pas les hommes mêmes ; ils ont préſens tous les caractéres de la Bruyere, ceux du Cardinal de Retz, & ſe trompent groſſiérement ſur le jugement qu'ils portent du caractére des perſonnes avec leſquelles ils paſſent leur vie.

On pourra m'objecter que cette connoiſſance des hommes de ſon ſiécle, que je recommande, combattroit peut-être dans bien des eſprits, ce déſir de leur plaire, que j'ai regardé comme un des principaux objets de l'éducation. „ M'inſ-„ truire à voir la plûpart des hommes, „ tels qu'ils ſont, c'eſt m'expoſer, me „ diroient-ils, à les mépriſer, & il y „ auroit de l'inconſéquence à vouloir „ plaire à ce qu'on n'eſtime pas, ou de „ la baſſeſſe à s'y porter par l'intérêt „ qu'on auroit à en être aimé : Com-„ ment dans cette ſituation, ſi je veux „ plaire, puis-je éviter la fauſſeté ? On „ paſſe ſa vie avec des perſonnes dont „ l'amour propre n'eſt point flatté, ſi „ vous ne les louez que par les qualités „ qui ne leur ſont point conteſtées, il „ faut, ſous peine de leur inimitié, per-„ dre de vûe ce qu'elles ſont, pour ſou-

„rire à ce qu'elles s'imaginent être.“ Je répondrai, que plus on eſt capable de cette droiture d'eſprit qui nous fait ſainement connoître en quoi conſiſte l'humanité, plus on eſt perſuadé que rien ne nous diſpenſe d'apporter, dans la Société, les qualités qui l'entretiennent. L'éducation doit faire concourir ces deux principes, les hommes ſont aſſujettis à bien des défauts, mais il faut vivre avec les hommes; celui qui eſt le plus en droit de les condamner, a lui-même beſoin de leur indulgence. Qu'on examine un Miſantrope, il entre ſouvent plus de vanité dans ſon caractére, que de véritable haine pour les vices attachés à la condition humaine: on étale le chagrin avec lequel on les enviſage, comme une eſpéce de proteſtation contre la part qu'on peut y avoir, quoiqu'on la ſuppoſe médiocre; on penſe intimément, que lorſqu'on a dit, il eſt bien humiliant d'être homme, on eſt un homme ſupérieur; au lieu que la véritable ſupériorité ſeroit de voir les vices de la Société ſans étonnement, & ſans être rebuté d'elle. * Le Sage ne pourroit-il pas

* Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philoſophie.

C'eſt

pas la regarder comme il fait la ſanté? Il connoit, & ſupporte patiemment ſes révolutions dont il étudie les cauſes, afin de les combattre autant qu'il eſt en ſon pouvoir; c'eſt ſans foibleſſe qu'il ſe contraint pour la ménager, parce que c'eſt elle qui fait la principale douceur de la vie.

Si c'eſt l'amour propre qui nous rend ſi délicats ſur les défauts des autres, & qui nous inſpire le panchant de leur faire ſentir que nous en ſommes frapés, l'art de l'éducation doit être de ſe ſervir de ce même amour propre, pour établir la vertu oppoſée à cette fauſſe haine du vice. C'eſt à elle à graver dans le fond de notre ame cette vérité; celui qui avilit par ſes dedains ou par ſes diſcours, le peu d'hommes qui l'environnent, n'eſt ſupérieur, (ſi c'eſt l'être) qu'à ce petit nombre dont il ſe fait haïr. Celui qui, connoiſſant la nature humaine, défectueuſe comme elle l'eſt, la conſidére ſans orgueil, & ſans ſe croire diſpenſé d'être doux & ſociable, a ſaiſi la ſeule ma-

C'eſt le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et ſi de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, juſtes & dociles,
La plûpart des vertus nous ſeroient inutiles.
MOLIERE, *act.* 5. *du Miſant. ſcene* 1.

maniére d'être au-deſſus des autres hommes, & jouït du plaiſir d'en être aimé.

Avec de pareils principes, qu'il n'eſt pas difficile d'établir en nous, la connoiſſance des hommes de ſon ſiécle ne deviendroit pas plus dangereuſe que la ſincérité, & quelques autres qualités, qui ſont des vertus en elles-mêmes, mais dont on peut abuſer. Il eſt certain que ſans cette connoiſſançe, on peut, avec beaucoup d'eſprit, ne réuſſir que bien imparfaitement dans le monde.

Il eſt vrai que l'éducation ne nous donne pas le fond d'eſprit néceſſaire pour bien connoître le vrai caractére, le genre d'amour propre des gens avec qui nous ſommes en Société, ainſi que pour remplir, avec une certaine ſupériorité, les uſages du monde; mais elle doit nous faire remarquer, dans autrui, dans nous-mêmes, ce qui bleſſeroit ces mêmes uſages.* Voici à cet égard les erreurs principales contre leſquelles elle pourroit nous prévenir.

Les jeunes gens, je n'en excepte pas même quelques-uns qui ont de l'eſprit, ſont ſujets, en arrivant dans le monde,

* Je ne parle point du ſavoir vivre, ni de la politeſſe commune, qu'il ſeroit honteux d'ignorer.

à regarder, comme des traits d'imagination, des maximes de morale rebattue, * qu'ils placent curieuſement, & qu'ils débitent avec confiance, parce qu'ils penſent montrer, par là, un eſprit de réflexion. Ce n'eſt pas encore l'abus de la mémoire le plus à craindre pour eux ; il y a une certaine quantité de phraſes & de bons mots faſtidieux, qui les ſéduiſent d'abord, ſoit par le brillant de l'antithéſe, ſoit parce qu'ils ont ouï dire ces prétendus traits d'eſprit, par des perſonnes qui leur en impoſent à quelques autres égards. Si malheureuſement il arrive qu'une certaine pareſſe à réfléchir, ou le défaut de goût les accoutume à l'uſage facile des lieux communs, ils déplairont bien davantage par cette ſottiſe empruntée, que s'ils s'abandonnoient à leur imagination, quelque bornée qu'elle pût être; ce naturel ingrat, joint à ce faux art avec lequel on le gâte encore, caractériſe ſenſi-

* La Morale étant un des principaux objets de l'éducation, on doit ſans doute en imprimer dans le cœur des jeunes gens les maximes les plus ſimples & les plus communes, ainſi que celles qui ſont plus réfléchies ; mais il faut en même temps leur apprendre que l'uſage qu'ils doivent faire des unes & des autres, eſt de ſe conduire par elles & non de les étaler dans la converſation.

ſenſiblement, à ce qu'il me paroît, la différence qu'il y a de manquer d'eſprit, à être ſot: l'un n'eſt qu'une indigence, malgré laquelle, on peut être aimable; l'autre eſt un tort volontaire que notre orgueil ajoûte à la miſére de notre eſprit, & qui nous rend inſupportables.

Je déſirerois qu'avant que les jeunes gens entraſſent dans le monde, on leur donnât par écrit une énumération * de ces véritez triviales, de ces bons mots, de ces contes qui ne ſont ignorés de perſonne, & qui déplaiſent ſi fort à entendre répéter.

Je ne prétens pas conclure de ce que je viens de dire, ni de ce que j'ajoûterai ſur les lieux communs, qu'il faille les exclure de la converſation; une at-

* Voici à peu près la forme que j'y donnerois: *Liſte des lieux communs, qui ne peuvent qu'ennuyer, quand ils ſont donnés pour des traits d'eſprit.*

Quand on parle d'être jeune, *dire que c'eſt un défaut dont on ſe corrige tous les jours.*

S'il eſt queſtion du nombre convenable de perſonnes pour un ſouper, décider qu'il faut être *au-deſſus du nombre des Graces, & au-deſſous de celui des Muſes*, c'eſt adopter des platitudes, &c.

Voyez ce que parut à Madame de Sevigne, un jeune homme d'une repréſentation aimable, lorſqu'à propos de ce qu'on le trouvoit grand

pour

tention réfléchie, à n'y produire des traits recherchés, ſeroit une extrémité plus à charge peut-êtr core; je demande ſeulement, qu' donne les lieux communs pour ce ſont; ils n'y déplaiſent que quan ſont amenés ſottement, comme de couvertes; ou qu'on paroît y ente une fineſſe que peut-être ils ont mais que l'uſage vulgaire où ils tombés, leur a fait perdre.

Un autre genre de lieux comm où l'eſprit trouve en quelque ma occaſion de briller, & où les gens ſ regrettent toujours qu'on l'emploie ſont ces théſes ſur le cœur, ces rences ſubtilement frivoles, dont l men ne rend l'eſprit ni plus ſolic plus délicat, & dont la ſolution la heureuſe, n'eſt preſque jamais q fadeur. Quel dégoût pour la ra que d'entendre diſcuter ſcrupuleuſen

pour ſon âge, il répondit : *Méchante croît toujours.*

On a dit des Comédies qui plaiſent, ſan ſer des éclats de rire, *qu'elles font rire l'* ce mot n'eſt plus que précieux, on l'adop pure perte, &c.

On vous avertit que les traits de d tions de M. de B... ſi bien contés p Bruyere, ne le ſont plus dans le mond par les ſots, &c.

lequel eſt le plus inſupportable, d'apprendre la mort, ou l'infidélité de ce que l'on aime; lequel eſt le plus tendre, de l'Amant qui voyant ſa Maîtreſſe dans un grand péril, tombe évanoui, ou de celui qui vole à ſon ſecours?

Il y a un Recueil intitulé: *Les Arrêts de la Cour d'Amour*, qu'il faudroit faire apprendre par cœur aux enfans, de la maniére qui les en dégoûteroit davantage, afin qu'il leur reſtât pour les théſes galantes, le même éloignement qu'ils gardent, ſi conſtamment, pour quelques livres de Grammaire, dont ils ont été excédés dans leurs Claſſes.

L'obſervation que je viens de faire, n'a lieu que pour la converſation; une analyſe fine des ſentimens, ſera toujours un genre d'ouvrage propre à faire honneur à l'eſprit, & qui trouvera le plus grand nombre de Lecteurs. Eh! de quels objets plus intéreſſans peut-on nous occuper, que de nous découvrir les ſources de nos plaiſirs & de nos peines?

On doit encore prévenir les jeunes gens ſur une autre eſpéce de lieux communs. Je parle de ces diſputes, tant de fois recommencées, & qui n'ont peut-être jamais eu de fondement bien raiſonnable, telles que la prééminence

entre *Corneille* & *Racine*, entre *la Muſique Italienne* & *la Muſique Françoiſe*, & pluſieurs autres matiéres à diſſertation, ſur leſquelles leur eſprit ne commence qu'à s'exercer, & où celui des gens du monde ne trouve plus de priſe, à force de les avoir diſſéquées. C'eſt la nouveauté dont ces ſortes de théſes frapent leur eſprit, qui les en occupe ; s'ils étoient plus inſtruits, ils ſentiroient qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire ſur ces matiéres.

Ce ſeroit auſſi une précaution ſage que de faire connoître, ſur tout à ceux qui ont de l'eſprit, l'abus qu'on fait ordinairement de certaines hypothéſes fabuleuſes, que le vulgaire regarde comme l'effet d'une belle imagination, & qui ſont au contraire, la reſſource de ceux dont l'imagination ne peut rien produire. Ces ſyſtémes chimériques, qui n'ont qu'un faux éclat, ne portent ordinairement que ſur deux ſuppoſitions, qui ſe préſentent aux eſprits les plus bornés ; l'une eſt de prendre le contraſte des mœurs communes, tel, par exemple, que d'attribuer aux femmes l'autorité & la conduite des hommes, en donnant à ceux-ci la pudeur & les foibleſſes des femmes ; & la ſeconde, qui ſuppoſe un eſprit auſſi peu inventif,

tif, a pour baſe ce qu'on appelle *le merveilleux*, comme de poſſéder *l'Anneau d'Angélique*, d'avoir *un Génie* à ſes ordres; & d'entamer, de là, un long & frivole détail des avantages qu'on ſauroit en tirer. Ce n'eſt pas que ces idées ne puiſſent être employées avec ſuccès, * mais il faut pour cela ſe garder d'abord de l'habitude d'en faire uſage, parce qu'elles entraînent ſouvent dans des lieux communs. Il y a ſi long-temps qu'il paſſe des exagérations, & des extravagances, par la tête des hommes, qu'on n'en imagine guéres qui ayent un caractére de nouveauté. En ſecond lieu, il faut auſſi, lorſqu'on ſe permet ces rêveries, obſerver de ne les point mener trop loin, fuſſent-elles ingénieuſes: le ſuffrage de ceux qu'elles amuſent, ne dédommage pas du peu d'opinion qu'on donne de ſon eſprit, & de l'ennui qu'on cauſe à un petit nombre de gens, qui ſentent combien les idées giganteſques, ou renverſées, ſont froides & dénuées d'imagination. En général, l'imagination n'eſt point caractériſée par les chiméres, elle ſe marque

* Quelques Ouvrages de ce ſiécle-ci en ſont la preuve; mais c'eſt la maniére dont l'imagination a employé le merveilleux, & non le merveilleux même, qui en fait le prix.

& réuſſit bien mieux, en mettant la vérité dans ſon plus beau jour.

Il y a d'autres lieux communs qui conſiſtent dans des opinions fauſſes, que le vulgaire conſerve comme un dépôt, (le ſurnaturel lui paroiſſant toujours croïable) * & que quelques perſonnes d'eſprit adoptent, par pareſſe d'approfondir. Il ſeroit utile qu'on en formât des eſpéces de tables, afin que ces opinions & l'idée de la chimére qu'elles renferment, ſe plaçaſſent, en même temps, dans notre mémoire. Car lorſque rien n'interrompt l'habitude que les enfans prennent de penſer, d'après leur Gouvernante, *que les ſonges ſont des préſages, ou que l'Aſtrologie eſt la ſcience de l'avenir*, il faut, pour effacer ces idées, des réflexions que les uns négligent de faire, &

* Les préſages. Les horoſcopes. Les préſentimens. La perſuaſion que certains ſonges ſont des avertiſſemens. La reſſemblance prétendue dans les événemens de la vie de deux jumeaux. La vertu des taliſmans. Que la Lune fait croître & décroître la cervelle des animaux: qu'elle cauſe la plénitude, plus ou moins grande, des huitres, des écreviſſes, &c. Qu'un animal eſt plus peſant à jeun qu'après le repas. Qu'un tambour de peau de brebis ſe créve au ſon d'un tambour de peau de loup, &c. *Voyez Bayle, Penſées diverſes, Tom. 1. Voyez auſſi Rehault, Phyſiq. 2. p.*

& dont les autres ne ſont pas capables.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe être d'une converſation agréable, quoiqu'on ait toutes les craintes frivoles & les opinions chimériques; c'eſt la philoſophie de preſque toutes les femmes; mais la nature a donné, à celles qu'elle a deſtinées à plaire, un charme qui ſe répand ſur tout ce qu'elles penſent. Leur imagination, telle qu'on nous peint cet art de férie, qui fait naître des Palais & des Jardins, où l'inſtant d'auparavant on ne voyoit que des rochers & des ronces, embellit tout ce qu'elle nous préſente; tandis que les hommes, pour réuſſir conſtamment, ſont réduits à joindre de la ſolidité aux graces de l'eſprit, & que leur imagination, quelque brillante qu'elle puiſſe être, ne les ſauve pas de la honte d'une certaine ignorance.

A l'égard des perſonnes, qui entrent dans le monde, préſervées ou guéries de ces préjugés, elles ne peuvent trop ménager l'amour propre de celles qui ſont accoutumées à les regarder comme des vérités, * la plûpart des hommes tiennent

* Je rêvaſſois préſentement, comme je fais ſouvent, ſur ce combien l'humaine raiſon eſt un inſtrument libre & vague. Je vois ordinai-

à la petiteſſe de leur eſprit, comme certains Amans idolâtrent une laide maîtreſſe ; on ne pourroit les éclairer, qu'en leur découvrant leur erreur, & l'art le plus ingénieux échoue bien ſouvent, quand il s'agit de déſabuſer, ſans déplaire. Il y a, à cet égard, un milieu à ſaiſir, qui, nous éloignant également, de commettre notre jugement avec les perſonnes éclairées, & de faire paroître une ſupériorité qui bleſſe les eſprits communs, nous ſauve du mépris des uns & de la haine des autres.

Pour faire connoître, dans toute ſon étendue, la néceſſité de s'aſſujettir aux uſages du monde, & de s'appliquer à connoître le caractére des perſonnes qui compoſent la Société, afin de pouvoir s'en faire aimer ; on ne peut trop préparer les jeunes gens à la ſévérité avec laquelle

dinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propoſe, s'amuſent plus volontiers à en chercher la raiſon, qu'à en chercher la vérité ; ils paſſent par-deſſus les propoſitions, mais ils examinent curieuſement les conſéquences ; ils laiſſent les choſes, & courent aux cauſes : plaiſans cauſeurs, ils commencent ordinairement ainſi. Comme eſt-ce que cela ſe fait ? Mais ſe fait-il ? Faudroit-il dire ? Je trouve quaſi partout qu'il faudroit dire, il n'en eſt rien, & employerois ſouvent cette réponſe, mais je n'oſe. MONTAIGNE, *Eſſais.*

quelle on les examinera, quand ils paroîtront ſur cette grande ſcéne.* Ils doivent être prévenus qu'ils trouveront deux juges dans chaque ſpectateur, la raiſon, & l'amour propre; l'une, équitable, rend juſtice gratuitement; l'autre n'eſt jamais favorable, qu'à de certaines conditions. L'amour propre veut qu'on le flatte, qu'on ne perde point de vûe ſes intérêts; & dans la plûpart des jugemens, où il ſemble que ce ſoit la raiſon qui prononce, il ſe trouve que l'amour propre a preſqu'entiérement dicté l'arrêt.

* Le premier pas .... que l'on fait dans le monde
Eſt celui d'où dépend le reſte de nos jours;
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impreſſion demeure: en vain, croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage:
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé:
On eſt ſuſpect encor, quand on eſt corrigé;
Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connoiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez moins pour vous que pour lui. *L'Indiſcret, Comédie, ſcene 1.*

Concluſion de cet Ouvrage.

C'eſt dès la premiere année de notre vie, que doit commencer notre éducation : Et après les principes de la Religion, qui eſt elle-même la ſource de toutes les vertus ſociables, rien n'eſt plus important que d'établir en nous le déſir & les moyens de diſpoſer, en notre faveur, les eſprits, afin de parvenir à nous concilier les cœurs ; parce que dans le commerce ordinaire de la vie, pour être heureux, il faut être aimé; que pour être aimé, il faut plaire, & qu'on ne plaît qu'autant qu'on ſait contribuer au bonheur des autres.

AVERTISSEMENT.

LEs Contes des Fées, qu'on va trouver à la ſuite de cet Ouvrage, ſeroient ſans doute déplacés, s'ils ne faiſoient partie de l'Ouvrage même ; mais on reconnoîtra que les idées, les événemens qui conſtituent chaque Conte, ſervent à prouver l'utilité de quelques-uns des principes répandus dans ces Eſſais. Mon objet a été d'embraſſer une ſorte de Roman, dont toute l'action tendit à établir une ou pluſieurs vérités morales. J'ai cru que le merveilleux de la Féerie concourroit à mettre ces maximes dans un jour plus agréable. J'ai varié le ſtile de ces Contes, ſelon le genre des ſujets & le caractére des perſonnages ; mais je ſens combien je ſerai loin de la perfection à laquelle eſt

*parvenu, dans de pareils Ouvrages, un de ces Auteurs célébres * qu'on relit ſans ceſſe, & qu'on regarde comme d'excellens modéles, ſans qu'on oſe chercher à les imiter, parce qu'on les admire toujours davantage.*

* Mr. De Fenelon, Archevêque de Cambray. *Voyez* les Fables qu'il a compoſées pour l'éducation de M. le Dauphin. *Tom.* 2. de ſes *Dialogues des Morts, anciens & modernes.*

LES DONS DES FÉES, OU LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION.

CONTE.

ENTRE les différens Souverains, qui, dans les temps reculés, partagérent l'Arabie, la Princeſſe Zoraïde fut célébre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux Fées ; elle étoit bien digne de plaire à ces Intelligences, qui n'exerçoient alors leur ſupério-

périorité ſur les mortels, que dans la vûe de les rendre heureux. Peu de temps après la perte de ſon époux, qui lui fut extrêmement ſenſible, cette Princeſſe devint mere de deux fils, & ſentant approcher la fin de ſa vie, que tout l'art des Fées ne pouvoit reculer, elle leur parla ainſi.

Je laiſſe deux enfans au berceau, tous deux deſtinés par nos loix à régner en même temps : vous connoiſſez mieux que nous, ce que les vertus, ou les défauts des Souverains, répandent de biens ou de maux ſur leurs Sujets. Vous m'avez trop aimée, pour me refuſer, dans mes derniers inſtans, la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des Etats que je leur laiſſe ; vous allez les douer l'un & l'autre, des qualités qui rendent les hommes dignes de la ſuprême autorité.

L'une des Fées, qui s'appelloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de ſa baguette l'aîné des deux Princes ; Enfant, né pour régner, dit-elle, une puiſſante Fée te doue ; elle te donne *l'eſprit, la valeur, & la probité.* A ces mots, elle embraſſa la Reine, & vola dans l'Empire des Fées, graver ſur la Table d'émeraude, où ſont inſcrits les dons qu'elles font aux Souverains, ceux

dont

dont Alcimédor, (c'eſt ainſi qu'on nommoit ce Prince) venoit d'être favoriſé.

Alſime, c'eſt la ſeconde Fée, reſta dans le ſilence, portant alternativement ſes regards ſur les deux Princes. Quoi! dit Zoraïde, mon ſecond fils n'obtiendra-t-il rien de votre puiſſance? Tandis que ſon frere brillera de toutes les qualités qui ſont les vrais Monarques, celui-ci ne montrera-t-il que des vertus communes? Eſt-ce dans ce moment (le ſeul qui me reſte peut-être) que je dois ceſſer d'être chére à la plus ſecourable des Fées, à la généreuſe Alſime?

Que vous êtes dans l'erreur, répondit la Fée! mon ſilence ne préſageoit rien de funeſte pour le Prince Aſaïd votre ſecond fils; je cherchois à démêler, dans l'avenir, quelle ſera la deſtinée de ſon frere; il ſemble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un Prince accompli, tous ſes dons auront leur effet; mais ſeront-ils ſuffiſans? Puiſſe-t-elle ne s'être point abuſée ſur le ſuccès qu'elle en eſpére! J'employerai bien mieux ma ſcience en faveur d'Aſaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître, ce ſeroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuſes qualités; les impreſſions qu'il recevra, dans

dans la ſuite, des objets dont il ſera environné, mille obſtacles différens, pourroient altérer l'effet de mes dons, ſi je l'abandonnois à lui-même. Elle prit alors le Prince entre ſes bras : O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie, dit-elle, je verſerai, ſans ceſſe, dans ton ame ces Philtres imperceptibles qui dévelopent les vertus, & qui étouffent les ſemences des vices: Je ne te perdrai pas un inſtant de vûe, juſqu'au temps où tu ſeras digne de régner.

A cette promeſſe, ſi intéreſſante, Zoraïde ſentit un tranſport de joie, qui, en terminant ſa vie, en rendit les derniers inſtans délicieux. La Fée, qu'elle tenoit embraſſée, vit ſon ame, qui, s'élevant ſur ſes aîles immortelles, retournoit au centre de la lumiére, d'où elle étoit deſcendue.

Alſime prit les rênes du Gouvernement pendant l'enfance des deux Princes, & reſpectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa, à l'égard de l'aîné, que du ſoin de veiller à la conſervation de ſa vie, & réſerva, pour le ſecond, tous les ſecrets de ſon art, qui ſervoient à embellir les ames.

Les deux Souverains avancérent inſenſiblement en âge ; Alcimédor marqua de

de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y expoſer ſans les connoître ; il montra toujours plus d'eſprit qu'on n'en devoit naturellement attendre les différens âges, où il paſſoit ſucceſſivement ; mais on démêloit qu'en lui, l'eſprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumiére dont il fît uſage au gré de ſa raiſon. On reconnut, enfin ; qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits ; mais qu'il s'en faloit bien que ces dons ne rempliſſent l'idée qu'on en avoit conçue : cependant perſonne n'oſoit lui donner des conſeils, par reſpect pour la Fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Aſaïd, ſon eſprit ne s'étoit dévelopé que par une gradation ordinaire ; mais dans ſes différens progrès (graces aux premiéres impreſſions qu'il avoit reçûes de la Fée, & qui, par ſes ſoins, ſe perfectionnoient tous les jours) il prenoit un caractére aimable. Ce n'étoit point ce que la ſupériorité a d'éblouïſſant, qui éclatoit en lui, on y découvroit ce qui la caractériſe bien davantage, une raiſon éclairée, égale, & aſſaiſonnée d'agrément. La Fée lui avoit fait deux préſens d'un prix ineſtimable ;

mable; l'un étoit une glace, dont voici la merveilleuſe propriété : il ne faloit que s'y conſidérer fixement, après s'être fait une habitude de la regarder, on s'y voyoit, en même temps, tel qu'on étoit, & tel qu'on croyoit être. L'autre, étoit une ſorte de microſcope, qui faiſoit diſtinguer dans les objets les plus attirans, ce qu'ils avoient de trompeur, & de chimérique. Il ſemble qu'à faire un uſage habituel de ce ſecret, comme preſque tous les plaiſirs ſont mêlés d'illuſions, on dût tomber bien-tôt dans une indifférence inſipide; mais le microſcope ne groſſiſſoit que les illuſions dangereuſes, pour la Société; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laiſſoit à notre raiſon le ſoin de les apercevoir. Ces dons précieux ſont reſtés ſur la terre, mais on a preſque entiérement renverſé la maniére d'en faire uſage.

Les deux Princes, ayant atteint dix-huit ans, la Fée déclara que de cet inſtant ils reſtoient chargés, l'un & l'autre, du poids redoutable du Gouvernement. Il ne m'eſt plus permis, dit-elle à Aſaïd, de reſter auprès de vous; mais je deſcendrai ſouvent de la Région lumineuſe d'où les Fées conſidérent, d'un coup

coup d'œil, tous les événemens de la terre ; je viendrai jouir, avec le Prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet Empire. A ces mots, elle s'éleva dans les airs, portée ſur un nuage d'azur, & diſparut.

La puiſſance ſouveraine ſe trouva donc partagée, également, entre Alcimédor & Azaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre ; tous deux déſiroient régner avec équité ; tous deux agiſſoient dans cette même vûe ; mais leur caractére n'avoit aucune reſſemblance ; & il arrive ſouvent, qu'avec des principes communs, & même des lumiéres égales, la différence du caractére des hommes, en met une bien grande dans leur conduite. Alcimédor, inébranlable dans ſes projets, dès qu'ils lui paroiſſoient équitables, n'examinoit jamais aſſez les inconveniens qui en pourroient naître. Son ambition ſe tournoit-elle vers la gloire, ſon courage ne lui laiſſoit enviſager que celle des Conquérans ; ſa probité ne lui auroit pas permis de faire uſage, pour y parvenir, de moyens injuſtes ; mais tout ce qui pouvoit être un ſujet de guerre légitime, lui paroiſſoit une néceſſité de l'entreprendre. Par tout où la force pouvoit être employée, ſans injuſtice, il la préféroit

féroit à des voyes douces, qui, avec plus de temps, auroient amené les mêmes ſuccès. Son frere, accoutumé par degrés, dès l'enfance, à ne conſidérer, dans les prérogatives du Trône, que les vertus qu'elles donnent lieu au Souverain d'exercer, ne ſe permettoit aucune idée de gloire, qui ne fût compatible avec le bonheur de ſes Sujets. Il penſoit que la véritable puiſſance doit s'impoſer elle-même des bornes; il regardoit, comme autant de triomphes, ces effets favorables que la prudence & le temps épargnent à l'autorité; la Cour, le Peuple, béniſſoient ſa conduite, autant qu'ils voyoient celle de ſon frere avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des Souverains, ſi différens par le caractére, vécuſſent long-temps dans l'union parfaite, qui étoit néceſſaire pour le bien du Gouvernement. En effet, il nâquit bien-tôt, entr'eux, un ſujet de diviſion. Alcimédor ayant découvert qu'ils avoient d'anciens droits ſur un Royaume voiſin, poſſédé alors par le Prince Mutalib, propoſa d'armer pour le faire valoir. Aſaïd ſe refuſa à ce projet: Mon frere, dit-il, l'ambition la plus glorieuſe pour nous, n'eſt pas de devenir plus puiſ-

ſans;

ans ; nous le ſommes aſſez, étant ſupérieurs aux autres Princes d'Arabie ; Que nous ſerviroient de nouvelles Provinces, & de nouvelles richeſſes ? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi expoſer des Sujets, qui nous aiment, pour en ſoumettre d'autres, qui ne nous regarderoient que comme des Tyrans? Rien n'oſe troubler notre tranquillité ; nous ſommes reſpectés ; faut-il, ſans ſujet, nous montrer redoutables? Aſaïd parla en vain, & voyant que ſon frere perſiſtoit dans ſes deſſeins, il lui propoſa de ſéparer leur Etat en deux Souverainetez différentes ; ce partage accepté, à peine fut-il entiérement terminé, qu'Alcimédor entreprit la guerre ; elle fut malheureuſe. Vaincu, au lieu d'être Conquérant, il eut recours à Aſaïd ; il demanda des troupes, pour venger ſa défaite ; mais Aſaïd préféra de lui procurer un ſecours plus ſalutaire. Il fit alliance avec le Prince qu'Alcimédor avoit attaqué ; & devenant, pour l'avenir, un garant contre les attentats de ſon frere, la paix fut conclue. Le ſceau de cette paix étoit un double mariage ; Mutalib, ayant deux filles, il fut arrêté que l'aînée épouſeroit Alcimédor, & qu'Aſaïd

ſeroit

ſeroit uni à la ſeconde. Bien-tôt les fêtes de l'hymen ſuccédérent aux troubles de la guerre, & la préſence d'Alſime acheva de donner, à cette cérémonie, tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux Princeſſes, qui ne ſe reſſembloient, ni par la figure, ni par l'eſprit, étoient ornées de bien des qualités rares. Celle qu'épouſa Alcimédor, avoit en partage tous ces traits réguliers, dont l'aſſemblage forme ce qu'on eſt convenu d'appeler la beauté; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne reſtoit plus rien à ajouter à l'éloge de ſa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'eſt qu'elle ſe trouva avoir, exactement, le même eſprit, & le même caractére qu'on découvroit dans Alcimédor; & cette conformité fit penſer aux deux Cours, que ces Epoux paſſeroient, enſemble, une vie extrêmement heureuſe. L'événement fut tout-à-fait contraire: Tous deux, ne voulant qu'être ſévérement juſtes & équitables, étoient ſans complaiſance, dès qu'ils croyoient leur opinion ou leurs deſſeins raiſonnables: Tous deux, avec beaucoup d'eſprit, trouvoient, dans leur entretien, des ſujets de dégoût, d'éloignement, & d'inimitié:

nitié: Chacun, par amour de la ſincé-
ité, ne ménageoit point la vanité de
autre, même à l'égard des objets in-
lifférens, quand il voyoit un juſte mo-
if de la mortifier; &, par cette con-
luite, ils furent bien-tôt réduits au
imple commerce de convenance, & de
epréſentation.

La deſtinée d'Aſaïd devint bien diffé-
ente, & ce fut ſon ouvrage. La Prin-
eſſe, à qui l'hymen l'uniſſoit, & dont
l fut toujours aimé éperduement, avoit
out ce qui peut remplir le cœur, &
xercer la raiſon d'un époux; ſa figure
ie donnoit point l'idée de ce qu'on re-
;arde communément comme la beauté;
nais les femmes mêmes avouoient, en la
oyant, que pour être ſûre de plaire, il fa-
oit être faite comme elle. D'ailleurs, par
es graces de l'eſprit & du caractére, char-
nante pour les perſonnes qui lui étoient
ndifférentes, elle devenoit, à l'égard de
e qu'elle aimoit, du commerce le plus
pineux & le plus difficile: Née ſincére
t avec un cœur extrémement ſenſible, le
érieux, ou la joie, les égards, les de-
oirs, la raiſon même, prenoient en
lle toute l'impétuoſité des paſſions: Pé-
étrante ſur ce qui ſe paſſoit dans une
me qui lui étoit chére, ſi elle ne dé-

couvroit pas dans la complaiſance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faiſoit ſi naturellement paroître; ſi elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicateſſe, cette étendue ſans réſerve, qui caractériſoit la ſienne; elle paſſoit aux reproches, à la douleur, au déſeſpoir; ſa ſociété, enfin, étoit alternativement délicieuſe & inſupportable.

Aſaïd charmé des vertus, de l'eſprit, & de la tendreſſe qu'il trouvoit en elle, faiſoit grace aux imperfections du caractére: Loin d'y oppoſer jamais, ni d'impatience, ni d'aigreur, c'étoit cette condeſcendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié, que ſoutient la raiſon, & qui n'a rien de la foibleſſe. Perſuadé qu'on ne peut trop pendre ſur ſoi, pour faire ceſſer les torts & les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bien-tôt le calme; & inſenſiblement, ayant vaincu l'impétuoſité de l'humeur, il ne reſta que la tendreſſe; eh quelle tendreſſe! Elle n'avoit plus de ſentimens, qui ne ſerviſſent à le rendre heureux. Leur Cour ne reſpiroit que le plaiſir, la décence & le zéle: Tout ce qui les environnoit; ſentoit un empreſſement à leur plaire, qui

ne

e tenoit ni de l'intérêt ni de la ſervi-
ude. Bonheur ineſtimable, & preſque
oujours ignoré des Souverains! Ils pou-
oient quelquefois oublier qu'ils avoient
les Courtiſans, & ne ſe croire entourés
ue d'amis aimables & ſincéres. Les ta-
ens, les arts, chéris & protegés par eux,
voient, pour principale ambition, la
loire de concourir aux douceurs de la
ie de deux maîtres ſi reſpectables; tan-
lis qu'à la Cour d'Alcimédor, le déſir
le plaire, n'étoit qu'une crainte de la
liſgrace, & que, juſques aux amuſemens
t aux plaiſirs, tout étoit mis au rang
les devoirs auſtéres: Ainſi les dons de
Zulmane, n'avoient produit, à Alcimé-
lor, d'autre fortune, que de ſe voir
ouverain, ſans avoir l'amour de ſes Su-
ets, & Epoux malheureux, ſans aucun
notif conſidérable de ſe plaindre de la
rinceſſe.

On auroit crû, qu'avec une conduite
i différente, ces deux Princes n'auroient
lû jamais éprouver une commune deſti-
ée; mais, tout à coup, il ſortit du fond
le la Tartarie, un Peuple de Guerriers,
ui parvinrent juſqu'en Arabie. En vain
es autres Souverains joignirent leurs for-
es à celles d'Alcimédor & d'Aſaïd. Ces
ommes inconnus, étoient braves, diſ-

ciplinés, & ſi formidables en nombre, qu'ils accablérent tout ce qui s'oppoſa à leur paſſage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoûtoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élévation de ſon ame. Ce Conquérant s'étant emparé de la Ville Capitale des Etats d'Aſaïd, (car ce Prince, qui avoit été vaincu le dernier de tous, s'y étoit retiré avec ſon frere) Aterganor aſſembla les hommes les plus conſidérables des deux Nations, & leur parla ainſi. Je n'ai pas prétendu vous conquérir, pour vous mettre dans l'eſclavage. Je ſai quelles ſont vos vertûs; elles ont accrû l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes, tels que vous, ne doivent obéir qu'au plus grand Roi de la terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples, que j'ai ſoumis, je ne viens point emporter vos richeſſes, ni forcer vos volontés: Conſervez vos uſages, vos mœurs, & choiſiſſez, vous-mêmes, le nouveau Maître, qui, ſous mon autorité, ſera chargé du ſoin de vous rendre heureux. J'établis, de ce moment, l'entiére égalité de condition. Que, pendant douze ſoleils, il n'y ait plus entre vous, d'autres diſtinctions, d'autres égards, que ceux qui ſeront volontaires: Employez

ces

ces jours, d'une liberté ſi pure, à vous élire un Souverain; fut-il tiré du ſang le plus obſcur, ſur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le Vainqueur dit enſuite aux deux Princes, qu'il les laiſſoit libres dans leur Palais, & il alla camper au milieu de cette redoutable Armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée, fit naître une révolution ſubite; tous ceux pour qui la ſervitude, les devoirs, le reſpect, avoient été un fardeau, ne ſongérent plus à le ſupporter. Entre les perſonnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de loix de leurs volontés, pluſieurs conſerverent, à peine, de l'autorité dans leur famille. Les Gardes, les Officiers d'Alcimédor, déſertérent tous de ſon Palais, & un Palais déſerté eſt plus triſte qu'une cabane habitée; ſes Courtiſans l'abandonnérent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau maître. Alcimédor & la Princeſſe ſon Epouſe, accoutumés à la hauteur & la confiance qu'une longue proſpérité fait naître, ne connoiſſoient point l'élévation d'ame, qui ſait ennoblir l'adverſité; ils reſtérent ſeuls, & humiliés. Aterganor voulut jouïr du ſpectacle de ces changemens;

il aimoit à voir l'abbattement ou la dignité avec laquelle on ſoutenoit les grands revers. Il remarqua, dans les différens états, avec plaiſir, des hommes dont toute la conſidération avoit diſparu avec leur crédit ou leurs titres ; qui, d'un rang diſtingué, & qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & mépriſés, dans la foule. Mais quel fut l'excès de ſon étonnement, lorſqu'arrivant au Palais d'Aſaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître ? Il voit les Gardes dans leur devoir, & les Courtiſans, d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouvale Prince & la Princeſſe dans une aſſiette d'ame également éloignée de la fermeté faſtueuſe, & de la triſteſſe humiliante ; Ils ne s'entretenoient que du déſir de voir couronner un Souverain, qui rendît heureux des Sujets dont ils éprouvoient, d'une maniére ſi admirable, le reſpect & l'amour. Atergnor crut être abuſé par un ſonge. O fortuné Aſaïd ! s'écria-t-il, & vous, reſpectable Princeſſe, que votre gloire eſt ſupérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'enviſageois que la domination

qui

qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité ſur les hommes, a ſa ſource dans leur cœur. Alors les Députés des deux Nations ſe préſentérent pour propoſer le Roi qu'ils avoient choiſi. Tous proclamérent Aſaïd; on ne voyoit partout que des larmes de zéle, d'amour & de joie; on n'entendoit que le nom d'Aſaïd. Aterganor, à ce ſpectacle, deſcendit du trône; il dépoſa ſon ſceptre entre les mains d'Aſaïd, & plaçant ſa propre couronne ſur la tête de la Princeſſe: Regnez, leur dit-il, puiſque tous les cœurs vous appellent, non pour reconnoître un Roi ſupérieur à vous. Oſerois-je aſſujettir ceux dont j'admire l'exemple, & dont les vertus m'inſtruiſent? Je rens la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus, je n'exercerai ici qu'un ſeul droit de l'Empire: Qu'Alcimédor ceſſe d'être Souverain. Je réunis, pour vous ſeul, les Etats que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre, Zulmane parut ſur un char; & pour dérober, aux yeux des mortels, le Prince à qui ſes dons avoient été ſi peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainſi

que ſa Princeſſe, & ſe perdit dans l'immenſité des airs. Aſſime s'offrit, alors, ſur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumiére; elle confirma la loi, ſi juſte, qu'Aterganor venoit de faire, & qui aſſuroit le bonheur des Peuples que lui avoit recommandés Zoraïde. Elle reconnut, avec tranſport, dans la nouvelle gloire, dont Aſaïd étoit environné, les fruits heureux de ſon éducation; & c'eſt depuis cette époque du régne d'Aſaïd, que cette Partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuſe.

L'ISLE

L'ISLE DE LA LIBERTÉ.

CONTE.

UN Enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner, particuliérement, dans autrui, les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, réſolut de démaſquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il ſe retira dans une Iſle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y ſeroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injuſtices, de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois perſonnages, de l'eſpéce de ceux qu'il attendoit. Vous déſirez le droit de Citoyens, leur dit-il? je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impoſe: Dites-moi, chacun, quel eſt votre caractére, votre goût dominant; on écrira ſur la Liſte de nos Inſulaires ce

que vous allez dicter, &, dès ce moment, vous pourrez vivre ici de la maniére qui vous conviendra, ſans que perſonne vous en empêche.

L'un, qui s'appelloit Almon, dit: *Je ſuis naturel, je hais la diſſimulation, je me montre tel que je ſuis*, voilà mon caractére. On écrivit: *Almon eſt naturel. Pour moi*, dit le ſecond, qui ſe nommoit Alibé, *J'aime à plaire, à faire ce qui amuſe les autres, j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit: *Alibé aime à plaire. Il faut que je l'avoue*, dit le troiſiéme, qui avoit nom Zanis, *Je ſuis extrémement ſingulier.* On écrivit: *Zanis eſt ſingulier.* Vous pouvez à préſent, leur dit l'Enchanteur, vous livrer, ſans aucune contrainte, au genre de vie qui vous plaira; allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous eſt deſtinée.

Quand ils furent partis, l'Enchanteur dit à ceux qui formoient ſa Cour: Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractére; Je vais vous en faire un portrait véritable: Almon, ſans égards pour ce qui convient aux autres, eſt accoutumé à ne ſe jamais contraindre; quoiqu'il ait de l'eſprit, s'il loue, ou s'il blâme,

c'eſt

ſt toujours par caprice ; voilà ce qu'il
pelle être naturel. Sans deſſein de
miner, il eſt décidant ; il parle par
ſeule envie de parler ; il interrompt
ur dire ſon avis, & contrarie ſouvent
ui qui vient à le ſuivre ; en un mot,
pli de défauts contre la Société, &
r donnant libre carriére ; voilà ce
'il appelle haïr la diſſimulation. Ali-
, qui effectivement a bien des talens,
les emploie que contre lui ; il veut
on l'écoute, ſans ceſſe, il veut être
plaudi, & l'être ſeul ; & il appelle
te ſorte de tyrannie, aimer à plaire.
l'égard de Zanis, toujours occupé
ıe reſſembler à perſonne, il rit de
qui attriſteroit les autres, & regar-
d'un œil funeſte tout ce qui excite
gaieté. Facile à démêler, lorſqu'il
:roit impénétrable, on voit qu'il s'eſt
t le matin une liſte des étonnemens,
; diſtractions, des caprices qu'il aura
ıs ſa journée ; indiſcret, contrediſant,
uſte ; il ſe croit juſtifié, ſuffiſamment,
ınd il a dit, *C'eſt que je ſuis ſingu-*
; il croit, même, avoir fait ſon
ge. Jouïſſons ſans qu'ils nous aper-
vent, des avantures qui vont les ſur-
ndre. A ces mots, l'Enchanteur &
confidens devinrent inviſibles.

Almon, en ſortant de chez l'Enchanteur, ſe trouva près d'un ſuperbe Palais, & découvrit au frontiſpice une table de Lapis, ſur laquelle des cailloux tranſparens, formoient cette inſcription, qui étoit éblouïſſante.

Tout le monde a raiſon.

Almon, frapé de curioſité, entre; & comme il approchoit du veſtibule, il entend un bruit de divers inſtrumens. Le bruit ceſſe, deux portiques s'ouvrent, & il voit paroître deux Hérauts, dont l'habillement étoit compoſé de tout ce qui caractériſe les différentes conditions des hommes, & qui marchoient vers lui, tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fauſſes graces, & quelquefois d'une maniére comique. *C'eſt ici le Palais d'Alcanor*, lui dit le premier qui l'aborda: *Vous pourrez le regarder comme le vôtre*, ajoûta le ſecond; & tout de ſuite, reprenant alternativement la parole, ſans donner à Almon le temps de répondre, ils continuérent ainſi: *Cette retraite eſt charmante*; ON PEUT S'Y ENNUYER, ET LE DIRE; *On peut, dès qu'on s'y plaît, y paſſer les jours entiers*; ON PEUT N'Y VENIR QUE

QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPAROÎTRE. *Alcanor eſt ſans ceſſe environné de tout ce qui fait l'amuſement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRE'. Ce dialogue achevé, Almon ſe trouva près de l'appartement; les deux Hérauts alors lui répétérent trois fois de ſuite, parlant en même temps: *Ici tout le monde a raiſon.*

Les Hérauts ſe retirérent, & Almon entra dans un magnifique ſallon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes, qui, par leur maintien, leurs occupations, leurs diſcours, ſembloient ſe croire ſeuls. L'un rêve, l'autre danſe; celui-ci parle, & n'eſt point écouté; celle-là s'examine dans une glace, & révéle, tout haut, ce qu'en ſecret ſon amour propre lui inſpire de bonne opinion d'elle-même: ici on entend dire, j'ai beaucoup d'eſprit; là, je ſuis une créature parfaite. Enfin ce ſont beaucoup de gens en un même lieu, qui ne forment point de Société.

Alcanor, aſſis ſur une eſpéce de Trône, paroiſſoit n'être point occupé des autres; & les autres ne l'étoient point de lui. Dans des momens, il étoit environné d'un cercle, où tous parloient en

enſemble, quelquefois c'étoit un ſilence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de perſonne, vint s'aſſeoir auprès d'Alcanor, lorſque l'entretien ſe tournoit ſur l'éloge de la politeſſe. Si vous en êtes, dit Almon, en interrompant, à définir la politeſſe des habitans de cette Iſle, la converſation tombera bien-tôt : Je ſerois bien fâché de vous empêcher de penſer comme il vous plaît, répondit Alcanor, avec un air de circonſpection ; mais, comme je hais la diſſimulation, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de ſens commun, de jugement, de raiſon, d'eſprit; la politeſſe ne conſiſte que dans de certains uſages convenus, & vous ignorez les nôtres ? Et je les ignorerai, repartit Almon, à moins que pour m'acquiter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une maniére fort deſobligeante. Deſobligeante ! dit l'épouſe d'Alcanor, avec un ſourire d'amitié, elle n'eſt que naturelle, & je vous avertis (car j'aime mes voiſins) qu'à en juger autrement, vous paroiſſez ridicule ; & vous faites bien, on ſe montre ici tel qu'on eſt. Almon voulut répliquer. Si vous inſiſtez, interrompit la Dame, vous

ſerez

ferez un ſot, je vous le dis, parce que je le penſe, & que je hais la diſſimulation. L'Enchanteur parut alors. Quelle inſupportable liberté que celle de votre Iſle ! s'écria Almon ; on n'y éprouve, m'aviez-vous dit, aucune injuſtice de la part de vos Citoyens ! Sans doute, répondit l'Enchanteur, c'eſt vous qui êtes injuſte. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'approuve que vous le ſoyez ; mais croyez-vous avoir le privilége excluſif de l'être ? Apprenez que c'eſt auſſi le caractére de tous nos habitans. Pouvez-vous vous plaindre des gens qui vous reſſemblent ? Mais ſortez d'erreur, Almon, & que les ſcénes qui viennent de vous déplaire, vous inſtruiſent ; il n'y a point de Société qui pût s'entretenir, ſi les hommes ſe montroient toujours tels qu'ils ſont : il n'eſt permis de s'abandonner à ſon naturel, que quand ce naturel s'accorde avec les uſages, & les vertus qui lient la Société. Je le vois, dit Almon, frapé de ces vérités ; Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un ſot ; je le ſuis, je commence à le connoître, & je veux reſter parmi vous, afin de m'en convaincre, au point de ne l'être bien-tôt plus, ſi je puis. Je répon-

de-

de vous, continua l'Enchanteur, ſans même que mon art s'en mêle ; avec de l'eſprit & un vrai déſir de plaire, on ſe corrige bien-tôt de ſes défauts. Venez être témoin des avantures de vos camarades, elles ſerviront encore à vous inſtruire. A ces mots, ils furent tranſportés dans une maiſon, où Alibé venoit d'être préſenté. C'étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. A peine Alibé fut-il aſſis, qu'il s'empara de la converſation, & ce fut pour étaler toutes ſes connoiſſances, pour montrer beaucoup d'eſprit, & pour parler de ſoi ; comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite que le ſien, ou que celui des autres ne dût conſiſter qu'à ſavoir lui rendre hommage. On l'écouta d'abord, en lui donnant tous ces témoignages équivoques d'applaudiſſement, tels qu'un certain ſourire de complaiſance, qu'on place, ſouvent, ſans avoir entendu ce qu'on loue ; un mot dénué de ſens, & qu'on répéte, d'après la perſonne qui parle, comme ſi ce mot étoit un oracle ; un regard, qu'on adreſſe à celui des écoutans, qui paſſe pour avoir le plus d'eſprit, comme pour lui faire part de l'admiration où l'on eſt de ce qu'on vient d'entendre ; &. Alibé augmentoit

de

le bonne opinion de lui-même, & d'en-
rie de parler. Bientôt, pour commen-
:er à le tirer de ſon erreur, lorſqu'il pro-
ligueoit des traits d'imagination, on le
ouoit ſur l'étendue, ſur la fidélité de ſa
némoire; s'il paſſoit à des recherches,
ıui ne ſuppoſent que de l'érudition,
ɔn admiroit en lui l'excellence du génie;
;'il faiſoit des plaiſanteries de mauvais
ɡoût, ou des contes uſés, on le félici-
:oit d'avoir ſi bien l'eſprit & le langage
lu monde; enfin on l'accabloit de
ouanges déplacées, & d'abord il n'en-
:endit que les louanges; l'amour pro-
ɔre, même dans un homme d'eſprit, eſt
ɹuelquefois ſi ſottement crédule! Ali-
ɔé s'aperçut enſuite, que ces louanges
:toient à contre-ſens; mais il penſa
ɹuè c'étoit manque de juſteſſe d'eſprit
lans les gens qui l'applaudiſſoient, &
eur fût gré de l'intention. Il les repre-
ıoit, avec bonté, quand il les voyoit
ıinſi ſe méprendre; il leur enſeignoit,
l'une façon détournée, la maniére de le
ouer convenablement. L'aſſemblée jouïſ-
ɔoit du plaiſir de voir croître l'orgueil
t le ridicule d'Alibé: mais ce n'étoit
ɔas aſſez pour elle, il faloit qu'il ſen-
îr ſa ſituation. Tout d'un coup cha-
:un change avec lui de conduite; il
venoit

venoit d'annoncer le récit d'une avanture très-ſinguliére qui lui étoit arrivée: il commence, un homme l'interrompt, & à propos de ſingularité, raconte un ſonge très-extraordinaire qu'il a fait la nuit précédente. Alibé ſe contraint, s'impatiente; il ſaiſit enfin une occaſion de propoſer des vers aſſez heureux qu'il a compoſés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux, & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de ſe taire. Enfin il ſe voit environné de talens qui le perſécutent, parce qu'ils ſont applaudis, & qu'il ne trouve pas le moindre jour, pour faire briller les ſiens; il n'y peut plus tenir, il ſort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maiſon, pour le mérite d'autrui. Il va chez l'Enchanteur, qui, pour toute réponſe à ſes plaintes, lui préſente le Livre ſur lequel on avoit inſcrit ſon caractére; il l'ouvre, & lit: Alibé, comme il croît être, *Il aime à plaire.* Alibé, comme il eſt, *Il ne veut que briller.* Alibé referme le Livre, regarde en pitié l'Enchanteur, & court ſe rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'Enchanteur, quelques connoiſſances, divers talens médiocres, & peu d'eſprit, c'eſt de cet aſſem-

aſſemblage que la fatuité a pris naiſſance.

Il ne manquoit à l'Enchanteur que de voir Zanis ſur la ſcéne, il eut bien-tôt ſatisfaction. Comme Zanis paſſoit ſur une grande place, une troupe de gens, parés d'une maniére bizarre, l'entourent, & l'engagent à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduiſent, ainſi, dans une eſpéce de Temple, où il trouve une nombreuſe aſſemblée. Il ſe préſente avec une ferme réſolution d'être plus ſingulier que jamais : maintien recherché, propos hazardés, tout eſt mis en œuvre, & n'eſt point remarqué ; il voit que, bien loin d'étonner perſonne, il eſt regardé comme un homme à l'ordinaire. Cela le décontenance ; il reprend courage, il avance une maxime inouïe, tout le monde eſt de ſon opinion, on connoiſſoit cette façon de penſer, elle eſt commune. Son embarras ſe renouvelle, il conte, il exagére, on commence à l'écouter ; mais un autre prend la parole, & tient des diſcours ſi outrés, que Zanis eſt preſque réduit à ſe trouver raiſonnable ; enfin il ſe retire avec le dépit d'avoir été unanimement loué ſur la juſteſſe de ſon

eſprit,

eſprit, & ſur la retenue de ſon imagination.

Il rêve, il médite, il eſt pénétré de douleur (car rien n'eſt ſi humiliant que la déraiſon affectée en pure perte); dans ce trouble d'eſprit, il eſt abordé par un petit homme, qui, avec tout l'ajuſtement, & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme ſimple, un eſprit enſé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maiſon dont vous ſortez? Vous n'êtes pas encore aſſez inſtruit de l'humeur capricieuſe de nos Citoyens; ce ſont des eſpéces de fous, qui s'imaginent que c'eſt un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite ſinguliére, & vous ſentez bien quelle eſt la ſottiſe de penſer ainſi? Les uſages communs ſont des conventions ſages, qui épargnent, à notre eſprit, le ſoin de s'exercer ſur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on retrécit ſon imagination, combien on l'avilit, quand on la tient ſans ceſſe appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, paſſionnés ou indifférens, par contenance,

à nous

à nous faire dire oui ou non, d'une maniére remarquable ? Vous verrez ici bien des ſcénes qui vous ſurprendront, vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuſe. A force de ſe ſingulariſer à tous égards, nos Inſulaires ont épuiſé les moyens les plus bizarres d'y parvenir ; & imaginez-vous ce que c'eſt que l'extravagance qui ſe répéte ! Pour moi, revenu de la ſotte ambition de paroître extraordinaire, je baille au ſeul ſouvenir de ce qu'elle m'a fait faire ; & pour ne plus retomber dans un pareil égarement, je me ſuis impoſé tous les aſſujettiſſemens, & en même temps, tous les avantages de la vieilleſſe. Je méne conſtamment la vie ſage & retirée, qui lui eſt propre ; je paſſe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos, j'y radote au milieu de ma famille ; je ne ſors qu'un moment à midi, pour me promener au ſoleil, & ne ſonge pas s'il y a dans le monde des fous, qui veulent ſe diſtinguer, & ſervir de ſpectacle aux autres. Le ſage vieillard étala tout de ſuite une quantité de maximes rebattues ſur la ſimplicité des premiers hommes, & qui commençoient toutes par *Autrefois*. Zanis écoutoit avec un ſecret dépit, de l'étonnement que lui cauſoit cet homme, qui extravaguoit par

prin-

principe. Cette ſcéne finie, pluſieurs autres, auſſi peu attendues, ſe ſuccédérent, & remplirent la journée de Zanis ; s'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu ; déſiroit-il ſe mettre à table, on lui donnoit une comédie ; enfin, outré de la perſécution que lui faiſoient ſouffrir les fantaiſies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'Enchanteur : Laiſſez-moi partir, dit-il, vos habitans ſe donnent pour extraordinaires, & ils ne ſont que contrarians, capricieux, extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre, répondit l'Enchanteur, au lieu de vous vanter d'être ſingulier, que ne me diſiez-vous de bonne foi : Je meurs d'envie de le paroître ; l'un eſt bien différent de l'autre. Les gens naturellement ſinguliers, plaiſent ordinairement dans la Société, au lieu que celui qui ne l'eſt que par étude, outrant bien-tôt ſon perſonnage, ne tarde guére à ennuyer, & finit par être inſupportable ; mais j'ai voulu vous déſabuſer, & non vous punir. Tout ce qui vous eſt arrivé, ainſi qu'à Almon, n'étoit que preſtige ; retournez, l'un & l'autre, dans votre Patrie, & n'oubliez jamais, s'il eſt poſſible, que le naturel qui déplaît doit ſe cacher, & que l'ambition d'être extraordinaire, méne inſenſiblement à la folie.

LES

LES AYEUX,

OU

LE MERITE PERSONNEL.

CONTE.

IL y avoit jadis à la Cour de Perſe, un uſage ſingulier ſur la maniére de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorſqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre, ſe préſentoient, en même temps, devant le Souverain : là, ſur un taliſman compoſé par les Génies, ils gravoient, avec un diamant, les titres qui leur donnoient lieu d'eſpérer la préférence ; & tel étoit le pouvoir du taliſman, que, ſi pour ſe faire valoir, on y traçoit quelques faits, quelques éloges de ſoi-même, qui bleſſaſſent la vérité, les caractéres, en cet endroit, changeoient de couleur, lorſque le taliſman paſſoit entre les mains du Monarque. Le Roi, qui étoit le Prince de ſon ſiécle le plus équitable, n'avoit

n'avoit trouvé que cet expédient, pour n'être jamais trompé par la vraiſemblance.

Un jour que la Province la plus conſidérable de l'Empire, ſe trouva ſans Gouverneur (c'étoit le Khoraſſan), comme il faloit, pour y repréſenter, avec dignité, avoir des richeſſes immenſes, deux hommes ſeuls vinrent ſe proſterner devant le Roi. L'un des concurrens, qui s'appelloit Koſroun, deſcendoit des Giamites, cette race ſi ancienne & ſi illuſtre dans la Perſe, que peu d'autres oſoient lui diſputer la prééminence; outre un avantage ſi favorable, pour être traité avec diſtinction par le Souverain, Koſroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure, beaucoup d'eſprit; mais il étoit né farouche & impérieux; ſon ſérieux déſignoit la fierté, ſon ſourire marquoit une ironie mépriſante. Occupé ſans ceſſe de ſes Ayeux, il s'approprioit, en idée, comme ſi c'eût été une partie de leur ſucceſſion, tout ce qui avoit fait leur gloire. Tharzis, (c'eſt le nom de ſon concurrent) deſcendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une conſidération, telle, qu'une

qu'une plus haute naiſſance que la ſienne, n'auroit pû y rien ajouter ; ayant les vertus, & les talens qui rendent digne des grandes places, il penſoit ſi modeſtement ſur tout ce qui pouvoit être à ſa gloire, il paroiſſoit ſi peu occupé de ſon eſprit, dans les momens où il réuſſiſſoit davantage, qu'on lui pardonnoit, ſans peine, une ſupériorité qui ne ſervoit qu'à rendre ſon commerce plus aimable.

Koſroun, après s'être proſterné avec affectation, (comme ſi la Cour avoit eu beſoin de ſon exemple, pour rendre au Souverain ce devoir indiſpenſable) reçut le taliſman, & perſuadé que ſon mérite ſeul décidoit ſuffiſamment en ſa faveur, voici ce qu'il ſe contenta d'y tracer.

Mes ayeux & moi.

Le taliſman paſſa enſuite dans les mains de Tharſis, qui penſant que ſes grandes richeſſes étoient le ſeul titre qui dût le faire préférer à pluſieurs hommes de la Cour, très-dignes comme lui de cette place, grava, pour motifs de la grace qu'il attendoit du Monarque, ce peu de mots.

Vos bontés & mon zéle.

Le Roi reſta, quelques momens, dans le ſilence, obſervant le taliſman ; il ſe

tourna enſuite vers les portiques d'un ſallon intérieur, dont l'accès étoit interdit à tous ſes Courtiſans : A l'inſtant, les portiques s'ouvrirent ; on entendit un bruit mêlé du ſon des inſtrumens, & des acclamations qui accompagnent un triomphe ; & l'on vit paroître ſoixante Vieillards vénérables, qui, après s'être inclinés, avec reſpect, ſe placérent aux deux côtés du Trône, chacun ſur un trophée qui venoit de s'élever. Koſroun, étonné, demanda, en ſecret, quelles étoient ces figures bizarres, qui oſoient ſe placer ſi près du Souverain. Tout garda le ſilence.

Voyez, dit le Roi aux deux Prétendans, ces ſages Vieillards qui m'environnent, plus éclairés que moi, ils vont choiſir entre vous. Koſroun, bleſſé de cette loi, repréſenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre Juge que ſon Souverain, & loin de chercher à ſe rendre favorables ces mêmes Vieillards, dont ſa deſtinée pouvoit dépendre, il expoſa, ſans ménagement, que l'âge pouvoit avoir altéré leur raiſon ; qu'attachés à des préjugés, des uſages qui avoient vieilli avec eux, ils ſeroient peut-être injuſtes, avec le deſſein d'être équitables ; enfin ſon caractére préſomptueux & altier, ſon mépris pour

le reſte des hommes, parurent à découvert: Et quelques-uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence des diſcours qu'il oſoit ſe permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla juſqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au ſeul homme qui reſtât de l'illuſtre race des Giamites. A ce nom, les Vieillards firent un cri d'indignation; Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche, c'eſt aux Giamites mêmes, que vous parlez; c'étoit eux, effectivement, que le Roi pour confondre le préſomptueux, par les motifs même, qui faiſoient naître ſa confiance, avoit évoqués, avec le ſecours du taliſman. Koſroun, alors, dépouillé ſubitement de tout ce qui fondoit ſa conſidération, ne fut plus aperçû que par ſes défauts; il ne vit plus, pour lui, dans tous les yeux, que le mépris, ou une ſorte de pitié, preſqu'auſſi humiliante. Apprenez, malheureux Koſroun, continua le Vieillard, que celui à qui les vertus de ſes Ancêtres n'inſpirent qu'un ſentiment d'orgueil qui le fait haïr, eſt deſavoué d'eux, & que loin d'avoir part à leur gloire, il doit être condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes Concitoyens, dont il dédaigne

d'être aimé. Le Roi, alors, nomma Tharzis, & les Vieillards diſparurent. On conçoit quelle impreſſion cet événement fit dans la Perſe, ſur l'eſprit de ceux qui avoient d'illuſtres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout à coup, on ne ſongea qu'à ſe rendre digne d'eux; mais, malheureuſement, le ſecret de les évoquer s'eſt perdu, & voici le ſeul effet qui reſte du pouvoir du charme; quand on marque aux Grands, qui ne méritent rien, par eux-mêmes, des déférences, ou du reſpect, une voix, qu'eux ſeuls n'entendent pas, leur crie; Ce n'eſt pas à vous, c'eſt à vos Ayeux, que les égards dont vous jouïſſez s'adreſſent.

ALIDOR,

T THERSANDRE.

CONTE.

ALIDOR, & Therſandre, étoient jumeaux, & d'une figure qui ne iiſſoit rien à déſirer. C'étoit encore un utre prodige, que leur parfaite reſſemlance; ils avoient, avec beaucoup d'eſrit, l'un & l'autre, les mêmes traits, la ême action, le même ſon de voix; il :mbloit, enfin, que la nature, ayant forié l'un des deux, avoit été ſi contente e l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaiſir à imiter, ſans la moindre différence. yant été adoptés, dès le berceau, par n Enchanteur, & par une Fée, ils ne anquoient pas d'uſage du monde, uoiqu'ils n'euſſent jamais habité qu'une ampagne. Par le ſecours de la Féerie, s gens aimables de chaque Nation toient tranſportés, tour à tour, dans ette habitation, ſans qu'ils s'en aperuſſent, ſans que cela dérangeât rien à

leur maniére de vivre, ni à leurs plaiſirs; c'étoit pendant la nuit, que le charme les attiroit; ſoit qu'ils dormiſſent ou qu'ils fuſſent à table, ſoit qu'un bal, ou quelque autre fête, les raſſemblât; les perſonnes, le ſouper, le lieu, tout étoit enlevé & devenoit le ſpectacle du Palais de la Fée, & de l'Enchanteur. Ceux qui avoient été tranſportés pendant le ſommeil, & qui s'étant réveillés dans le Palais, en avoient vû les merveilles, s'imaginoient n'avoir fait que dormir, & rêver; on a été bien long-temps qu'on prenoit ces ſortes de voyages pour des ſonges.

Aridor, & Therſandre paſſoient ainſi une vie agréable. L'Enchanteur étoit le meilleur homme du monde; il n'avoit qu'une choſe de gênante, c'eſt que, comme il penſoit fort peu, il vouloit qu'on penſât pour lui, qu'on fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir. Ce n'étoit pas des raiſonnemens, ni des réflexions qu'il demandoit; il ne vouloit que de ces choſes qu'on entend, ſans preſque y donner attention; il exigeoit, par exemple, que vous lui conta ſſiez tous les petits détails de votre journée, & cent minuties pareilles qui ennuyent, ordinairement, tout autre que celui

celui qui a la petiteſſe d'eſprit de les raconter. La Fée, au contraire, avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de ſoi, ſans néceſſité ; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire ; mais ne voulant contraindre perſonne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'Enchanteur, & s'étoit réſervé Therſandre ; l'ayant accoutumé, de bonne heure, à ne point entretenir les autres de ſes petites avantures, de ſes goûts, de ſes haines, ni enfin de tout ce qui n'intéreſſoit que lui.

Therſandre, & ſon frere étoient dans leur vingtiéme année, lorſqu'ils entendirent un Héraut qui crioit à haute voix : *Qui oſera mériter l'honneur d'épouſer la fille du Roi, ou d'être Gouverneur de la moitié du Royaume ?*

Il vient de naître un homme, ou plûtôt un horrible monſtre à deux têtes, & qui porte écrit ſur chaque front, en caractéres de feu : Qu'on me donne la Princeſſe en mariage, ou je renverſerai le monde. *Comme il eſt fils d'un Enchanteur, il diſſipe une Armée par le ſeul bruit de ſa voix ; mais il peut ſuccomber, s'il n'eſt attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu, & apportera ſa dépouille, recevra, au choix*

de la Princeſſe, l'une des récompenſes promiſes.

Le Héraut ayant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, ſur lequel ils trouvérent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le ſecours de l'imagination la plus ingénieuſe, on ſe repréſente tout ce qui forme une perſonne charmante, par la figure, l'eſprit & le caractére ; qu'enſuite on conſidére, on entende la Princeſſe, on dira : Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon frere, dit Therſandre, nous ne ſommes encore connus que par la ſingularité de notre reſſemblance. C'eſt ici l'occaſion de nous ſignaler. Alidor fut du même ſentiment. Ils s'armérent chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée ; & ayant appris que le Géant, qui parcouroit cent lieues de pays d'un ſoleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur château, ils allérent à ſa rencontre. A peine furent-ils ſur le bord d'un bois aſſez proche de leur demeure, qu'ils aperçûrent un Monſtre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des aîles de criſtal, & quatre bras armés de griffes fort longues,

&

& dentelées ; il ne voloit pas, mais ſecouru de ces mêmes aîles, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant ſur une énorme maſſue.

Malgré la ſupériorité que paroiſſoit avoir, ſur eux, un coloſſe ſi terrible, comme il avoit quelque choſe d'humain, ils crûrent que ce ſeroit une lâcheté de l'attaquer enſemble. Ils penſoient que le courage & l'adreſſe, étoient un genre de force, ſupérieur à tout autre, & ayant tiré au ſort, à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha auſſi-tôt vers le Monſtre, qui s'étant armé de ſon arc, tira pluſieurs fléches, dont la peſanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita, avec une adreſſe extrême, & lançant ſon dard, il fit, à l'une des têtes du Géant, une légére bleſſure. Le Monſtre, alors, faiſant pluſieurs mouvemens de ſon énorme maſſue, cauſa une ſi grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme ſi un ouragan l'eût renverſé. Therſandre, voyant ſon frere hors de combat, courut pour le venger. Le Géant tenoit un bras levé pour accabler ſon ennemi vaincu, lorſqu'il aperçût le nouveau combattant, qui lui crioit de ſe défendre ; & furieux de ce qu'un adverſaire, qu'il trouvoit mépriſable, ſe flattoit

de le mettre en péril; il réſolut de lui faire ſouffrir une mort horrible. On vit alors jaillir, de ces mêmes caractéres qu'il avoit imprimés ſur chaque front, des ſerpentaux enflammés, & des fléches brûlantes. Therſandre, loin d'en être effrayé, ſe jetta à travers ces dangers; il lança ſon dard avec tant de juſteſſe, qu'il fit au Monſtre une profonde bleſſure. Le Monſtre, alors, leva ſa maſſue, mais les forces lui manquérent, il tomba, & Therſandre lui trancha ces deux formidables têtes, qui avoient cauſé tant de frayeur au Roi & à la Princeſſe, lorſque le Monſtre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor ayant repris ſes eſprits, Therſandre & lui, allérent faire part de ce triomphe à l'Enchanteur & à la Fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande entrepriſe de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'Enchanteur, apprendre au Roi la mort du Monſtre. Contez-lui, bien en détail, les circonſtances de cette admirable nouvelle; & recevez les récompenſes que vous avez méritées. La Fée parla différemment à Therſandre; ſans doute, lui dit-elle en ſecret, vous voulez être l'Epoux de la Princeſſe? Il faut mériter qu'elle vous préfére;

obſer-

obſervez, plus ſévérement que jamais, de ne point parler de vous, lors même que vous l'entretiendrez du ſervice que vous venez de lui rendre. Therſandre remercia la Fée, rejoignit ſon frere; ils partirent.

Ils arrivérent le lendemain à la Cour. Le Roi & la Princeſſe déja informés de toutes les circonſtances de leur victoire, voulurent, pour les recevoir avec diſtinction, leur donner à chacun une audience particuliére. Alidor, comme l'aîné, parut le premier: ſa figure ſi belle & ſi noble, une certaine grace, qui paroiſſoit dans toutes ſes actions, & l'une des têtes du Monſtre qu'il portoit, avec fierté, au bout de ſon épée, tout cela formoit un contraſte qu'on voyoit avec une ſorte d'admiration. Le Roi & la Princeſſe en furent frapés. Alidor conta comment ſon frere & lui, ſur le récit du Héraut, avoient réſolu de chercher le Géant. Il ne ſongea point à parler du portrait de la Princeſſe, mais il dépeignit la figure effrayante du Monſtre, & tout le péril de le combattre, la bleſſure qu'il lui avoit faite, & enfin l'effet de ce tourbillon, dont il avoit été renverſé, comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de

traits d'eſprit & d'éloquence, flatté de l'eſpoir d'obtenir la main de la Princeſſe, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle, que de l'éclat de ſa propre avanture. Le Roi, après lui avoir donné toutes ſortes de témoignages d'eſtime: Allez, lui dit-il, vous apprendrez, bientôt, quelle ſera votre récompenſe. Alidor ſe retira, & Therſandre fut introduit.

Therſandre ne portoit point une des têtes du Monſtre, comme avoit fait Alidor, il l'avoit dépoſée dans la ſalle des Gardes, au pied du faiſceau d'armes. Il parut avec l'extérieur ſimple, d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour; ce fut toute la différence que la Princeſſe aperçût entre ſon frere & lui; étant, d'ailleurs, très-ſurpriſe de leur reſſemblance. Therſandre s'avança, avec beaucoup de grace, & de modeſtie; il reſta dans le ſilence, attendant que le Roi lui parlât, & regardant de temps en temps la Princeſſe. C'eſt donc vous, brave Therſandre, qui avez triomphé du Géant, lui dit le Roi? Mon frere l'avoit bleſſé, répondit Therſandre, & depuis ſa bleſſure, il avoit peine à ſe défendre. Vous rabaiſſez beaucoup la gloire de votre combat,

con-

continua le Monarque, mais je ſuis inſtruit des périls que vous avez bravés. Le Monſtre étoit facile à vaincre, reprit Therſandre, ſa vie troubloit le bonheur du Roi, & les beaux jours de la Princeſſe. C'eſt vous qui me les rendez ces beaux jours, dit la Princeſſe, & vous ne parlez point de la récompenſe! Vous venez de l'accorder, Princeſſe, répondit Therſandre, vous annoncez que vous allez vivre heureuſe. Cependant, ajouta le Roi, j'ai promis la moitié de mon Royaume. Il appartient tout entier à la Princeſſe, interrompit Therſandre, un don qui diminueroit de ſon bonheur, ou de ſa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos Sujets? C'eſt aſſez, dit le Roi, vous apprendrez comment je ſais reconnoître un ſervice de cette importance.

Quand Therſandre ſe fut retiré, le Roi, qui n'aimoit pas moins que l'Enchanteur, à entendre raconter de belles hiſtoires, dit à ſa fille: Me voilà bien embarraſſé; celui-ci ne veut pas de la moitié de mon Royaume; il mérite, cependant auſſi, une grande récompenſe; mais ſi tu te détermines à épouſer l'un des deux, vraiſemblablement tu ne prendras pas Therſandre. Il me paroît, qu'il a bien

moins

moins d'eſprit que ſon frere : il n'a pas fû nous conter ſon combat, comme avoit fait ſi agréablement Alidor. Mon pere, répondit la Princeſſe, pardonnez ſi mon ſentiment n'eſt pas conforme au vôtre. Therſandre ne me paroît avoir d'avantage ſur Alidor, que l'élévation d'ame, qu'il montre, en n'étant point occupé de ſa victoire : Eh, quelle différence cela met entr'eux ! Quiconque peut n'avoir point de vanité ſur l'événement le plus brillant de ſa vie, a ſans doute une force d'eſprit, une raiſon ſupérieure, qui ne ſe démentiront jamais. J'avoue que Therſandre m'a prévenue en ſa faveur, & que je l'épouſerois ſans répugnance. Il me ſemble que je ne trouverois dans Alidor, qu'un Libérateur, qui ſe plairoit à me faire ſouvenir que je ſuis ſa conquête, qui dès que la moindre inquiétude viendroit le ſaiſir, me préſenteroit la tête du Géant, pour me faire ſouvenir de ce que je lui dois, & qui réduiroit ainſi ma tendreſſe à la reconnoiſſance. Dans Therſandre, je découvre, à la fois, un extrême déſir de m'intéreſſer en ſa faveur, avec la crainte généreuſe de me rappeller qu'il m'a ſervie ; il n'enviſage, dans ce qu'il a fait pour moi, il ne ſent, que le plaiſir

d'avoir

d'avoir contribué au bonheur de ma vie, & n'oſe s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit ſans ceſſe d'avoir mérité ma main ; l'autre, en la méritant davantage, regardera, comme une grace, de l'avoir obtenue. Combien la modeſtie ajoûte aux autres qualités qui rendent aimables ! Me voilà détrompé, dit le Roi, je vois qu'effectivement Therſandre te plaît plus que ſon frere ; demain nous leur apprendrons leur deſtinée ; envoyons inviter l'Enchanteur & la Fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de notre reconnoiſſance. Le lendemain, l'Enchanteur & la Fée étant arrivés, le Roi déclara, qu'Alidor auroit le Gouvernement de la moitié du Royaume ; il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hymenée ; enſuite il poſa ſa couronne ſur la tête de ſa fille, lui remit ſon ſceptre, & préſentant Therſandre : Vous êtes Reine, dit-il, & voilà votre Libérateur. La Princeſſe regarda Therſandre, lui donna le ſceptre, & Therſandre tomba à ſes pieds ; devenu éperduement amoureux d'elle, pour avancer, d'un moment, le bonheur de recevoir ſa foi, il auroit combattu un nouveau monſtre. Enfin ce moment

déſiré

déſiré arriva ; la Princeſſe ne s'étoit point trompée ; Therſandre, Epoux & Roi, garda la douceur, la ſimplicité de ſon caractére ; on parle encore de la félicité, toujours égale, dont la vie de ces deux Epoux a été remplie.

LES VOYAGEUSES.

CONTE.

UNE Fée avoit trois niéces ; l'aînée étoit belle, la ſeconde jolie, & la troiſiéme laide. La belle étoit ſi contente, ſi glorieuſe de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela ; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, ſa contenance ſembloit vous dire : Voyez de quelle air la beauté ſe proméne ; devenoit-elle rêveuſe, la voyoit-on s'endormir, s'éveiller, c'étoit en attitude de belle perſonne. Quand vous l'entreteniez des choſes qui la regardoient le moins, elle vous répondoit comme ſi vous lui euſſiez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan, ou l'entrepriſe des argonautes, qu'elle auroit crû que c'étoit une allégorie ſur ſes charmes. La jolie, vive naturellement, fort piquante, & ſupérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle, juſqu'aux femmes ; car il faloit, pour être heureuſe, ſe voir l'unique objet

objet de leur jalouſie, de leurs plaintes, de leur aigreur ; comme celui de l'empreſſement, des ſoins, des inquiétudes, des préférences de tous les hommes. On ne ceſſoit preſque pas de parler, afin que les autres femmes n'euſſent pas le temps de montrer de l'eſprit ; & quand on ne ſe ſentoit pas ce fond d'enjouement, qui donne ſi bien l'air de la premiére jeuneſſe, on y ſuppléoit, en prenant l'air de l'étourderie. Il faloit voir encore comme on affectoit de paroître ſenſible aux amuſemens, afin de laiſſer imaginer que ſi on ſe permettoit des paſſions, on les auroit extrêmement vives : elle tiroit même parti de ſa mauvaiſe humeur ; (car elle en avoit) elle en montroit auſſi ſans en avoir, & alors, elle devenoit moqueuſe ; ainſi c'étoit être, toujours, le perſonnage qui attiroit l'attention de toute l'aſſemblée ; enfin, pour achever le portrait, ſenſible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit de l'amitié, ni n'en vouloit rendre, auſſi n'en avoit-elle jamais inſpiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne reſſembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors aſſez communément dans le monde ; quand

on

on regardoit ſes traits en détail, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne déplût; à les voir enſemble, c'étoit de moment en moment une phyſionomie nouvelle, toujours ſinguliére, toujours agréable; on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante. Elle l'étoit auſſi. La gaieté, la douceur, la fineſſe; & ſur tout cela, ce naturel qui ne prétend à rien, & qui fait tout valoir; voilà, à la fois, ſon eſprit, & ſon viſage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoûtez, qu'elle avoit les plus belles dents du monde, & que le reſte de ſa figure étoit fort bien. Voilà toute la perſonne. J'oubliois ce qui peut ſervir le mieux à faire connoître ſon caractére; elle ſavoit qu'elle étoit laide, & ne ſe doutoit pas qu'elle eut de quoi le faire oublier.

Leur tante, qui n'avoit employé ſon art qu'à ſe perfectionner la raiſon, qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons, auroit bien voulu pouvoir en faire part à ſes niéces; elle quittoit ſouvent le pays des Fées, pour venir vivre avec elles. Il eſt temps que vous choiſiſſiez un état, leur dit-elle un jour; ſi vous étiez mes filles, vous ſeriez Fées comme

comme moi; mais à mes niéces, je ne puis donner de ma Féerie, que quelques ſecours pour leur faire un grand établiſſement. Voyons, d'abord, quelle figure vous voulez avoir: car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette propoſition avec un air de dédain; Ne perdez point à cela l'excellence de votre art, ma tante, rien ne preſſe. Je me conſulterai, dit la ſeconde, avec un ſourire lorgneur, qui marquoit une ſatisfaction de ſoi-même la plus orgueilleuſe, & la mieux enracinée. Pour moi, dit la troiſiéme, je ne pourrois que gagner à un changement; tenez ma tante, que je prenne la figure ſous laquelle je vous inſpirerai le plus d'amitié pour moi. Et la Fée de l'embraſſer. Mademoiſelle, n'imagine donc point de modéle ſur lequel ma tante pût la former, ajoûta l'ainée, comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma tante, (continua la ſeconde, qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embraſſée) que ſon changement (quel qu'il ſoit) fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la Fée, ſi nous allions voyager dans quelques Royaumes étrangers, vous ſauriez ce qu'on penſeroit du

mérite

mérite que vous avez actuellement; vous connoîtriez auſſi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux, & vous vous décideriez enſuite. Le projet fut unanimement approuvé; la Fée trouva convenable que dans le voyage, elles paſſaſſent pour niéces de Fées; c'étoit le moyen d'être par tout fort bien reçûes. Il faudra auſſi, ajoutérent les deux aînées, afin que tout ſoit dans la bonne foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'eſt-à-dire, la belle, la jolie, & la laide; vous ſavez qu'on nous appelle ainſi depuis le berceau. La Fée y conſentit; & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, ſi elle s'annonçoit comme Fée, elle voulut ne paroître que la Gouvernante de ſes niéces.

On part, & pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande Ville, les deux aînées ne manquoient pas de répéter, cent fois à propos de rien: Mais que fait la laide? Ecoutez, ma tante, ce que dit la laide. On prétend même, qu'elles portoient dans une petite cage de ſatin, dont les barreaux étoient de pelluche, une petite Perruche, à voix aigre, & perçante, qui répétoit cent fois dans une heure: La laide, la laide, la laide; &

c'étoient

c'étoient elles qui l'avoient inſtruite. Il eſt certain, du moins, que depuis qu'on avoit donné à leur ſœur, étant encore au berceau, le triſte nom de laide, elles ſeules le lui avoient fidélement conſervé; tous ceux qui l'environnoient, en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appelloit *Zimzime*, ce qui en langage de Fée, veut dire, *mieux que belle*. L'autre, *Claride*, c'eſt-à-dire, *qui ne l'aimeroit?* & ainſi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été; il eſt vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ſes ſœurs, de peur de les mettre en colére, & qu'elle-même ne vouloit pas les entendre; mais l'appeller, comme par mépriſe, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une choſe obligeante, & on profitoit de toutes les occaſions de ſe méprendre; car comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeſte, qu'elle ne ſe crût du genre de laideur que ſes ſœurs lui reprochoient ſi volontiers, on s'appliquoit à lui perſuader le contraire, & cela, parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier ſéjour fut à la Cour d'*Aſſyrie*, qui étoit brillante, nombreuſe, où les hommes étoient à la fois

ſenſés

ſenſés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient enſemble, ſans ſe haïr; parce qu'elles n'avoient que le cœur ſenſible, & que leur amour propre ne ſe bleſſoit jamais mal à-propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eut auſſi des femmes vaines, aigres, mépriſantes; des hommes *conſians*, frivoles, indiſcrets; mais c'étoit le petit nombre, & cela fait une Nation bien raiſonnable. La belle y fut d'abord admirée, la jolie y fut ſuivie, la laide (j'aime mieux dire la troiſiéme) reſta d'abord aſſez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bien-tôt, l'aînée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la Société, & regardant, trop en pitié, tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'eſt-à-dire toute autre que la ſienne. Bien-tôt, la voilà négligée, abandonnée, &, à quelques vieux Seigneurs près, qui n'avoient conſervé de leur jeune âge, qu'une parfaite & ennuyeuſe admiration pour les belles, elle ne ſe trouva plus d'adorateurs; & comme elle avoit mépriſé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formaliſées, parce qu'elles n'avoient pas aſſez d'eſprit pour en rire, s'en trouvérent encore plus qu'il n'en faloit, pour lui donner des ridicules. La ſeconde, qui avoit d'abord

attiré

attiré ce petit nombre d'hommes, dont j'ai parlé, fut enfin avertie, par la Fée, qu'ils avoient l'air trop libre avec elle, qu'ils faiſoient de mauvaiſes hiſtoires ſur ſon compte, que de certaines femmes prenoient grand ſoin d'accréditer; & que les gens ſenſés, à qui elle ne s'étoit point ſouciée de plaire, ſe contentoient de ne point écouter, ſans chercher à les detruire; & qu'enfin, elle n'avoit nulle conſidération. Cela la toucha aſſez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'eſt qu'elle ſe vit bientôt négligée par les hommes les plus eſtimés, & les plus aimables : la voir, la ſuivre, la trouver trop coquette, & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troiſiéme avoit, enfin, été remarquée. On avoit commencé par s'apercevoir qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. On ſe demanda, bien-tôt, on examina ſi, effectivement, elle étoit laide; & la fin de ce doute, fut de la trouver extrémement aimable. Eh! comment ne pas convenir de ſon eſprit? Elle en trouvoit ſi volontiers aux autres, & ſe plaiſoit à démêler, dans toutes les femmes, ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainſi on lui donnoit

ſa confiance, on vouloit ſon amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il falut partir, ſes deux ſœurs s'ennuyoient de cette Cour; elles vouloient abſolument aller dans quelque autre qui fût tout-à-fait différente. La Fée les tranſporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivérent au milieu d'une grande Ville, où l'on ne voyoit que des Palais, & dont les habitans, d'une ſtature noble & élevée, étoient habillés de gazes, brodées de petits coquillages qui repréſentoient, au naturel, des fleurs, des arbuſtes, des oiſeaux; & ce qui étoit plus ſingulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'avanturine, avec des yeux d'un bleu de ſaphir, & très-brillans; des lévres extrêmement groſſes, de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre, les plus jolies du monde. Cette bizarrerie ne choqua point les deux aînées; elles penſérent qu'il ſeroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de ſaphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & râchoit de s'accoutumer à ces figures ſurprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses ſœurs furent bien trompées dans leurs

eſpérances: comme la beauté eſt une affaire d'opinion, on ne les regarda, jamais, qu'avec une ſurpriſe qui ne ſuppoſoit aucun plaiſir à les voir, elles n'eurent point d'autres ſuccès; &, pour comble de dégoût, elles apprirent, qu'on ne les appelloit que du nom qu'elles donnoient, avec tant de plaiſir, à leur cadette. Mais voici bien pis encore, étant toutes trois à une fête, où les filles du Roi formoient une danſe plus ſinguliére que difficile, & que les deux aînées ne regardérent qu'avec dédain, (car elles ne pouvoient pas ſouffrir de voir briller les autres) la troiſiéme ſe mit au rang des danſeuſes, qu'elle avoit beaucoup applaudies; & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir beſoin, elle ſaiſit ſi bien le caractére de leur danſe, on lui fût ſi bon gré de ſe prêter, avec tant de grace, à des amuſemens étrangers pour elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le Roi, les Dames, les Courtiſans, ne ceſſoient de dire: Quel dommage, qu'elle n'ait pas un teint d'avanturine, & de belles groſſes lévres bleues! Ses deux ſœurs entendirent, ſans doute, mot pour mot, toutes les louanges qu'on lui donna (car le dépit dans les femmes

ſi pénétrant ; enfin elles penſérent en
ourir de jalouſie ; & le bal fini, ce
: une perſécution pour partir, à laquel-
il falut que la tante cédât ; à peine eut-
e le temps de prendre congé du Roi,
la Reine, & des Princeſſes, à qui el-
donna, cependant, un ſecret pour ſe
uffir, conſidérablement, les lévres, aux
urs de cérémonie. L'importance de ce
éſent, la fit reconnoître pour Fée, &
e ſe vit inveſtir par un concours prodi-
eux de peuples ; mais elle étoit déja
ns ſon char, & elle diſparut, au grand
ntentement des deux ainées, qui mau-
ſoient un pays où l'on n'applaudiſſoit
e leur cadette.

Je ne ſai pas comment j'ai oublié,
qu'ici, d'expliquer pourquoi ces deux
ıées étoient en ſi bonne intelligence. Il
:ſt pas facile de le deviner ; cela va ce-
ndant paroître aſſez ſimple. La jolie
ſoit, à tout moment, à l'aînée, qu'el-
étoit *prodigieuſement* belle ; la belle
ſoit à celle-ci, qu'elle étoit *exceſſive-*
:nt jolie ; & chacune, parce qu'elle
nſoit ne prononcer qu'un mot qui
exprimoit rien, & ſe moquer de ſa
:ur, à proportion du plaiſir qu'elle
i cauſoit, par cette louange chimé-
ique.

Mais comment ſe pardonnoient-elles leurs conquêtes, puiſque l'une & l'autre vouloit, ſans doute, être ſeule aimable ? Cette objection eſt plus embarraſſante ; mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que ſa ſœur n'avoit de ſoupirans, que ceux qui, ne ſe ſentant qu'un mérite commun, n'oſoient ſe flatter d'être écoutés d'une belle perſonne ; & la ſeconde diſoit ; Ils ſeront bientôt excédés de la triſte beauté de ma ſœur, ils me reviendront ; ainſi, c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre, qui entretenoit leur union. On ne ſauroit croire combien un mépris réciproque eſt ſouvent parmi quelques femmes, une raiſon de convenance, & même le nœud d'une ſorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troiſiéme, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette, ayant une ame douce, & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié, la répugnance que lui marquoient ſes ſœurs, profitoit de toutes les occaſions de faire leur éloge, avec juſtice ; mais étant raiſonnable & ſincére, elle ne pouvoit ſe déterminer à louer l'orgueil de l'une &

la coquetterie de l'autre; & ne les pas applaudir, à cet égard, c'étoit ſe montrer leur ennemie. Ajoutez que lorſque les deux aînées s'y attendoient le moins, elles virent cette ſœur, condamnée dans leur eſprit à ne jamais plaire, réuſſir ſouvent mieux qu'elles. On ne ſupporte point cela; car, qu'on ait prévû le ſuccès que peut obtenir une autre femme, comme on a raſſemblé, par avance, toutes les maniéres de l'enviſager, qui en diminueront le prix; on peut en être témoin, ſans ſe décontenancer; on le mépriſe, peut-être, au point qu'on le pardonne. Mais quand il ſurprend, qu'on eſt réduit à le voir tel qu'il eſt, il n'y a courage d'eſprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous ménerai-je? leur dit la Fée. Vous ſavez, ſans doute, à quoi vous en tenir, ſur votre figure? Voyageons à préſent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie; je vais, pour commencer, vous faire toutes trois Reines. Alors, elle remua une chaîne de diamans, qui gouvernoit quatre Phénix, qu'elle avoit attelés à ſon char; ils hâtérent leur vol, & arrivérent dans un pays charmant. On entra dans une

Ville ſuperbe ; tous les Grands de l'Empire s'y trouvérent raſſemblés, & les trois niéces, placées ſur un même trône, furent toutes trois reconnues Souveraines.

L'aînée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de ſon mérite. Le lendemain de ſon couronnement, elle emprunta la baguette de ſa tante, pour un coup d'état, diſoit-elle, & l'on ne devineroit pas quel uſage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de ſa Capitale, une vaſte plaine ; elle s'y promena, d'un ſoleil à l'autre, & pour donner à ſes Sujets le plaiſir de l'admirer, elle les tranſporta, tout à coup, dans cette plaine ; & cet enlevement penſa les faire mourir tous de frayeur. L'un, occupé dans ſon cabinet, ſe ſentoit emporté par ſa fenêtre, ſans ſavoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre, au moment de prononcer le ſerment qui l'alloit unir à ſa maîtreſſe, quittoit, malgré lui, ſa main, & s'échapoit avec rapidité du Temple, au grand étonnement de l'épouſe & de l'aſſemblée. Celui-ci, dont la ſanté étoit languiſſante, tranſporté dans ſon fauteuil, ſe trouvoit dans les nues. On voyoit voler les batallions tout armés, & les perſonnages les plus graves traverſer

ſer les airs, en habits de cérémonie. Enfin, cet événement cauſa un trouble, un déſordre général, dans toute la Nation; & chaque jour de ſon Régne, amena quelque-autre folie, dont ſa beauté étoit la cauſe.

On s'attend bien à voir la ſeconde, ne contraignant pas mieux ſon caractére; auſſi parut-il dans toute ſa perfection. Il n'y eut bientôt plus à ſa Cour que des petits ſoins pour occupation, des fleurettes pour langage, & des lorgneries pour politeſſes. La Fée ſe trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de ſa ridicule préſomption; à la ſeconde, le peu d'eſtime & de reſpect qu'on avoit pour elle; & les avis ſages, quand ils viennent d'une Fée, ont cela de particulier, ils perſuadent. Je ne veux pas dire, cependant, que les deux niéces crûrent avoir tort, elles ſentirent, ſeulement, la honte de leur ſituation, qu'elles trouvérent injuſte; & elles conclurent que le trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient penſé.

La troiſiéme Reine parut effectivement l'être. Si le Trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne auſſi plus d'occaſions aux vertus de paroître. *Zimzime*, car la Fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide,

mieux que belle, dis-je, eut donc lieu d'être contente de ſa nouvelle condition; elle avoit des mœurs, & de la dignité, elle fut reſpectée. Elle ne ſongeoit qu'aux moyens de faire le bien, & d'être aimée, on l'adora. Sa Cour devenoit, tous les jours, plus nombreuſe, & cela acheva de deſeſpérer ſes ſœurs.

Une nuit, tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allérent trouver la Fée, & la preſſérent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La Fée, qui avoit ſes vûes, répondit froidement, il eſt encore bien matin, mais j'y conſens; elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un ſeul coup de baguette, ſans que rien manquât à ſon ajuſtement, répandit dans la Ville quelques tréſors, & l'on remonta encore dans le char.

Hé bien, mes chéres Niéces, (cela s'adreſſoit aux deux aînées) vous vous êtes ennuyées du Trone? Le rang qui en approche vous expoſeroit, à peu près, aux mêmes inconveniens; & dans les états, ſucceſſivement inférieurs, vous trouveriez de pareils ſujets de mécontentement. Paſſons, croyez-moi, à

une

une extrémité dont vous n'avez qu'une idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Aſie, où, ſous un ciel doux, des peuples ſimples & ſociables, vivent dans de belles campagnes; nulle ambition, peu de beſoins, & un panchant inaltérable pour des plaiſirs qui n'entraînent point de dégoûts : Voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hamau, dit l'aînée; Je ſerois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la ſeconde. A l'inſtant, elles ſe trouvérent, toutes trois, miſes comme de ſimples Villageoiſes, c'eſt-à-dire, avec une coëffure & des habits, qui, pour toute magnificence, avoient une ſimplicité agréable, l'air frais, & d'une extrême propreté. L'ainée conçut, que, ſous des dehors ſi peu brillans, on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La ſeconde, ne douta pas que la ſingularité de cet ajuſtement, ne dût ſervir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aiſe de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les paſſions douces, diſpoſoient, ſans doute, leur ame à l'amitié. Elles aperçurent, alors, cette campagne, qu'el-

les déſiroient. Elles arrivérent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre; le lieu, les habitans, tout rappelloit l'idée de l'âge d'or. La Belle, ſe voyant entourée d'une troupe conſidérable, leva, avec un air de bonté préſomptueuſe, un voile qu'elle portoit en voyage. Ces gens ſimples, la regardérent, long-temps, avec des yeux plus étonnés que ſatisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils déſiroient qu'on le fût; elle ne parla à perſonne, dédaignant particuliérement les jeunes Villageoiſes qui s'approchoient d'elle; perſonne, auſſi, ne lui parla; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guéres à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien réſolu de le paroître, tout autant qu'elle le pourroit, elle y fit de ſon mieux, mais ſes *agaceries* furent perdues. Ces gens ſimples la virent, avec les mêmes yeux, qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de ſa ſœur; ſes minauderies parurent des grimaces; & les petits propos qu'elle leur adreſſa, des moqueries; elle ſe mit, enfin, à danſer avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves; mais elle y ajoûtoit une légé-

légéreté forcée & des inflexions de corps affectées qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui ſortoit d'une certaine ſimplicité, n'alloit point juſqu'à leur eſprit; ils la regardoient, fixement, & n'y trouvoient point de plaiſir; c'étoit-là tout ce qui ſe paſſoit en eux; elle s'en aperçut, & dit à la Fée, que *cette eſpéce là étoit bien mauſſade, bien inſuportable.*

Et *Zimzime* ? *Zimzime*, qui avoit abordé pluſieurs de ces jeunes Villageoiſes, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient; elle ſe mêla dans leurs jeux, & y réuſſit à merveilles. Si on lui donnoit le prix, elle vouloit qu'il fut partagé à toutes celles qui l'avoient diſputé avec elle; ſes careſſes la faiſoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit; & ce ſuccès dura tout le temps qu'elle reſta dans cette Campagne. Les jeunes habitans, qui diſpoſoient encore de leur cœur, paſſoient les jours à s'occuper d'elle; l'un d'eux, particuliérement, qui de ſon côté ſe faiſoit diſtinguer de tous les autres, & que la Fée embarraſſoit, quand elle lui diſoit le mot de traveſtiſſement; celui-là, *Zimzime* l'écoutoit avec plaiſir; elle trouvoit la vie paſtorale très-agréable,

tandis

tandis que ſes ſœurs ne ceſſoient de répéter : *Je l'ai en horreur, elle m'eſt odieuſe.* Enfin il falut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la Fée les tranſporta. C'eſt une ſotte choſe que les Voyages, dit l'aînée : on y *périt* d'ennui, ajouta la ſeconde : Dites plûtôt, répondit la Fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaiſons, & que les gens qui paroiſſent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne ſonger qu'à ce qui nous flatte, ſans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, eſt un moyen ſûr de s'ennuyer bien-tôt, par tout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures, j'ai eſpéré de vous corriger de vos défauts, en vous faiſant eſſuyer les inconveniens qu'ils entraînent ; je vois que le mal eſt ſans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots, elle la laiſſa au milieu d'un Palais, qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui repréſentoient ſon image. Elle avoit le plaiſir de s'y voir ſans ceſſe, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure ; elle eut des rides, & ne pût s'empêcher de les apercevoir. Ce fut là ſa punition, & l'ori-

l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour propre.

La Fée mena la ſeconde dans un autre Palais : Vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez, ſans ceſſe, une foule d'hommes, de toutes les Nations, que vous pourrez attirer, mépriſer, accueillir, gronder, apaiſer ; mais ils s'évanouïront, comme des ombres, dès que vous trouverez quelque ſatisfaction à les voir, ou à les entendre. C'eſt, à peu près, ce que vous auriez éprouvé dans le monde ; la plûpart des ſuccès qui naiſſent de la coquetterie, ne ſont guéres plus réels, & je vous épargne les ridicules, & les dégoûts véritables qui y ſont attachés ; car ces ombres que vous verrez s'évanouïr, & renaître, ne prendront point un air de diſſimulation, en ſe défendant d'avoir ſû vous plaire, & elles ne mettent point en chanſon leurs prétendues conquêtes.

La Fée demanda, enſuite, à *Zimzime*, quel rang, & quelle figure elle déſiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le ſort le plus déſirable ; mais puiſque ce bonheur eſt réſervé aux Fées, laiſſez-moi d'abord, ma laideur ; elle m'épargne la jalouſie des

autres

autres femmes, & me rappelle la néceſſité, où je ſuis, de ſonger à me rendre ſupportable, du moins par le caractére. A l'égard du rang, dont je voudrois jouïr, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune Paſteur que j'ai vû dans cette heureuſe campagne, où vous m'avez conduite; je l'ai ſoupçonné de cacher ce qu'il étoit; mais ne fût-il qu'un ſimple habitant de ce même hameau, il me ſemble que je paſſerois, avec lui, une vie heureuſe. A peine elle achevoit, qu'un Prince charmant parut au milieu de ſa Cour; *Zimzime* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui ſe trouva fils d'un grand Roi; ils s'aimoient, ils s'épouſérent, ils s'aiment encore.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre; *Eſſais ſur la néceſſité, & ſur les moyens de plaire.* J'ai trouvé cet Ouvrage rempli de ſentimens délicats, & de préceptes très-ſages: je crois que l'impreſſion n'en ſera pas moins utile qu'agréable au Public. Fait à Paris ce 30. Septembre 1737.

DANCHET.